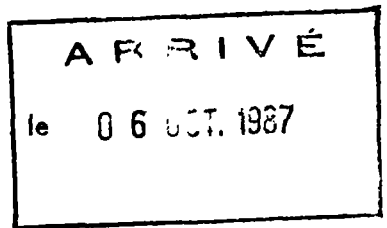


167

AO 84.40



BEATRIX LE WITA

COMMENT DEVIENT-ON LOUISE ?

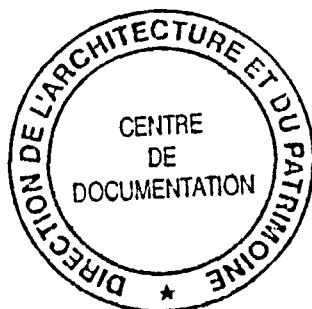
(Enquête ethnologique sur la bourgeoisie)

Rapport destiné au ministère de la Culture

Mission du patrimoine ethnologique

Juillet 1987

Centre d'ethnologie française
6, route du Mahatma Gandhi
75116 Paris



145676

SOMMAIRE

| | |
|--|-------|
| I - Introduction | p.2 |
| II - Terrains | p.7 |
| III - Accablée de tous les mots | p.17 |
| 1°) Préambule | p.18 |
| 2°) Définitions : Trévoux, Bescherelle, Lexis .. | p.20 |
| 3°) Analyse : | |
| 3.a) Le bourgeois et la ville | p.28 |
| 3.b) L'impossible mise en catégorie | p.30 |
| 3.c) La double négation, le dénigrement, l'émergence d'une culture | p.38 |
| - Annexes du chapitre III | p.49 |
| Définitions des mots bourgeois et bourgeoisie dans les Larousse du XIX ^e et du XX ^e siècle, le Paul Robert. | |
| IV - Comment devient-on Louise ? | p.64 |
| 1°) Louise | p.65 |
| 2°) L'espace culturel bourgeois | p.68 |
| 3°) L'éducation des filles dans les collèges Sainte-Marie | p.75 |
| 3.a) Eléonore, Marthe, Marie-Christine | p.75 |
| 3.b) Un enseignement de qualité | p.82 |
| 3.c) Les "demoiselles" et la culture bourgeoise | p.90 |
| - Annexes du chapitre IV | p.109 |
| 1° Le Monde, jeudi 28 avril 1983 : "Où sont passés les bourgeois?" | p.110 |
| 2° Arrivées à Sainte-Marie, appréciations et jugements | p.115 |
| 3° Biographies résumées de cinquante jeunes femmes élevées à Sainte-Marie | p.127 |
| V - Conclusion : Le principe généalogique ou le privilège de l'ancienneté | p.137 |
| Notes bibliographiques | p.145 |

I - INTRODUCTION

Depuis des siècles, on rit d'eux et de leurs allures grotesques. On les vilipende au nom de l'Art pour l'Art. On les dit profanes ou bigots. Mais on leur reconnaît pourtant l'initiative des grandes choses et on leur prête des pouvoirs insaisissables.

Exhibée et pourtant secrète, la bourgeoisie dans ses multiples représentations, à travers lesquelles - comme nous le verrons - c'est "la personne" toute entière qui est visée, présente tous les caractères d'un "bon objet anthropologique". Pour le traiter comme tel, il faut s'habituer à saisir l'invisible, à capter le mouvement, à jouer des contradictions, à penser dans le paradoxe, à déceler le détail jusque dans le futile.

La bourgeoisie échappe à toute mise en catégorie. Là où l'on pense la saisir, elle se dérobe. Là où l'on croit pouvoir la nommer, elle se soustrait à la définition. Pour conjurer ces dérobades permanentes et bâtir une problématique, il nous fallut partir du mot. Ainsi l'analyse des définitions du mot bourgeois dans divers dictionnaires de langue orienta notre réflexion dans deux directions. A partir de quels critères la société française porte-t-elle sur une fraction d'elle-même un regard si malveillant ?

L'analyse de ces critères, fatras de significations multiples du mot, fait émerger paradoxalement les éléments constitutifs d'une culture. Notre travail se précisa : rendre compte de cette culture à travers l'étude de la personne bourgeoise. Mais comment devient-on bourgeois ? Suffit-il de naître comme tel ou bien faut-il aussi apprendre à l'être ?

Vouloir donner à la bourgeoisie un sens culturel global relèverait d'une ambition démesurée si l'on ne précisait pas avec force les limites de notre travail.

C'est d'abord un trajet personnel dans un monde inconnu de l'auteur. L'approche méthodologique renseigne sur la nature de cette méconnaissance dans une société où se côtoient pourtant les différents groupes sociaux. Les bourgeois ne sont pas parqués dans un coin du XVI^e arrondissement. Mais pour en trouver, il fallait en connaître quelques-uns. Et l'aventure se compliqua d'autant que ceux qui acceptèrent d'être intermédiaires auprès de leurs pairs appartenaient pour la plupart au milieu professionnel de la recherche. Mais fréquenter une, deux, trois personnes se reconnaissant "bourgeois", entre guillemets comme ils le précisent, n'équivaut pas à pénétrer leur univers familial, social, culturel et encore moins le "milieu" dont ils sont issus et dont ils font partie.

D'aucuns se scandaliseront en entendant parler ici de milieu. D'abord les intermédiaires savants. Car il y a belle lurette que les espaces culturels doivent se penser en termes de relations, d'interpénétrations, de résistances, d'emprunts et non en termes de milieu qui procède de l'illusion d'une certaine fermeture des groupes sociaux ou des cultures. Puis les informateurs eux-mêmes. Les bourgeois refusent d'être

catégorisés. Même s'ils évoquent au hasard des conversations "leur milieu", ils se déclarent "ouverts aux autres" ou "comme tout le monde". Ainsi que le suggèrent les propos satiriques d'E. Berl, on est toujours le bourgeois de quelqu'un : "Le mot bourgeois est devenu, pour les bourgeois, une injure. Ils veulent une définition qui ménage, sur la sortie, une belle porte-tambour, avec blount et groom. Le mot de Flaubert : "le bourgeois pense d'une façon basse" les satisfait pleinement. "Façon basse ? dit le notaire ; il n'est donc pas question de moi !" (Emmanuel Berl, 1931).

Cependant, la réalité existentielle d'un milieu original s'est imposée dès les premiers moments de l'enquête de terrain : aménagement et décoration de grands appartements, vastes demeures familiales, peintures et portraits d'ancêtres aux murs, rituel du thé dans l'inévitable service en argenterie, promenades dans le parc, modes et manières d'être de ces hommes et de ces femmes polis, s'exprimant avec nuance ou ironie, cherchant sans cesse à maîtriser le jeu de l'entretien, citant les familles X ou Y comme s'il allait de soi que le chercheur les connaissent. L'individu disparaît, noyé dans un réseau dense de relations familiales et sociales. Ici le "je" est peu employé; un "nous" royal signifie tout à la fois l'appartenance à un groupe et la distance du sujet par rapport à l'enquêteur.

La position extérieure du chercheur permet à celui-ci de percevoir comme distinctifs les signes qui le séparent de ceux qu'il découvre. Mais elle peut aussi bien le mener à grossir des particularismes et le conduire, chemin faisant, à porter un regard naïf sur ce qu'il observe. Ce type d'accueil est, on le sait, propre à la démarche ethnographique et tout chercheur règle classiquement cette question avec lui-même.

Ici, tout est différent. Quiconque croit pouvoir demander à l'ethnographe de rendre des comptes. Au nom d'une connaissance que chacun, à des degrés divers, peut avoir du sujet, on ergotera sur ce qu'il a vu et entendu. La rupture avec le sens commun s'avère sur cet objet plus difficile qu'ailleurs.

Première et pressante demande : de quelle bourgeoisie parlez-vous ? L'hétérogénéité et la complexité de ce groupe social suggèrent en effet une mosaïque de comportements possibles. Ceux qui seront ici isolés ne sauraient donc représenter que des fragments de la diversité bourgeoise. De quels individus sera-t-il donc question ? Pour répondre, selon le sens commun, d'hommes et femmes de tous âges, appartenant à ce que l'on a coutume d'appeler "la moyenne et haute bourgeoisie" parisienne. Précisons encore : catholique. Certains s'attacheront à cette délimitation, bien floue cependant, pour valider et limiter ce qui sera exposé tout au long de ce travail. D'autres voudront bien dépasser ces classifications arbitraires. Notre projet est, en effet, de donner un sens culturel global à ces mots bourgeois et bourgeoise, au-delà des inévitables catégorisations : grande, petite, moyenne, provinciale, juive, protestante, ancienne, récente, basse, haute, etc... Toutes ces pré-notions

participent d'ailleurs à la fuite de l'objet évoquée plus haut. Et à des fins heuristiques, nous nous éloignerons de tout essai de classification.

Pour rendre compte de quelques éléments particuliers à cette culture bourgeoise, nous nous sommes attachés aux formes d'éducation instituant une personne dans l'état de bourgeoisie. On naît bourgeois mais on apprend aussi à le devenir. De l'apprentissage à l'acquis, nous évoquerons également le rôle et la place symbolique occupés, dans ce groupe social, par le principe généalogique. En mettant en ordre les générations et en attribuant à chaque individu sa place, la généalogie fait de la fonction sociale un titre, et par là-même la transforme en privilège.

Dans l'état actuel de cette recherche, bien des aspects ne seront qu'effleurés ou pressentis, bien des questions resteront sans réponse. C'est que les fondations conceptuelles sont, elles aussi, à bâtir. La bourgeoisie fut assez largement étudiée par les historiens français et anglo-saxons. Mais ceux-ci s'attachent à saisir une bourgeoisie dans un moment particulier de son histoire en relation avec l'évolution de la société qu'ils étudient. Difficile, dans ce cadre, de trouver les caractères spécifiques d'une culture bourgeoise dans la longue durée. Nous constaterons d'ailleurs que les historiens sont amenés, eux-mêmes, à voir échapper les bourgeois sous la réalité qu'ils analysent.

Quant aux référents conceptuels utilisés en sciences économiques et politiques, ils ne sont d'aucun secours : les notions de classes sociales, privilégiées ou dominantes, celles d'élites ou de sous-élites fractionnent à l'infini ce groupe redoublant alors l'opacité de l'objet. La bourgeoisie disparaît derrière ses multiples dénominations/dissections comme elle défie des limites chronologiques trop étroites.

Pour mettre en place une vision globale et spécifique de la bourgeoisie, il nous a fallu l'affranchir des ombres projetées par deux représentations réductrices. L'une figure la bourgeoisie comme victime consentante de l'aristocratie, l'autre la décrit invariablement comme l'exploiteur éhonté de ses semblables. Cette fixation des représentations dans l'imaginaire collectif procède du fait même que la bourgeoisie a prétendu fonder son ordre social sur le principe de l'universalité.

"Nous avons vu comment, écrit F. Engels, les philosophes français du XVIII^e siècle, ceux qui préparaient la Révolution, en appelaient à la raison comme juge unique de tout ce qui existait. On devait instituer un Etat rationnel, une société rationnelle, tout ce qui contredisait la raison éternelle devait être éliminé sans pitié. Nous avons vu également que cette raison éternelle n'était en réalité rien d'autre que l'entendement idéalisé du citoyen de la classe moyenne, dont son évolution faisait justement un bourgeois" (F. Engels, 1894). Or tout ne fut pas raisonnable. Et la culture bourgeoise se trouva réduite pour longtemps à la fonction économique et sociale qu'une fraction triomphante de

la bourgeoisie a occupé pendant un temps de son histoire. C'est à ce niveau qu'il faudrait réintroduire, pour la dépasser, la notion de milieu afin de voir comment un modèle culturel se construit, fait d'emprunts et de rejets, se diffusant de manière complexe dans l'ensemble du corps social. Cette position toute particulière de l'objet bourgeoisie rend complexe la question de sa légitimité dans la discipline anthropologique elle-même. En effet, il n'est pas dans la tradition de celle-ci d'étudier un groupe dominant. L'ethnologie des sociétés complexes atteste à l'inverse d'une fascination pour le local, privilégiant bien souvent les couches subalternes éloignées socialement et culturellement de l'observateur.

Par suite, la difficulté majeure de ce travail réside dans le jeu croisé des regards entre l'observateur et les informateurs, dans le risque de penser toujours avec les catégories du savoir produites par le groupe observé. L'objet, la problématique, la démarche font de cette recherche un produit à mi-chemin entre la sociologie et l'ethnologie. Ni l'une ni l'autre ne seront satisfaites et devront consentir à un certain flou épistémologique.

Une question se pose pourtant qui relativiserait le caractère novateur d'un tel objet d'étude. Cela fait des siècles qu'on crie : "A mort les bourgeois!" et cela fait des années, une cinquantaine environ, que sociologues, historiens, politologues annoncent prophétiquement la mort de la bourgeoisie. Or il se trouve que depuis quelques années (est-ce l'approche du bicentenaire de la révolution française ?), les aristocrates et les bourgeois revendiquent haut et fort leur ordre moral et culturel. Cette cristallisation sur le mode d'être de ces groupes privilégiés suivie d'une certaine exhibition (développement des récits autobiographiques et leurs succès dans les médias) ne seraient-elles pas effectivement le signe de la disparition de la bourgeoisie ? Un chant du cygne. Et dans ces conditions, étudier la bourgeoisie de 1987 reviendrait à faire une ethnographie d'urgence...

Derrière ces prophéties alarmistes, auxquelles la jeune génération bourgeoise se révèle être fort sensible, se pose l'ultime question de l'atténuation réelle des privilèges. Les bouleversements démographiques pèsent et changent radicalement les conditions de l'héritage. Aujourd'hui, les héritiers attendent plus longtemps et plus nombreux qu'autrefois. En attendant, ils peuvent, libérés de l'ombre honteuse du capital, tout à loisir, développer et reconnaître leurs valeurs culturelles et en développer - pourquoi pas? - l'ethnologue dans leurs filets !

II - TERRAINS

En 1983, dans un rapport au ministère de la Culture, je rendais compte d'une première recherche sur la mémoire généalogique et familiale dans la bourgeoisie parisienne. Abordant les problèmes méthodologiques, j'insistais alors sur les difficultés à pénétrer un tel milieu.

Forcer l'autre à se laisser regarder et à se faire entendre n'est pas une mince affaire. Une première étape, pleine d'anxiété et d'incertitude, sera dominée par un sentiment de gêne, voire de crainte. En effet, la rencontre avec l'autre passe par une effraction, puisqu'"il n'est pas permis de chercher et de faire connaître ce qui se passe dans la maison d'un particulier" (G. Duby, 1985). Le mot privé se définit au XIX^e siècle par l'interdiction d'une pratique devenue familière à l'ethnologue des sociétés complexes. Situation pour le moins ambiguë.

L'inquiétude de ne pas rencontrer les individus en question, la crainte d'abuser des intermédiaires, la peur des refus exacerbent les difficultés de la rencontre. De telles inquiétudes ne cachent-elles pas, en fait, la question de la légitimité scientifique de notre démarche ? Il faut en effet se convaincre et convaincre les informateurs que nous ne sommes pas des curieux professionnels ou des chercheurs dilettantes. Mais une fois embarqué dans l'aventure, on apprend à faire avec les contraintes pesantes du réel.

Quatre années plus tard et après une nouvelle expérience de terrain, un constat s'impose : le temps fait son oeuvre. L'affaire est lancée, il faut la poursuivre tant bien que mal. Le sentiment d'effraction fait alors place à l'imposition de la demande. On n'est pas pour autant blasé. Loin de là. "Le problème du statut de l'autre n'a été ni résolu ni conjuré par l'anthropologue : il est à la fois son tourment et sa raison d'être" (Marc Augé, 1979). Rencontrer l'autre demeure toujours un jeu social complexe mais dont on maîtrise un peu mieux les règles.

Dans notre propre société, comme dans les plus lointaines, le temps est nécessaire pour que se dévoile la générosité du terrain. On ne peut se contenter des seuls moments de la plongée et de l'immersion. Il faut pouvoir entrer, sortir et revenir.

Dans le présent travail, j'utiliserai certaines données recueillies lors de ma première recherche auprès d'une dizaine de familles bourgeoises parisiennes. Plusieurs générations furent contactées à cette époque. Mais, contrairement à une expérience plus lointaine où j'avais enquêté en pratiquant le porte-à-porte (Le Wita, 1983), il m'a fallu, ici, recourir aux intermédiaires, relations amicales ou professionnelles. En effet, sonner au hasard au troisième étage du 27, boulevard Delessert dans le XVI^e arrondissement, n'aurait eu aucun sens. Pour une raison évidente et troublante : rien ne peut assurer qu'en ce lieu, demeure une famille bourgeoise. L'appel à des "go between" fut donc nécessaire. Parmi ceux-ci, certains se reconnaissant bourgeois et au courant du projet, ne se trompèrent guère sur

la difficulté de l'entreprise. Et c'est ainsi que tout commença par une histoire de mots. Car si les termes "bourgeois", "bourgeoise", "bourgeoisie" furent entendus favorablement par les intermédiaires qui connaissaient la finalité de ma recherche, ils furent d'emblée critiqués par les futurs informateurs (invariablement, la première prise de contact, par téléphone, portait sur l'usage et le sens de ces mots). Les informateurs pressentis craignaient en effet de s'exposer à la caricature, exercice implicitement accepté au niveau des représentations sociales mais jugé intolérable dès que l'on se place sur le terrain de la personne. Il fallait donc les assurer qu'ils ne seraient "l'objet" d'aucune réduction sociologique.

Les modalités même des rencontres avec ces hommes et ces femmes rendent compte tout à la fois des preuves "existentielles" de ce milieu et de sa fuite devant la nomination. Ce terrain va sans cesse chercher à échapper à l'observateur.

Présentation des familles

Madame Arnold A. appartient à une famille de la bourgeoisie industrielle dont la fortune date de la seconde moitié du XIX^e siècle. L'intermédiaire, relation professionnelle, est membre de cette famille mais il ne fut pas informateur. Madame Arnold A., âgée de 88 ans, était présentée comme dépositaire de la mémoire familiale et garante de la transmission des éléments et signes constituant l'appartenance à la bourgeoisie. Dans cette famille, l'enquête tourna court. Il fut impossible de contacter, comme cela était prévu, d'autres membres de la parenté. Mon intégration ponctuelle et momentanée dans la vie de ce groupe était devenue gênante. L'intérêt des entretiens avec Madame Arnold A., réside dans la vision panoramique qu'ils donnent de la société bourgeoise de l'entre-deux-guerres. Nous avons eu 16 heures d'entretien, réparties en trois séances ponctuées de déjeuners et de thés. Madame Arnold A. résidait, au moment de l'enquête, dans la maison de famille située à 80 km de Paris. Apport : l'informatrice m'a signalé les ouvrages d'histoire des techniques et de l'industrie où sont consignées les principales découvertes de ses ascendants. Par ailleurs, cette femme a attiré mon attention sur les "bibliothèques" me recommandant une lecture, déterminante pour elle, celle de R. Kipling.

Famille Charles B.

Là, l'intermédiaire est aussi informateur. M. Charles B. (fils) fait partie d'une famille de la bourgeoisie parisienne appartenant au milieu de la magistrature. Agé de 38 ans, il correcteur typo, journaliste à ses heures et écrivain peu publié. Il vivait au moment de l'enquête avec une femme journaliste-pigiste n'appartenant pas du tout à la bourgeoisie. Ils ont une petite fille de 7 ans, habitent le XIII^e arrondissement. M Charles B. est aujourd'hui séparé de sa compagne. Cet homme est "déviant" par rapport à son milieu d'origine. 12 heures d'entretiens réparties en trois matinées. De nombreux déjeuners ou dîners ont prolongé ces

entretiens.

Apport : consultation des archives familiales maternelles ; un roman célèbre où il est question d'un membre de sa parenté; bulletin de la Cour de Cassation (Audience solennelle) où figure l'éloge funèbre d'un de ses oncles ; l'arbre généalogique maternel ; un numéro de la revue Orient-Occident (1950) où il est question d'une de ses cousines maternelles ; écrits personnels à tendance auto-biographique. M. Charles B. (fils) m'a permis de rencontrer son père avec lequel il n'était pourtant pas en bons termes. M. Charles B. (père) - âgé de 70 ans - est administrateur de biens. Nous nous sommes entretenus, à son étude, durant 3 heures. Il réside dans le XVI^e arrondissement. Apport de M. Charles B. (père) : nombreuses et précieuses indications sur les notaires et commissaires-priseurs parisiens.

Familles Laure C. et Jean-Baptiste D.

Pour ces deux familles, une seule et même intermédiaire. Amie personnelle, cette jeune femme appartient à une famille de juristes du côté paternel, mais son père est actuellement directeur de l'une des quinze plus grosses entreprises françaises. Sa famille maternelle ("aristocratie du bouchon") appartient, elle, à la haute bourgeoisie viticole. Cette amie a servi d'intermédiaire auprès de deux de ses relations.

Famille Laure C.

Appartient à la très haute bourgeoisie et possédait l'un des premiers empires industriels français. Cette famille a un destin public. Les enquêtées résident à Paris. La première informatrice (Mme Laure C. fille) est une amie d'enfance de l'intermédiaire : elles se sont connues à l'école Sainte-Marie. Agée de 27 ans, architecte, elle est mariée à "un aristocrate", relieur d'art. Ils habitent Belleville et ont une petite fille de 2 ans. Nous avons eu 12 heures d'entretien, à son domicile aussi bien en journée (déjeuner) qu'en soirée (dîner). Elle est aujourd'hui divorcée et habite Neuilly. Laure C. sera l'intermédiaire essentielle pour l'enquête sur les collèges Sainte-Marie. Apport de Mme Laure C. (fille) : l'histoire de la famille écrite par un historien et contenant des généalogies. Mme Laure C. (fille) me fit également rencontrer sa mère. Celle-ci, âgée de 56 ans, est haut fonctionnaire de l'O.C.D.E. et veuve d'un avocat international. Durée des entretiens : 7 heures dont 3 à son bureau et 4 à son domicile (Paris XVI^e arrondissement), en soirée lors d'un dîner. Enfin, Mme Laure C. (fille) me mit encore en contact avec sa grand-mère - âgée de 75 ans - 6 heures d'entretiens à son domicile (Paris XVI^e arrondissement) en matinée.

Famille Jean-Baptiste D.

Madame J-Baptiste D., âgée de 53 ans a accepté un entretien, mais à la condition qu'on ne parlerait pas de sa belle-famille. Celle-ci appartient à la très haute bourgeoisie industrielle (à l'égal de la famille Laure C.) et tient "à rester à l'écart de toute publicité". La famille de Mme Jean-Baptiste D. est parisienne depuis 4 générations. L'entretien d'une durée de 2 heures s'est déroulé dans le

domicile de la mère de l'informatrice (Paris VI^e) et non au sien (Neuilly). Sa famille est composée d'hommes de lettres, d'hommes de droit et de hauts fonctionnaires.

La rencontre avec la mère de Mme Jean-Baptiste D., ne put se faire, celle-ci étant à l'époque malade. Finalement, Mme Jean-Baptiste D. n'a accepté de me recevoir que par amitié pour la famille de l'intermédiaire. Apport de Mme Jean-Baptiste D. : conseil de lecture : Les Boussardel de Philippe Hériat et conseil méthodologique : me renseigner sur l'achat des concessions au Père-Lachaise.

Famille Emilie E.

L'intermédiaire est une relation personnelle appartenant à une bourgeoisie récente, le père et le mari étant les premiers de leur famille à occuper des fonctions importantes (hauts fonctionnaires dans la banque). Cette intermédiaire me mit en contact avec la famille de la belle-mère de sa soeur. Mme Emilie E. (grand-mère) - âgée de 75 ans, résidant à Neuilly, est issue d'une "lignée" de rentiers ayant vécu à Paris (originellement négociants dans le Bordelais). Elle est veuve d'un directeur d'une moyenne entreprise située en province. Nous avons eu 4 entretiens de 4 heures à son domicile (en après midi, thé).

Apport : références littéraires (Simone de Beauvoir, A. Siegfried) et quelques ouvrages sur les intellectuels de droite de l'entre-deux-guerre. Don de l'arbre généalogique de sa famille.

Mme Emilie E. (grand-mère) me mit en contact avec une de ses petites filles, jugée la plus apte "en généalogie" ou la plus douée "en mémoire familiale". Cette petite-fille appartient du côté paternel à une famille de la haute bourgeoisie financière alliée à l'aristocratie.

Mme Emilie E. (petite-fille) orpheline de père - commence - au niveau le plus bas, une carrière dans la banque. Elle est âgée de 21 ans et habite Neuilly. Nous avons eu 15 heures d'entretien environ à son domicile, en matinée et en après-midi (déjeuner).

Apport : arbres généalogiques du côté paternel.

Mme Emilie E. a tenté à son tour de me recommander auprès de sa mère qui est remariée. Mais celle-ci, pour des raisons personnelles, a toujours remis les rendez-vous. Il a semblé alors préférable de ne pas insister.

Mme Emilie E. (petite-fille) a eu la gentillesse de me faire rencontrer l'ancienne gouvernante de sa famille paternelle, âgée de 80 ans et résidant en banlieue. Un entretien de 5 heures en après-midi.

La famille Grégoire F.

Intermédiaire : un couple d'amis, avocats tous deux. Le père de l'homme est professeur de faculté, agrégé de droit, premier "bourgeois" de cette famille puisque les grands-parents appartenaient à la petite bourgeoisie commerçante. Le père de la femme est un haut fonctionnaire et sa famille maternelle possédait une moyenne entreprise en province.

Ces avocats m'ont introduit auprès de M. Grégoire F. 39 ans, substitut du procureur de la République. Le père de Grégoire F., retraité, était avocat général à la Cour de Cassation de Paris. Premier à occuper une fonction faisant entrer la

famille dans la bourgeoisie. Mais M. Grégoire F. s'est défini lui-même comme un représentant d'une bourgeoisie administrative et non de naissance. "Au niveau des alliances, c'est clair", affirme-t-il lors de notre premier entretien. Nous nous sommes rencontrés à deux reprises, dans son bureau, au Palais de Justice.

L'enquêté habitait la banlieue et son père la province. Ce dernier venant à Paris très exceptionnellement, une rencontre était difficilement "programmable". Les entretiens avec cet informateur permettent de mesurer la différence entre une bourgeoisie historique et une bourgeoisie de "fonction".

Pour les familles Louis G. et Georges H., l'intermédiaire fut un ami, architecte appartenant à une famille de la petite bourgeoisie. En contact professionnel avec "le milieu bourgeois", il m'a introduite auprès de deux de ses relations.

La famille Louis G.

Possède une institution privée - laïque - située aux portes de Paris. Depuis quatre générations, la propriété et la fonction (directeur de l'institution scolaire) se transmettent de père à gendre, puis de père à fille. Avec M. Louis G. (petit-fils), architecte, 27 ans, célibataire, nous avons eu deux entretiens, l'un à mon domicile, l'autre au sien, d'une durée de 4 heures chacun, en soirée (dîner). Avec M. Louis G. (grand-père), âgé de 88 ans, 4 entretiens de 4 heures chacun, en matinée. Ce grand-père a vécu "la belle époque" de l'entreprise familiale et assiste actuellement à sa dégradation progressive puisque la jeune génération ne "reprenra pas le flambeau" (nombreux déjeuners pendant et après l'enquête). Actuellement le fils et la fille de M. Louis G. (grand-père) sont directeurs de l'institution. Pour des raisons familiales, je n'ai pas pu m'entretenir avec le fils de Louis G., (grand-père). En revanche, sa fille âgée de 56 ans m'a accordé 4 heures d'entretien.

Apport de Louis G. (grand-père) : bulletins de l'Association des anciens élèves de l'Institution. Ecrits personnels.

Apport de Mme Louis G. (fille) : film de son mariage, documents généalogiques du côté maternel.

Cette famille est singulière dans mon échantillon. La fusion du lieu de travail et de l'espace domestique met en valeur le problème de la transmission et le partage des rôles et tâches entre hommes et femmes.

Famille Georges H.

Le premier enquêté de cette famille fut Georges H. (fils), âgé de 38 ans. Profession difficile à déterminer : journaliste, conseiller privé d'un ministre socialiste et, au moment de l'enquête, en chômage après avoir occupé pendant six mois un poste de responsabilité dans une entreprise nationalisée. Il appartient à une famille de la moyenne bourgeoisie parisienne.

Entretiens avec M. Georges H. (fils) : 4 fois 4 heures à son domicile (dans le XVIII^e arrondissement) ; un entretien avec sa femme, professeur à la Sorbonne, née à Paris mais

appartenant à une famille de la haute bourgeoisie provinciale. Ce couple a deux enfants âgés de 9 et 6 ans (déjeuner, dîner).

Avec M. Georges H. (père), âgé de 70 ans, ancien cadre dirigeant dans une entreprise, nous avons eu 3 entretiens d'une durée de 4 heures chacun, à son domicile (dans le XV^e arrondissement), en matinée. Mme H. âgée de 67 ans, est fille d'une famille de notaires provinciaux depuis 5 générations. Nous avons eu 2 entretiens de 4 heures en matinée à son domicile (déjeuners).

Apport de M. Georges H. (fils) : Fritz Zorn, Mars en exil ; Emmanuel Berl, Le Bourgeois et l'amour.

Apport de M. et Mme Georges H. (père) : documents généalogiques, La Bible ; conseils de lecture : les mémoires d'A. Maurois, les romans de G. Duhamel. M. Georges H. (père) a servi d'intermédiaire auprès de la famille Pierre I.

Famille Pierre I.

M. Georges H. (père) me mit en relation avec une de ses cousines germaines maternelles, définissant lui-même cette famille comme un exemple de "tradition et de classicisme bourgeois". En un mot, cette famille devait être pour mon enquête "un idéal-type".

M. Pierre I. (père) âgé de 60 ans, était secrétaire général d'une entreprise industrielle. Il habite dans un immeuble du VI^e arrondissement possédé par sa famille depuis trois générations, famille de médecins et de notaires.

Avec M. Pierre I. (père) nous avons eu 3 entretiens d'une durée de 3 heures à son domicile et en matinée. Sa femme, également parisienne depuis plusieurs générations, appartient à une famille de petits industriels. Nous avons eu 2 entretiens en matinée d'une durée de 3 heures également (deux déjeuners).

Apport : Mme Pierre I. m'a prêté le livre de François Tollu, Tableau d'une famille parisienne.

M. Pierre I. (père) me fit rencontrer l'un de ses fils. M. Pierre I. (fils) âgé de 30 ans, ingénieur, résidant à Versailles, marié et père de trois enfants. Nous avons eu, un samedi matin, un entretien d'une durée de 3 heures. La femme de M. Pierre I. (fils) assistait et participait à l'entretien. Le fait est à signaler. En effet, dans les autres familles, j'ai toujours été seule avec la personne retenue pour l'interview.

Famille Henry J.

L'intermédiaire, relation personnelle, était directeur d'une filiale d'une grande entreprise. Il m'a mise en contact avec un "collègue" de travail en retraite. Cet intermédiaire ne connaissait de son collègue que sa fonction dans l'entreprise et son enracinement parisien.

Mais, phénomène semblable à celui observé pour la famille Grégoire F., il s'agit d'une bourgeoisie de "titre". M. Henry J., âgé de 65 ans, appartient en effet à une famille de petits artisans du Faubourg Saint-Antoine. Nous n'avons eu qu'un seul entretien, à son domicile, dans le XII^e arrondissement. L'informateur ne souhaitait pas parler "en détail" de sa famille et a refusé que je rencontre l'une de ses deux filles.

Pendant cette première enquête, je me suis concentrée sur les histoires de famille, leur récit fournissant l'essentiel de la documentation recueillie. Six grands axes guidaient les entretiens :

- Recueil oral de la mémoire familiale : dessin généalogique, tradition familiale.

- Qu'est-ce qu'un bourgeois ? L'enquêté définit lui-même son sentiment d'appartenance au groupe.

- Education reçue, institutions scolaires, modalités d'entrée dans la vie active et carrière.

- Vie relationnelle : qui fréquente qui ?

- Perception des changements : éducation donnée par rapport à celle reçue, mode de vie et transformation des valeurs ; existence ou non d'un népotisme contemporain.

- Composition des fortunes en insistant sur les biens fonciers et mobiliers, sur leur transmission et leurs usages.

Consciente de commettre une effraction dans la vie privée de ces hommes et de ces femmes et impressionnée par la découverte d'un milieu où les règles du savoir-vivre sont sans cesse présentes et mises en scène (manières de se présenter, de faire entendre sans dire, manières de table, etc.), je me suis essentiellement concentrée sur la parole et le rapport personnel qui s'instaure entre l'observateur et l'informateur. C'est ainsi que je me refusai dans un premier temps à noter ce que j'observais (plan des appartements, décoration, gestuelle et comportements des personnes). Dans la seconde étape de cette recherche, je m'attacherai à consigner ces impressions visuelles.

Cette première plongée dans le monde bourgeois m'a permis, chemin faisant, de construire un échantillon plus adéquat à mon projet : appréhender "la culture bourgeoise". Délibérément, je choisis ~~le~~ le monde des femmes de la bourgeoisie catholique parisienne et décidai d'étudier les collèges Sainte-Marie.

Les femmes éduquées, parfois depuis plusieurs générations, dans cette institution appartiennent en effet, pour la plupart, à des familles de la bourgeoisie catholique. Fraction qui, selon nous, permet d'appréhender l'importance des valeurs chrétiennes dans la bourgeoisie française. Nous verrons que, là encore, la relation établie entre les collèges Sainte-Marie et la bourgeoisie irrite au plus haut point les "demoiselles" de cette institution (on appelle ainsi les cadres desdits collèges - elles appartiennent à la communauté apostolique Saint-François-Xavier).

Malgré les recommandations d'anciennes, la directrice du collège Sainte-Marie de Neuilly n'a pas accepté la présence d'une étrangère au sein de son établissement. A défaut de pouvoir réaliser une monographie sur cette institution, j'ai donc mené une enquête auprès d'anciennes élèves.

Ayant conservé des relations avec l'intermédiaire des familles Laure C. et J.B.D. et Laure C. elle-même, j'ai pu, grâce à ces deux femmes rencontrer des anciennes de Sainte-Marie.

Dans un premier temps, les intermédiaires furent à nouveau nécessaires. Une vingtaine d'entretiens furent ainsi réalisés avec des femmes d'âge divers (entre 18 et 48 ans, dont une "demoiselle" du collège de Neuilly et un professeur du Centre Madeleine Daniélou).

Puis, Laure C., me conseilla d'envoyer une lettre à toutes les anciennes de sa promotion (1973), dont elle avait conservé la liste. Sur cette liste étaient indiqués les noms et adresses de 103 jeunes filles. Me recommandant de mon intermédiaire, j'ai écrit et envoyé 103 lettres accompagnées d'un très bref questionnaire visant à cerner le devenir matrimonial et professionnel de ces jeunes femmes. Laure C. lut et approuva ces documents.

Sur 77 questionnaires semblant avoir atteint leur destinataire (26 sont revenus portant la mention "inconnu à cette adresse"), 50 réponses furent obtenues. 40 jeunes femmes acceptèrent de me rencontrer pour un entretien (voir en annexes du chapitre IV les profils sociologiques de ces jeunes femmes).

L'accueil fut chaleureux ; ces jeunes femmes témoignèrent toutes, en effet, d'un vif intérêt pour une recherche sur leur collège et racontèrent avec plaisir leur expérience scolaire. Mes relations avec elles furent encore facilitées par notre appartenance commune à une même génération et à un même sexe. C'est ainsi que je pus partager des moments de leur vie, passant parfois quelques jours dans leur maison de famille. A ces occasions, je pus écouter tout autant que regarder et noter leur comportement.

Cette enquête s'est déroulée à Paris et en banlieue. On ne peut donc parler avec précision d'unité géographique du terrain si ce n'est, bien entendu, de celle qu'induit la correspondance entre le statut social des informateurs et leurs lieux d'habitations. Les plus anciennes générations résident toutes dans le VI^e, VII^e, VIII^e, XVI^e, XVII^e arrondissement de Paris et Neuilly. Les plus jeunes résident en banlieue Ouest, certains dans le XVIII^e ou le XV^e arrondissement. Les modalités d'accession à la propriété de grands espaces président à ce relatif éclatement.

Quantitativement, mes entretiens ont concerné une centaine d'hommes et de femmes. Pas assez, peut-être, pour prétendre couvrir la diversité de la bourgeoisie, mais suffisamment pour voir, en toute certitude, apparaître la répétition.

La réelle difficulté méthodologique propre à ce type d'enquête en milieu aisé tient essentiellement au risque qu'encourt le chercheur d'être manipulé. Les enquêtés possèdent, en effet, outre leurs diplômes, un capital culturel certain et savent l'utiliser à bon escient. Ils veulent maîtriser la représentation qu'ils vont donner d'eux-mêmes et cherchent alors à dominer la demande ethnographique,

en passant du statut d'informateur à celui d'interlocuteur. Par exemple, filiation, généalogie, éducation sont présentées au chercheur comme les éléments forts de la bourgeoisie. M. Georges H., déclare très simplement lors d'un entretien : "Il y a une bourgeoisie historique, c'est le nombre de cols durs qu'il y a au-dessus de vous. Le bourgeois vrai jouit de deux composantes : le pouvoir dont il dispose et le pouvoir donné par sa famille". Si la théorie indigène ne peut être prise pour argent comptant, il est bien évident que si l'indigène en question lit les oeuvres sociologiques, le chercheur est mis dans une situation pour le moins inhabituelle.

Comme nous le précisons dans l'introduction, la quasi-totalité des recherches anthropologiques sont orientées vers "ceux d'en bas" ou vers les "autres" étrangers et lointains, pas vers les classes supérieures de notre société. A l'origine, la discipline semble s'être définie un "autre" dont la caractéristique serait d'être selon Marcel Mauss "un total" : "L'homme de l'élite n'est pas simplement un homo-duplex, il est plus que dédoublé en lui-même ; il est si vous voulez me permettre aussi cette expression, "divisé" : son intelligence, la volonté qui lui fait suite, le retard qu'il met à l'expression de ses émotions, la façon dont il domine celles-ci, sa critique - souvent excessive - l'empêchent d'abandonner jamais toute sa conscience aux impulsions violentes du moment (...) Mais ce ne sont pas ces hommes que nous, sociologues, avons généralement à étudier. L'homme ordinaire est déjà dédoublé et se sent une âme ; mais il n'est pas maître de lui-même. L'homme moyen de nos jours - et ceci est surtout vrai des femmes - et presque tous les hommes des sociétés archaïques ou arriérées, est un total : il est affecté dans tout son être par la moindre de ses perfections ou par le moindre choc mental. L'étude de cette "totalité" est capitale, par conséquent, pour tout ce qui ne concerne pas l'élite de nos sociétés modernes" (Marcel Mauss, 4^e édition 1968).

Ethnographier, "l'élite sociale" influe sur les principes méthodologiques. C'est pourquoi nous citerons abondamment les propos tenus par des "hommes d'élite", propos à travers lesquels on perçoit "cette division" qui semble d'après M. Mauss les caractériser, les distinguer des autres "ethnographiables".

Mais considérer la bourgeoisie comme une tribu exotique à découvrir et à analyser à travers ses us et coutumes fait encourir au chercheur le risque de paraître futile (noter ou relever ce que "tout le monde sait"). En effet, le bourgeois cherche à se présenter comme "un homme moyen" (accessible à tous) à l'égal du bon sens qui serait la chose du monde la mieux partagée. Sa lucidité apparente trouble les règles du jeu. C'est ainsi que ses caractères culturels particuliers présentés comme universels, voire naturels, peuvent ne plus être perçus comme marques distinctives. Par là-même, la bourgeoisie cherche à devenir invisible. En construction permanente, elle se régénère sans cesse, échappant alors, comme nous allons le voir, à toute mise en catégorie.

III - ACCABLEE DE TOUS LES MOTS

1°) PREAMBULE

Mais qu'entendez-vous par bourgeoisie ? Quelle en est votre définition ? Deux questions identiques et lancinantes, deux oppositions rituelles à toute démarche de terrain visant à définir la bourgeoisie.

En 1987, user du terme de bourgeoisie ne peut se concevoir sans l'assise sûre d'une définition (B. Le Wita, A. Sjögren 1986). L'énoncé des mots, paysan, ouvrier, noble n'évoque aucune exigence de cet ordre. Mais prononcez le mot "bourgeoisie" et aussitôt se déclenche une chaîne de réactions faite de fascination et de doute scientifique. Tout essai de définition est voué à une opposition complexe. Les deux questions rituelles indiquées plus avant minent par avance "votre" réponse. Celle-ci est, en effet, pénalisée de ce qu'elle ne saurait être que personnelle. Etrange situation où la subjectivité est présentée tout à la fois comme recours face à la difficulté de cerner de manière satisfaisante la bourgeoisie et comme preuve du caractère non scientifique de ladite démarche.

En 1867, les auteurs du Larousse ne résistent pas à citer au mot Bourgeois, "la boutade spirituelle de M. Nestor Roqueplan".

"Qu'est ce qu'un bourgeois ?" Telle est la question plus souvent brûlée que traitée sur laquelle il ne serait pas mal à propos de s'entendre. Ce qu'il faut d'abord remarquer, c'est que l'acceptation ridicule du mot bourgeois est spéciale à notre France, (...)
Le Georges Dandin, le Sganarelle, le Jourdain de Molière, le Prudhomme de Henri Monnier, le bourgeois des artistes et des petits journaux, ce type où viennent s'incarner les petites gens de l'esprit, les idées obtuses, les incohérentes métaphores de toute une classe de citoyens que l'on met naturellement en dehors de l'armée et de l'Eglise, et à qui on assigne pour limites, en bas, la population ouvrière des villes et des campagnes, en haut, je ne sais quelle noblesse aujourd'hui très mêlée, ce type ne se trouve que dans notre littérature. (...)

"D'où vient que ce type soit presque exclusivement propre à la littérature française ? Est-il de pure convention, ou le modèle, s'il n'existe plus, a-t-il jamais existé ? (...)

"Ces turlupinades contre la bourgeoisie allèrent en s'affaiblissant aux approches de 1789.

"Les plaisanteries recommencèrent avec l'avènement des nouvelles idées en art et en littérature. Et comme, à côté de ce mouvement purement intellectuel, se produisait un mouvement politique, les attaques partirent des deux camps diamétralement opposés. Tout ce qui n'était pas pour l'art nouveau et pour la politique nouvelle fut traité de bourgeois. L'idéal de cette figure, en ce moment, fut complet. Encroûtement absolu dans certaines idées égoïstes et mesquines, recherche d'un art moyen et d'une politique

moyenne ; le joli et le gracieux substitués au beau et au grand, l'ordre et le fait au progrès et à l'idée, la taquinerie et le bavardage à la discussion, le correct au véhément, la fausse élégance et les métaphores contradictoires au vrai style et aux images suivies, en un mot la sottise prétentieuse et immobile à la passion et à l'originalité.

"Oui, certes, parmi les différentes effigies de la nature humaine, il en est qui répondent à ce portrait, mais elles n'appartiennent pas plus à la bourgeoisie qu'à la noblesse et aux classes populaires. Pourquoi donc lui avoir donné le nom et l'habit de bourgeois ? (...)

"Ce n'est pas la bourgeoisie seule qui a fait le succès de ces portraitistes écoeurants devant qui les dames du meilleur monde se sont empressées de venir poser. D'où sont sortis presque tous ces écrivains, ces artistes, ces orateurs, ces philosophes, ces hommes de guerre et ces hommes d'Etat qui ont élevé ce pays à la hauteur où il se trouve ? De la bourgeoisie."

Toujours d'actualité, cette boutade met en scène de façon satirique et acide ce que R. Barthes a nommé la "défection du nom" (R. Barthes 1970). En dévalorisant les mots bourgeois et bourgeoisie, les individus "qui en sont" interdisent qu'on les nomme ainsi. La "classe" se met en cause elle-même : elle se pense dans son ambiguïté.

Quiconque s'efforce de cerner sociologiquement la bourgeoisie est condamné à voir s'effacer la réalité observée. Celle-ci disparaît derrière les statistiques socio-professionnelles. On la perd à vouloir la faire correspondre à des termes aussi divers que "classes aisées ou privilégiées", "classes supérieures", "upper middle class" ou "middle class". On la perd encore en recourant aux distinctions internes telles que "parisienne ou provinciale", "industrielle ou financière", "catholique ou protestante", "haute ou petite", etc... La pluralité des directions possibles n'engendre qu'une hémorragie de sens.

Dans cette enquête, tout a commencé par une histoire de mots, l'emploi du terme faisant problème tant dans le monde savant (exigences de définition) que dans le monde indigène (réactions de méfiance), alors que, paradoxalement, l'observation ethnographique laissait percevoir de manière sensible "la réalité existentielle" de la bourgeoisie.

Faute de pouvoir, tout au long de ces années de terrain, prononcer le mot "bourgeois" sans devoir mettre des guillemets, il m'a paru nécessaire de traquer de manière systématique, les différents traitements du mot proposés dans quelques dictionnaires de langue française. Aucun lieu ne recense mieux les problèmes lexicaux qu'un dictionnaire de langue. Comprenant le mot comme un élément du stock disponible du locuteur moyen, ce type de dictionnaire en présente le fonctionnement dans le discours parlé et écrit. Fixée selon des règles conventionnelles, la définition est alors la traduction sous une forme concise mais explicite de tous les traits sémantiques contenus dans le mot-entrée.

Il ne saurait être question, par ce biais, de courir après une

définition de la bourgeoisie. Tentative vaine et vouée à l'échec. Et plutôt que de produire une analyse sémantique des mots "bourgeois" et "bourgeoisie", il s'agit simplement de leur donner "droit de bourgeoisie", c'est-à-dire, les reconnaître et les faire reconnaître tels qu'ils sont en usage.

Notre intention est d'observer attentivement toutes les enveloppes et parures diverses qui entourent les mots. Chemin faisant, nous constatons que sous ces couches alluvionnaires, la "chose" s'enfuit ou, comme nous le verrons, émerge dans le paradoxe.

Le déroulement logique des définitions offre le spectacle d'une gestion astucieuse jonglant avec les éléments étymologiques et historiques, l'essai de réflexion sociologique et le sens péjoratif. Leur lecture à travers le Trévoux (1771), le Bescherelle (1864), le Larousse du XIX^e siècle (1867), le Robert (1967), le Larousse du XX^e siècle (1961), le Lexis (1975) met en scène une vision "sans tendresse" que la société française porte sur une fraction d'elle-même.

Aucune langue, nous le savons, n'est qu'une simple nomenclature. Et derrière cette histoire de "mots" se cache, évidemment, l'appréhension symbolique de la réalité qu'ils désignent. Or le paradoxe est ici que le mot ne semble pouvoir en aucun cas correspondre à ce qu'il désigne. En d'autres termes, "bourgeois" ne veut pas dire "bourgeois", comme si tout se ligait pour produire une perte de sens, un interdit de l'usage.

Une lecture anthropologique, cherchant à organiser les morceaux du puzzle, permet nous semble-t-il de dégager les caractères spécifiques de la "culture bourgeoise".

Cinq voies principales parcourent l'aire sémantique des mots "bourgeois et bourgeoisie".

- 1 - L'élément étymologique ou "le bourgeois et la ville"
- 2 - La diversité des acceptions ou "l'impossible mise en catégorie"
- 3 - La classe intermédiaire ou "la double négation" (Ni... Ni...)
- 4 - Le détour obligé par le sens péjoratif ou "le dénigrement"
- 5 - Les usages spécifiques de l'adj. bourgeois ou l'émergence paradoxale d'une culture bourgeoise.

L'analyse de ces cinq éléments constitutifs de cet ensemble de définitions nous mène de paradoxe en paradoxe. Lorsque l'on croit tenir un sens ou un caractère propre au mot, il peut être tout aussitôt doté d'une acception contraire ou être brouillé par le dénigrement.

Par commodité, et pour ne pas imposer de fastidieuses lectures, nous ne citerons là que trois définitions, celles du Trévoux, du Bescherelle et du Lexis (celles du Larousse XIX, Larousse XX et Robert sont reportées, en annexe, à la fin de ce chapitre).

2°) DEFINITIONS

Dictionnaire de Trévoux - 1771 -

Élément étymologique : - BOURGEOIS, BOURGEOISIE. f. m. & f.
rapport du mot bourgeois prononcez BOURJOI. Urbisincola. Dans la
au mot ville basse latinité on trouve Burgensis. (...)

Condition qui tient le milieu entre Noblesse et Paysan

Celui qui fait la résidence ordinaire dans la ville, et qui a un degré de condition qui tient le milieu entre la Noblesse et le Paysan. M. l'Abbé Girard. La vraie politesse ne se trouve guère que chez les courtisans et les principaux Bourgeois des villes capitales. Voyez Citoyens, Habitant, leurs différences. M. de Voltaire dans ses remarques sur le Nicomède de Corneille observe que cette expression est bannie du style noble. Elle était admise à Rome, et l'est encore dans les républiques. Le droit de Bourgeoisie, le titre de bourgeois. Elle a perdu de sa dignité, peut-être parce que nous ne jouissons pas des droits qu'elle exprime. Un Bourgeois dans une République est en général un homme capable de parvenir aux emplois : dans un Etat monarchique, c'est un homme commun. Aussi ce mot est-il ironique dans la bouche de Nicomède, et n'ôte rien à la noble fermeté de son discours.

- Ce mot vient de l'allemand burger, qui signifie la même chose, ou plutôt, selon Pasquier, il vient du vieux mot bourg qui signifiait une ville.

Sens historique
. corps des bourgeois

- Bourgeois, se prend aussi comme nom collectif, et signifie l'assemblage, le corps de ceux qu'on nomme bourgeois dans le vrai sens du mot (...)

. bourgeois et tiers
Etat

- Bourgeois désigne aussi quelquefois tous les gens du tiers Etat, à la distinction des Ecclésiastiques et des Gentilhommes qui jouissent de plusieurs privilèges dont le peuple ne jouit pas. Les charges de l'Etat sont portées par le Bourgeois.

Laissez les bons Bourgeois se plaire en leur ménage : C'est pour eux seuls qu'Hymen fit les plaisirs permis.
La Fontaine.

L'emploi par mépris

- Bourgeois, se dit aussi par mépris pour signifier un homme qui n'est pas Gentilhomme, ou qui n'a nul usage du monde. Ce n'est qu'un Bourgeois, cela sent bien son Bourgeois.

Sens historique
. bourgeois du Roi

- On appelle en plusieurs coutumes Bourgeois du Roi, des habitants qui ont quelque privilège pour plaider seulement en la Jurisdiction Royale, et décliner la Jurisdiction des Seigneurs : ce qui a lieu dans les Coutumes de Troyes, de

Champagne, de Chaumont, de Sens et d'Auxerre: ce que l'on appelle aussi droit de Juré, parce qu'ceux qui se rendoient justiciables du Roi, faisoient un serment par devant le Juge Royal ; et pour cela on payoit un droit de six deniers pour livrer des meubles, et deux deniers des immeubles, ce qui s'appelloit droit de Bourgeoisie.

- Bourgeois fieffé, c'est l'habitant d'une ville dont la Bourgeoisie, la Mairie, l'Echevinage et la commune sont tenues en fief du Roi ; ou d'un autre seigneur. Ragueau.
- On appelle Bourgeois du Roi ceux qui quoique demeurant dans des terres seigneuriales, dont tous les habitants sont serfs du Seigneur, communément appelés gens de pot et de main-morte, sont exempts de cette servitude au moyen de leur privilège qui les en excepte, et qui même en quelques endroits les soustrait à la Justice seigneuriale, et les rend justiciables du Juge-Royal en première instance.
- Ce privilège de Bourgeoisie royale n'a été introduit que pour quelques endroits de la Champagne, où tout le peuple est de condition servile, en sorte que, si quelque forain venoit habiter la terre d'un Seigneur, il deviendroit son serf : ainsi ceux qui viennent s'établir dans quelque lieu de cette Province, pour se soustraire à la servitude du Seigneur du lieu, ont recours au Roi ou à ses Officiers qui leur donnent des lettres de Bourgeoisie et protection royale.

. Bourgeois/Marine

- Bourgeois, en termes de Marine, est le propriétaire d'un vaisseau, soit par achat, soit qu'il en ait fait faire la construction. (...)

Usages populaires du mot

Les ouvriers appellent Bourgeois, celui pour lequel ils travaillent. Il faut servir le Bourgeois. Le maçon, l'artisan, tâchent toujours de tromper le Bourgeois. C'est en ce sens et en opposant les Bourgeois aux artisans, que le Roi dit dans l'Ordonnance de 1667. art. XI. Les Juges et les parties pourront nommer pour experts des Bourgeois ; et en cas qu'un artisan soit intéressé en son nom contre un Bourgeois, ne pourra être pris pour tiers expert qu'un Bourgeois.

Paraphrases successives*

. maison bourgeoise

. famille bourgeoise

L'emploi par mépris

. façons de parler

. manières d'agir

. air bourgeois

Usages spécifiques

. garde-bourgeoise

. vin bourgeois

. soupe bourgeoise

- BOURGEOIS, OISE, est aussi adj. dans les mêmes sens qu'il est substantif. Une maison bourgeoise, c'est une maison bâtie simplement et sans magnificence, mais commode et logeable ; et elle est également opposée à Palais, hôtel, et à cabane, ou maison de paysan et d'artisan. On appelle dans les bourgs et villages, Maisons bourgeoises, celles que les Bourgeois des villes voisines y ont, par opposition à celles des habitants du lieu. Dans les villages des environs de Paris tout est plein de maisons bourgeoises très-propres. Une maison ou famille bourgeoise, est une famille qui n'est pas noble, mais au-dessus de l'artisan, par ses biens et ses emplois.

On le dit aussi adjectivement dans l'autre sens. Cela est du dernier bourgeois. Mol. Corrigez-vous de vos façons de parler bourgeoises, c'est-à-dire, basses et populaires. Il a des manières d'agir tout-à-fait bourgeoises. Vous allez voir entrer dans cette famille un air bourgeois qui n'en sortira de dix générations. Je ne vis jamais un corps composé d'atomes plus bourgeois. Mol. dans le Bourg. Gent.

- FRANC-BOURGEOIS. Voyez Franc. On appelle garde-bourgeoise, un droit établi dans la Coutume de Paris à l'imitation de la garde-noble, par lequel les père et mère, ayeul ou ayeule, ont droit de jouir des biens de leurs enfants mineurs sans leur en rendre compte, en les entretenant selon leur état, et en payant leurs dettes mobilières. Pupillorum tutela, E' hereditatis procuratio.

On appelle aussi garde-bourgeoise la milice des bourgeois qui font garde en quelque partie de leur ville. Civium excubia. On appelle caution bourgeoise, une bonne caution, et facile à discuter.

- On appelle vin bourgeois, le vin que les Bourgeois de la ville de Paris recueillent de leur crû, et qu'ils ont droit de vendre à pot chez eux. On le dit aussi du vin non frelaté qu'on a dans sa cave par opposition au vin de cabaret. On dit dans le même sens ordinaire, soupe bourgeoise, bonne soupe. (...)

* L'emploi du mot paraphrase fait référence ici à son usage lexicographique. La définition du mot-entrée est constituée de paraphrases synonymes du mot-entrée. Chaque paraphrase correspond à une acception.

Dictionnaire Bescherelle - 1858 -

- Élément étymologique : rapport du mot bourgeois au mot ville
détour par l'emploi satirique
- BOURGEOIS, EOISE. S. Citéoyen, habitant d'une ville. Un riche bourgeois. Un bon bourgeois. Il épousa une riche bourgeoise. Je puis vous faire plus de bien que tous les bourgeois de Paris. Laissons les bons bourgeois se plaire en leur ménage (La Fontaine).
- Par opposition à prince et seigneur
- Se dit par opposition à prince, seigneur. C'est une littérature éclatante qui a mis des bourgeois au niveau des grands de la terre (De Rémusat).
- Evolutions successives du mot ; sens arrêté, ici, en 1858 : "le rentier"
- En général, on appelle aujourd'hui bourgeois, ceux qui vivent sans rien faire, qui consomment sans produire, et dont il n'est pas rare de voir l'existence inutile finir par être à la charge de la société, qui n'a reçu d'eux aucun service. Ne parlez pas à grand nombre de bourgeois, ni de guérets, ni de baliveaux, ni de provins, ni de regains, si vous voulez être entendu : ces mots, pour eux, ne sont pas français. (La Bruyère).
- Citation méprisante : le bourgeois ignore tout de la terre
- Sens historique
. corps des citoyens d'une ville
- Se disait autrefois collectivement de tout le corps des citoyens ou bourgeois d'une ville. (...)
- Usages populaires
. par les ouvriers
- Se dit, parmi les ouvriers, des personnes pour lesquelles ils travaillent, quelle que soit leur qualité. Travaillez chez les bourgeois. Il ne faut pas tromper le bourgeois.
- Les garçons, les ouvriers et ouvrières des différents métiers, désignent ainsi le maître ou la maîtresse chez qui ils travaillent. Notre bourgeois. Son bourgeois n'est pas content. Sa bourgeoise l'a congédiée.
- . par les cochers de fiacre
- Dénomination dont se servent aussi les cochers de fiacre ou de cabriolet en parlant aux personnes ou des personnes qu'ils ont portées quelque part. Bourgeois , où voulez-vous aller ? J'ai conduit ce bourgeois à la place Royale.
- Par opposition
à noble ou à militaire
- Se dit encore par opposition à Noble, ou à militaire. Un simple bourgeois. De bons bourgeois. Il n'est pas gentilhomme mais c'est un honnête bourgeois. Le bourgeois et les militaires. Les mili-

taires sont souvent en querelle avec les bourgeois.

L'emploi par mépris

- . aucun usage du monde
- . sentir le bourgeois

- Se dit par mépris, par dénigrement et pour reprocher à un homme ou qu'il n'est pas gentilhomme; ou qu'il n'a aucun usage du grand monde. Ce n'est qu'un bourgeois. Il sent son bourgeois d'une lieue. Sa société n'est composée que de bourgeois. Ils sentent leur bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours un chez moi à la bouche. (Pasc.). Se croire un personnage est fort commun en France. On y fait l'homme d'importance, et on n'est souvent qu'un bourgeois.
La Fontaine.

Sens historique

- . Louis XI et les bourgeois

- Maître d'atelier. Le mot bourgeois était autrefois un titre dont on se faisait honneur. Un de nos plus grands rois signait premier bourgeois de Paris. Louis XI, dont la politique se prêtait à tout, s'honora du titre de bourgeois de Berne.

Bourgeois/Marine Droit féodal

- Aujourd'hui (1858) : bourgeois diffère de roturier

- Mar. Propriétaire d'un vaisseau : Droit féod. Bourgeois du Roi. Celui qui, demeurant dans les terres dont tous les habitants étaient serfs du seigneur, se trouvait exempt de cette servitude au moyen des lettres de bourgeoisie à lui délivrées par les officiers du Roi. Bourgeois diffère aujourd'hui de roturier en ce qu'il emporte avec lui une idée d'aisance chez celui que l'on désigne ainsi.

Usages spécifiques

- . garde bourgeoise
- . comédie bourgeoise

- . cuisine, soupe bourgeoises
- . maison bourgeoise

- . poisson, vin, habit, costume bourgeois

L'emploi par mépris

- . air et manières bourgeoises

- . nom bourgeois

- BOURGEOIS, EOISE, adj. Se dit dans plusieurs acceptations différentes.
 - Garde bourgeoise
 - Comédie bourgeoise (représentation d'une ou plusieurs pièces de théâtre, donnée par des personnes qui ne jouent la comédie que pour leur amusement).
 - Ordinaire bourgeois, cuisine bourgeoise, soupe bourgeoise.
 - Maison bourgeoise. Maison simple et propre, sans luxe, ni recherche. On le dit aussi d'une maison quelconque, par opposition aux hôtels, aux maisons garnies. Poisson, vin, habit, costume bourgeois.
 - Se dit quelquefois par une sorte de dédain, de mépris. Avoir l'air bourgeois, les manières bourgeoises. Pour avoir l'air commun, des manières communes.
 - Ce nom est bien bourgeois. Il n'annon-

ce pas que celui qui le porte soit d'une condition bien relevée.

. foie de veau à la bourgeoise

Art culin. A la bourgeoise, manière fort simple d'apprêter les viandes. Foie de veau à la bourgeoise.

Diversité des acceptations
énumération non exhaustive

- BOURGEOISIE. s. f. rad. bourgeois. La qualité de bourgeois. Louis XI.
- Il s'emploie comme terme collectif et signifie le bourgeois en général, le corps des bourgeois, qui comprend les négociants, artisans aisés, marchands, artistes, rentiers, gens de loi, de finances, etc... La bourgeoisie fit des représentations. S'allier à la bourgeoisie.

L'emploi par mépris

- Se prend quelquefois pour une sorte de mépris. Quoiqu'il n'y ait plus ni noblesse ni clergé, c'est presque une honte d'être de la bourgeoisie.

Avoir droit de bourgeoisie

- Droit de bourgeoisie. Se dit des étrangers qui reçoivent les prérogatives accordées aux citoyens d'une ville, d'un Etat.
- Se dit aussi des choses, des mots surtout qui sont adoptés dans la langue d'une nation. Ce mot a reçu droit de bourgeoisie parmi nous.
L'Académie ne veut pas donner droit de bourgeoisie à tel mot. César, vous pouvez donner droit de bourgeoisie aux hommes, mais point aux mots.

Lexis 1975

- BOURGEOIS(e) adj. (de bourg. 1080)

Sens péjoratif

1° - Relatif à la bourgeoisie, à sa manière de vivre, à ses goûts, etc... (souvent péjoratif, il insiste alors sur la banalité, le manque d'élévation et d'idéal, la platitude, le goût excessif de la sécurité).

"Il habite un appartement bourgeois, cosu mais sans originalité. Ce sont d'ailleurs, mâles et femelles, de fort bourgeoises créatures".

Camus.

Usages spécifiques
. cuisine bourgeoise
. maison bourgeoise

2° - Cuisine bourgeoise, sans recherche mais de bonne qualité. // Maison bourgeoise, cossue et où l'on mène un cer-

. pension bourgeoise

tain train de vie. // Pension bourgeoise, hôtel-restaurant où l'on reçoit un petit nombre de clients à qui l'on sert une cuisine bourgeoise.

. n. 1. Personne qui appartient à la bourgeoisie (souvent péjor.)

"Un temps vient où le bourgeois se sentira en état d'infériorité devant un simple travailleur".

Gide.

"J'appelle bourgeois tous ceux qui ne sont pas des manuels, professions libérales, techniciens, chefs d'entreprises, etc..."

Romains.

2. Familier. Epater le bourgeois, afficher un non conformisme outré, propre à scandaliser les esprits conservateurs.

"ma bourgeoise"

. n. f. Pop. La maîtresse de maison, l'épouse.

. Suivent des définitions de bourgeoisisme, embourgeoiser, etc. Puis

Élément étymologique

Rapport du mot bourgeois au mot ville

. ni à la noblesse ni au clergé

. CLASS et LITT. bourgeois, n. m.

1° - Habitant d'une ville, citoyen.

2° - Qui n'appartient ni à la noblesse ni au clergé.

"Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs".

La Fontaine.

3° - Bon bourgeois, celui qui vit dans une honnête aisance (sans nuance péjorative).

. n. et adj. Rustre, vulgaire :

"Est-il un esprit composé d'atomes plus bourgeois ?".

Molière.

Sens historique

évolutions successives

- BOURGEOISIE n. f. de bourgeois ; 1240. Classe sociale apparue en Europe au cours du Moyen Age et qui, dans une société capitaliste, possède les moyens de production et par extension, classe sociale comprenant ceux qui n'exercent pas de métier manuel et ont des revenus ou des traitements relativement élevés. Exemples donnés :

"Quand la bourgeoisie agonisante entendra sous elle, à chacun de ses pas, éclater le pavé des rues".

Zola.

"Ils n'étaient pas fâchés de faire sentir leur puissance à cette altière bourgeoisie qui les hantaient comme des parvenus".

Sartre.

Suit une description détaillée :

Diversité des acceptions

hétérogénéité de la bourgeoisie

La haute bourgeoisie détient une partie des moyens de production et comprend les industriels, les financiers et les grands propriétaires fonciers. La moyenne bourgeoisie est formée des cadres supérieurs de l'industrie et du commerce et de ceux qui exercent des professions libérales (médecins, notaires, etc...). La petite bourgeoisie comprend tous ceux qui, par leur salaire, ont un mode de vie et de pensée qui les rapproche de la moyenne bourgeoisie.

3°) Analyse des cinq éléments repérés dans les définitions et leur confrontation avec la réalité observée pendant l'enquête.

3.a) LE BOURGEOIS ET LA VILLE

L'élément étymologique auquel se mêle le sens historique ne retiendra ici que peu l'attention. Ce domaine concerne l'histoire de la bourgeoisie et les ouvrages de référence ne manquent pas.

Deux brèves remarques cependant. La première veut souligner le lien "originel" établi entre la ville et le bourgeois. Intéressée par le phénomène urbain et son impact sur les modes de vie : séparation des générations, éclatement de la parenté, coupure avec la nature, etc., j'ai été amenée à constater combien le bourgeois était à l'antipode du migrant. (LE WITA. 1985)

Né de/dans la ville, habitant de la ville, le bourgeois se définit comme celui qui peut s'en séparer, la quitter. Et cela, depuis l'origine (cf. voir dans les définitions ci-dessus, les brefs rappels des restrictions successives dont fait l'objet l'obligation de vivre en ville pour obtenir le titre de bourgeois).

Maisons aux champs, domaines, folies, maisons de famille, résidences secondaires, autant de nominations pour désigner les différentes demeures possédées par les familles bourgeoises. "Elles (les maisons) réservent à quelques privilégiés et à leurs innombrables relations une portion du magnifique territoire national". (F. Tollu. 1972)

Ce n'est pas, d'une maison dont il s'agit mais de plusieurs ; certaines situées à proximité de la capitale, d'autres plus éloignées.

Toute famille enquêtée possédait une ou plusieurs résidences situées sur "le territoire national". Quelques exemples parmi

d'autres : la grand-mère paternelle d'Emilie E. laisse en héritage : des appartements à Neuilly, "une partie d'une zone rurale dans le Morvan" où vit l'une des tantes ; des propriétés et des terres en Normandie : le haras et le château appartiennent à l'un des oncles, Emilie est propriétaire à 22 ans d'une petite ferme située dans ce domaine. Sa grand-mère maternelle possède une demeure en province, un appartement à Neuilly, une "petite maison" dans le Midi.

Les grands-parents maternels de Laure C. possèdent un hôtel particulier et un appartement à Paris, plusieurs maisons situées dans un village près de Paris, et une propriété dans le midi.

Le beau-père de M. Georges H. possède un appartement et un studio à Paris, une maison aux environs de la capitale, un immeuble, une maison de famille en Alsace, une maison en Auvergne... etc., etc.

Sans anticiper sur le rôle que jouent ces maisons dans le maintien et la reproduction de l'histoire sociale et familiale, on peut faire état de certaines remarques émises par les informateurs à leur propos. Ces maisons de famille sont régulièrement présentées comme un immense privilège, voire comme un des éléments de leur propre définition de la bourgeoisie.

"La bourgeoisie : ce sont les études et une certaine facilité de vivre ; pour les vacances, par exemple, mon grand père louait chaque année une maison en Bretagne. On avait, on a toujours la grande maison de Fontainebleau pour les week-ends." (Mme Jean-Baptiste D.)

"Nous allons à N. (40 Km de Paris) tous les week-ends. Nous pouvons travailler ; nos filles sont gardées par les beaux-parents ou les frères et soeurs. Elles prennent l'air. Je fais les courses là-bas pour la semaine, dans une grande surface. Tout concourt à empiler le fric là où est le fric. Je fais des économies (système de ravitaillement à N.) parce que j'ai du fric." (M. Georges H., fils)

"Mon grand-père avait une maison de famille dans le Béarn, son frère également. J'y ai passé toutes mes vacances. Mes grands-parents possédaient l'immeuble où je vis. (M. Pierre I est actuellement propriétaire de trois appartements dans cet immeuble, le reste appartient à d'autres membres de sa famille). Des oncles et des tantes ont également acheté des maisons dans le Béarn. Toute la famille était attachée à cette région. Dans mon enfance, c'était une perpétuelle réunion de famille, une fête perpétuelle : tennis, volley, rallye pédestre, promenade, piscine. C'était extraordinaire. Tout est encore dans la famille. Moi, je me suis concentré sur la maison venue du côté de ma femme (un château à 30 km de Paris)". (M. Pierre I, père)

Tennis, volley, marche à pied, cheval, activités de plein air sont pleinement associées à ces week-ends passés dans les maisons de famille situées près de la capitale. Faire vivre, fatiguer son corps, combattre l'indolence et la mollesse font partie d'une tradition, participent même d'une certaine éthique du corps (il faudrait, à ce propos, évoquer l'influence de la bonne société anglaise sur les moeurs de la

bourgeoisie française de la fin XIX début XX^e siècle).

Conséquence anodine, mais repérable par l'observation ethnographique : l'aspect physique des bourgeois porte l'empreinte de ces fins de semaines, ou petites vacances passées dans leurs demeures. Bronzés ou colorés, régénérés ou reposés, ils peuvent, semble-t-il, échapper en partie, grâce à l'organisation interne de la vie familiale et sociale, aux méfaits de la "ségrégation de l'homme hors du milieu naturel", ségrégation qui constituerait, à en croire C. Lévi-Strauss, "une menace majeure pour la santé mentale de l'espèce" (Lévi-Strauss, 1973).

On objectera que les bourgeois comptent pour peu dans les énormes flux qui encombrent périphériques et autoroutes les vendredis et dimanches soir. Certes, mais leurs migrations n'ont rien de comparable avec les pratiques liées aux résidences secondaires des milieux populaires ou des classes moyennes, pratiques sur lesquelles pèsent - pour un temps souvent long - les démarches et sacrifices de l'accession à la propriété. Là, l'ancienneté des demeures, le côtoiement des générations, l'enracinement dans les pierres, l'entraide entre les membres de la parenté, la maîtrise de la gestion matérielle des choses font de ces week-ends un temps privilégié de repos s'apparentant à un véritable luxe (il ne faut pas pour autant sous-estimer les tensions, les contraintes individuelles accompagnant le fonctionnement de cette vie tribale). Ces maisons bourgeoises ne représentent pas un des moindres privilèges de la bourgeoisie, la jeune génération y est particulièrement sensible.

Notre deuxième remarque mettra en évidence les difficultés d'une définition historique du bourgeois. Comme l'affirment G. Duby et bien d'autres, dès le XI^e siècle, le bourgeois échappe à toute étiquette sociale. Que les historiens aient peine à cerner "socialement" cet "individu", c'est-à-dire à faire correspondre au mot la réalité sociale qu'ils analysent, annonce avec force le deuxième élément caractérisant l'ensemble des définitions.

3.b) L'IMPOSSIBLE MISE EN CATEGORIE

"Le mot subit une foule de variations", "le mot a aujourd'hui un sens vague et général". Autant d'expressions paradoxales sous la plume de ceux dont on est en droit d'attendre qu'ils énoncent : "les attributs qui distinguent une chose, qui lui appartiennent à l'exclusion de toute autre. On ne reconnaît en géométrie que les seules définitions que les logiciens appellent définition de nom, c'est-à-dire les seules impositions de nom aux choses qu'on a clairement désignées en terme parfaitement connus" (Littré).

Faudrait-il en conclure que les caractères propres de la bourgeoisie sont sa diversité, sa variabilité dans le temps et dans

l'espace et par là même, son impossible nomination, son invisibilité sociologique ?

C'est dans ce sens que vont les remarques de P. Gay lorsqu'il évoque "l'acharnement anxieux" des historiens à définir la bourgeoisie du XIX^e siècle (P. Gay, 1984) ou encore celles de R. Darnton : "A tous les niveaux de la recherche, les historiens ont répondu au mot d'ordre, chercher le bourgeois, mais ils ne l'ont pas trouvé" (R. Darnton, 1985). Dans son étude minutieuse de la vie publique, des idées et actions politiques de la bourgeoisie française - entre 1604 et 1661 - Ch. Normand confirme la complexité de ce monde social insaisissable : "C'est un organisme social, présenté à part pour apparaître en pleine lumière, dans sa complication curieuse de rangs, de dignités, de préséances, de traditions, de droits, plus ou moins contestés, de prétentions plus ou moins légitimes et, pour ne pas omettre le principal, d'ambitions et de convoitises qui tiennent moins aux individus qu'au milieu spécial où ils se meuvent". (Ch. Normand, 1908).

Que leurs repères chronologiques se situent entre 1425 et 1450, ou dans les dix premières années du règne de Louis Philippe, les recherches historiques concluent toutes à la mobilité de la société bourgeoise ou invitent à la penser comme "un milieu en expansion" (A. Daumart, 1970).

C'est ainsi que du Trévoux au Lexis, les éléments nouveaux entrant dans les définitions se rapportent exclusivement à l'évolution du système économique et social français.

En 1791, le bourgeois est celui qui appartient au Tiers Etat tout en se distinguant de celui-ci par la puissance de certains privilèges. En 1858, le Bescherelle précise : "Aujourd'hui, on appelle bourgeois ceux qui vivent sans rien faire". En 1867, le Larousse rend compte "des innombrables distinctions entre diverses sortes de bourgeois" et conclut en remarquant que depuis 1789, le mot est employé de "manière vague et générale". En 1965, le Robert indique "qu'aujourd'hui, le bourgeois est une personne qui n'exerce pas de métier manuel et qui a le plus souvent une situation aisée". Le Larousse du XX^e siècle reprend les mêmes éléments. Seul le Lexis rend compte de l'héritage marxiste - la classe bourgeoise possède les moyens de production - mais spécifie que cette caractéristique ne concerne que la société capitaliste. Suit une extension de la définition semblable en tous points à celles du Larousse et du Robert ; l'accent est alors mis sur la diversité de cette classe sociale : "grande, haute, petite, moyenne, bonne, ancienne, récente, etc."

Si l'on ajoute à ces distinctions internes, les imprécisions que révèlent des expressions telles que "le bourgeois est celui qui gagne assez largement sa vie" ou encore "celui qui a un certain train de vie", on ne peut que constater l'extrême flou des définitions proposées dès lors qu'il s'agit de préciser les fonctions économiques et les principaux attributs sociaux du bourgeois.

Les dictionnaires de langue ne peuvent fixer dans le meilleur cas que "le dernier sens en date", d'où l'utilisation constante de l'expression "aujourd'hui bourgeois veut dire..." Hier, c'était autre chose, demain ?

Tranchant en quelque sorte le débat, R. Barthes affirme : "La

bourgeoisie se définit comme la classe sociale qui ne veut pas être nommée" * (R. Barthes, 1970). Ce phénomène de défection du nom doit être entendu non comme une volonté délibérée de la bourgeoisie à ne pas être nommée, mais comme une conséquence logique du processus de constitution de ce groupe social. Les conditions requises, à travers les siècles, pour être bourgeois donnent successivement priorité à des attributs hétérogènes : homme de ville, riche marchand, industriel, rentier, capitaliste, bon père de famille, etc. Les figures se succèdent, les modèles changent. L'acte de nomination-désignation implique classiquement que les individus puissent être repérés et reconnus dans un espace social donné. Or la bourgeoisie ne peut qu'échapper à cette mise en catégorie. Le statut de bourgeois ne peut se comprendre que dans le mouvement.

Tout récit généalogique témoigne de cette mobilité partiellement voilée, il est vrai, par la procédé narratif. Le principe généalogique - qui est mise en ordre successif des générations - obéit en effet à une logique génératrice d'illusoire continuité.

Si même nous cherchons à faire émerger les traits communs caractérisant la personne bourgeoise, il ne saurait être question, de gommer la diversité interne.

Les six récits qui suivent rendent compte en partie de cette diversité.

* Parlant de ce phénomène de défection du nom, R. Barthes analyse "l'idéologie" bourgeoise comme "le mouvement par lequel la bourgeoisie transforme la réalité du monde, en image du Monde, l'Histoire en Nature".

PAS UNE BOURGEOISIE MAIS DES DESTINEES BOURGEOISES

Une bourgeoisie ancienne, haute, incontestée :

"Ma famille maternelle était moderne dans ses conceptions. C'était une tribu. Tout était entre des mains exclusivement familiales. Il y avait les trois frères et mon père qui a été un peu coopté pour diriger un secteur de l'entreprise (empire industriel). Chacun avait ses demeures, ses participations, ses actions. C'était une société industrielle et industrielle, austère, tournée vers le travail. On n'aurait pas admis que chacun ne se fixe pas des objectifs de travail. Ma grand-mère maternelle a joué un immense rôle, intérêt pour les grands problèmes sociaux de son époque (formation d'infirmières et d'éducatrices).

"Au contraire, dans la famille paternelle, mon grand père, son cousin germain ne vivaient pas d'activité salariée. C'était une autre atmosphère, une famille où l'on vit de ses revenus, une famille plus douce, plus traditionnelle. On se retrouvait tous, près de la région parisienne, pendant les vacances. Les deux côtés se connaissaient, ils n'avaient pas de goûts communs, une vision du monde différente. Ni les mêmes intérêts, ni les mêmes goûts. Pourtant, la famille paternelle était très aisée, ils avaient été très riches aux XVIII^e et XIX^e siècles : textile de l'Est, banquiers, grands industriels. Ils s'étaient alliés aux banques qui avaient financé une grande partie du développement industriel. Leurs enfants ne se sont pas intéressés aux affaires." (Madame Laure C., mère)

De la bourgeoisie à l'aristocratie :

"Mon mari est d'une famille aristocratique où la première génération qui bosse est la sienne. Quand il a pris son premier job, mes beaux-parents étaient renversés. (Il a fait Sciences Po. Sciences Eco., Il est directeur de vente régional).

"Mon père était officier de marine, il a dirigé une usine à Sartrouville, mon grand-père est mort en 14, il était d'une famille de la bourgeoisie lyonnaise où il y a quelques bonnes alliances. Du côté de ma mère, c'est une famille savoyarde, le grand-père était ingénieur Centrale et a électrifié la Haute-Savoie. Il y avait des papeteries.

"Les frères et soeurs de mon père ont été élevés comme orphelins de guerre; plaisirs et loisirs interdits, l'un a fait Polytechnique, l'autre est jésuite, une soeur bénédictine, deux soeurs mariées.

"Les frères de maman : il y a un notaire, un médecin, un cadre sup. Du côté de ma grand-mère maternelle, c'étaient des gens très fortunés. Ma mère avait été gâtée. L'été, à Annecy, la grand-mère recevait les 42 enfants, cousins, cousines. Maman n'avait pas fait d'études, on lui a fait faire l'école ménagère. Papa dit tout le temps que c'était une petite femme de rien du tout. Après son mariage, à 17 ans, elle a complètement dominé la situation.

"Après la guerre, ils ont continué à avoir des enfants et, au sixième, comme papa avait croqué la galette de maman, celle-ci l'a obligé à quitter la Marine et à rentrer à la Thomson - il a dû faire une école d'ingénieur pour se reconverter.

"On a été poussé pour faire des études. Mon père en rentrant à la Thomson a compris que les fils d'ouvriers allaient à l'X. Il dit toujours qu'on est des crétins, car on a tous fait trois années d'études supérieures et pas plus... L'aîné de mes frères a fait Sup de Co, le second dermatologie mais pas interne, le troisième une école de commerce : ce n'est pas l'élite de demain. Une soeur, un frère et moi-même avons épousé des gens appartenant à des milieux riches ou aristocratiques. Mes parents n'étaient pas contents du tout.

"J'ai rencontré mon mari par l'intermédiaire d'une amie de fac, que j'avais connue dans un rallye (Sainte-Marie oblige). Mon mari avait été élevé dans l'idée : "Tu épouseras une de ...". Sa mère étant très snob, il avait du mal à se décider à m'épouser. Ça bloquait. Je lui ai proposé de rester avec sa mère. Il s'est enfermé, et ma belle-mère a eu l'initiative de me téléphoner, de déjeuner avec moi. Je travaillais chez Lanvin, j'étais belle, etc., etc. Ça a passé. Plus difficile avec mes parents."

Odile, 33 ans, 3 enfants, licence histoire-géographie, formation sur le tas, a travaillé comme assistante de marketing chez Lanvin, attachée de presse, puis chef de publicité dans la presse.

Une bourgeoisie incertaine et modeste

"Mon père est ingénieur, il a fait l'X. Il est de milieu modeste. Son père était employé de banque. Ma mère est très bourgeoise dans son comportement. Le grand-père était cadre supérieur, d'une famille de parisiens. Ma mère a reçu une éducation très stricte, elle ne côtoie pas la bourgeoisie du XVI^e, catholique, très pratiquante, engagée, très bénévolat, très politique (maire adjoint). On n'allait pas dans les rallyes. Ma mère ne voulait pas me mettre à Sainte-Marie, mais je n'aimais pas le lycée. Elle trouvait Sainte-Marie trop bourgeois; Rueil ouvrait, ce n'était pas Neuilly."

L'arrière grand-père et le grand-père maternels de Muriel étaient médecins, un grand-oncle philosophe et historien.

Parmi les tantes et oncles paternels et maternels, on trouve deux polytechniciens, une agrégée de maths, une P.-D.G. d'agence de voyage, un cadre supérieur dans une grande entreprise. L'incertitude sur "l'état de bourgeoisie" provient du choix des alliances. La mère de Muriel a épousé un X mais descendant d'employés de banque. Muriel a épousé un médecin mais : "Il ne vient pas du tout de la bourgeoisie. Son père était ingénieur, mais ils viennent d'un village des Alpes."

Une bourgeoisie assurée et facile

Le discours de Sandrine, âgée de 32 ans, sur ses origines familiales se révèle très technique, sans détails ni anecdotes qui le rapprocheraient du récit. Simplement, elle énumère les fonctions sociales occupées par les hommes de sa famille.

"Mon père a fait droit, il était avoué, il est devenu avocat. Son père était industriel, colonel, résistant, fusillé en 44. Mon arrière grand-père dirigeait la police parisienne. La mère de mon père était d'une famille tout à fait équivalente, les Y. Mon père et ma mère se sont rencontrés dans le Midi par l'intermédiaire de grands-oncles. La famille de ma mère était faite de notaires sur plusieurs générations en Province."

Les fragments de sa biographie, livrés au hasard de l'entretien devenu conversation, témoignent de l'extraordinaire continuité dans l'état de bourgeoisie, continuité vécue comme naturelle.

Sandrine rencontre son mari dans un rallye à l'âge de 16 ans. Ils se retrouvent quelques années plus tard et s'épousent, Sandrine est alors âgée de 27 ans. Ils ont deux enfants. Sandrine travaille à mi-temps (adjoint d'un conservateur dans un musée) "pas pour des raisons financières mais pour mon plaisir" dit-elle. Son mari est commissaire aux comptes, associé dans un cabinet. La mère du mari leur achète un appartement dans le VII^e arrondissement. "La famille de mon mari est aristocratique mais c'est la même chose du point de vue de l'éducation." Aux murs, des portraits d'ancêtres.

De moins en moins de domestiques : de moins en moins de bourgeoisie ?

"Ma grand-mère maternelle avait une femme de chambre, une gouvernante, une cuisinière, plusieurs domestiques. Elle gérait sa fortune et recevait beaucoup, dans un appartement de 200 m² dans le XVI^e."

"Quand j'étais petite, maman avait une cuisinière et une bonne et une jeune fille au pair (4 enfants en 5 ans, plus 2 avec 10 ans de différence). Elle faisait du bénévolat et aidait beaucoup papa au moment des bilans de la société.

"Moi, je suis propriétaire de mon appartement (grâce à un prêt de mes parents); une femme de ménage vient trois heures par semaine. Je vais l'été dans les maisons de famille. C'est l'avantage.

"Du côté paternel : trois générations d'ingénieurs (Centrale, Ponts et Chaussées) et des mariages confortables. Bonne maman (arrière grand-mère paternelle) possédait le château; elle n'avait pas fait d'études.

"Du côté maternel, une grand-mère qui vivait de sa fortune, accumulée depuis des générations, mariée à un commissaire-priseur qui appartenait à une famille de la bourgeoisie traditionnelle."

Catherine est mariée à un homme (cadre financier) issu de la bourgeoisie catholique : "Le père de mon mari a fait l'X, il était directeur d'une grande entreprise; la mère de ma belle-mère vient, elle, de la bourgeoisie lilloise." Trois châteaux demeurent entre les mains des parents et beaux-parents de Catherine.

Une bourgeoisie classique

Christiane fait un récit sans détails où tout coule de source.

"Mon père était directeur à la Banque de France, sa famille est à l'origine vendéenne : des militaires, des marins, des avoués, des hommes de loi. Le grand-père est venu à Paris et a fondé une compagnie d'assurances. La famille maternelle, ce sont des notaires sur quatre ou cinq générations. Une famille riche. Une mafia bourgeoise, qui se transmet, mais dans l'ensemble ça se passe bien."

Christiane, psychomotricienne, deux enfants, est mariée à un homme, chef de produit, issu d'une "famille bourgeoise mais sans descendance". Deux des frères de Christiane sont militaires. L'un est marié avec "une fille de la bourgeoisie de Reims, une cousine au 2^e ou 3^e degré". Un troisième frère, commissaire-priseur (la charge a été achetée avec la fortune de la famille maternelle), va se marier avec une jeune femme "de l'ancienne noblesse de Vendée. Ils se sont rencontrés dans la maison de famille, elle est catholique très pratiquante - c'est une famille qui vit de ses terres."

Mobilité, diversité : en somme, on est toujours le bourgeois de quelqu'un. A commencer, par le cocher de fiacre ou l'ouvrier lorsqu'ils désignent bourgeois toutes personnes qu'ils servent. Mais au sein même de la bourgeoisie, les perceptions de ces différences sont particulièrement affinées. Elles fonctionnent comme critères distinctifs visant à assigner aux individus la stricte place qui leur revient.

"On était ami avec les X., une famille en vedette en même temps que nous." (Mme Arnold A.)

"On était un peu plus riche que le milieu décrit par Simone de Beauvoir." (Mme Emilie E.)

"Je n'allais pas au rallyes. Dans le milieu industriel, il y avait beaucoup plus d'argent que dans la magistrature. A notre époque, on était pauvre. On était tenu par le traitement de mon père. La magistrature vivait plus de prestige moral que d'argent. Même ceux qui étaient fortunés (dans ce milieu de la magistrature) vivaient dans l'austérité. Ils se surveillaient eux-mêmes." (M. Paul B.)

"Il y a des bourgeois qui n'ont aucun sens de l'autre. Je parle d'une toute petite frange de la bourgeoisie, celle qui fréquente l'Automobile Club. Ils sont prétentieux. Il y a une bourgeoisie fauchée, infiniment méritante qui a souvent beaucoup d'enfants et pas d'argent, peu ou pas de maisons de campagne parce que c'est l'autre branche qui les a gardées." (Mme Pierre I., mère)

"Mon frère a toujours travaillé dans l'usine de verrerie de son beau-père. Il a vécu dans un milieu beaucoup plus populaire que le reste de ma famille. L'affaire a mal tourné. Ma belle-soeur était très à l'aise dans ce milieu populaire et ses enfants ont été plus en rapport avec le milieu populaire qu'avec le milieu bourgeois." (M. Pierre I., père)

"Il y a une bourgeoisie historique et une bourgeoisie de situation. La bourgeoisie historique c'est le nombre de cols durs qu'il y a au-dessus de vous. Le bourgeois "vrai" jouit de deux composantes : le pouvoir dont il dispose et le pouvoir donné par sa famille." (M. Georges H., fils).

Cet informateur se présente comme "celui qui a un peu moins de tout, un peu moins de statut, un peu moins de fric". Parlant de l'un de ses cousins, il déclare :

"Celui-ci, c'est un vrai bourgeois. Il a eu une carrière logique, pas brillante mais logique. Il n'a pas fourré son nez ailleurs et il est issu d'une famille bourgeoise depuis trois ou quatre générations. Il a ce qu'il faut."

Pour conclure sur cette diversité des acceptions, indiquons qu'elle révèle :

1°) Une mobilité qu'on peut entendre comme une capacité, propre à une fraction sociale, de faire les choix les plus appropriés pour maintenir et développer les acquis obtenus par les générations

précédentes. Ce serait alors, si l'on suit A. Touraine, un des traits fondamentaux d'une classe dirigeante.

"Une classe sociale ne se définit comme dirigeante non à partir de son insertion économique mais par sa capacité à déplacer puis à maîtriser les enjeux sociétaux, bref par sa visée à contrôler l'historicité d'une société." (A. Touraine, 1983)

2°) La diversité peut aussi renvoyer à l'hétérogénéité. Erigée en postulat, cette affirmation conduit à l'impossibilité d'user du mot bourgeois et encore moins de prétendre étudier "la bourgeoisie" en général. On se retrouve alors placé dans l'imbroglio initial : user du terme générique "bourgeoisie" réveille l'irritable susceptibilité de ceux qui en font partie et ramène inmanquablement à la subjectivité naïve de ceux qui en parlent ainsi.

Ainsi les mots bourgeois / bourgeoisie désignent une réalité mouvante. Ce caractère qu'on doit considérer comme appartenant en propre à la chose désignée ne saurait toutefois tenir lieu d'explication au tabou qui frappe l'emploi de ces mots.

3.0) LA DOUBLE NEGATION, LE DENIGREMENT, L'EMERGENCE D'UNE CULTURE

La double négation

Analyser ensemble ces trois éléments permet de voir émerger dans un fatras de significations l'existence "d'une culture bourgeoise". Les frontières incertaines entre les éléments permanents du sens des mots et leurs valeurs subjectives provoque, ici, une dénégation dont il faut suivre les conséquences logiques.

Quel sens doit-on donner, par exemple, - l'exemple choisi est le plus topique - à la mise en rapport de la "position sociale aisée du bourgeois" (caractère flou mais permanent des définitions) avec "le culte du moi matériel" dont le bourgeois serait un adepte ?

Adoptons la critique anthropologique formulée par M. Sahlins de cette conception des cultures humaines qui "seraient élaborées sur la base de l'activité pratique et de l'intérêt utilitaire". (M. Sahlins, 1980).

Bourgeoisie = classe productrice de biens matériels = absence de spiritualité.

Bourgeois = possesseur de biens, être horizontal = dépourvu de verticalité.

C'est un acte de déni faisant du bourgeois un être dépourvu de culture, un individu pour qui tout accès au symbolique serait organiquement impossible. Cette corrélation réduisant l'ordre culturel à la praxis est par trop caricaturale pour que l'on ne soit pas tenté d'en chercher les fondements et de repérer les éléments sur lesquels elle s'articule ?

Ni... Ni...

Ni noble, ni militaire,
Ni paysan, ni ouvrier.

Une double négation définit la bourgeoisie comme classe intermédiaire, moyenne. Le Trévoux parle d'une classe qui tient le milieu entre noblesse et paysan. Le Larousse du XIX^e siècle évoque l'individu de la classe moyenne, c'est-à-dire, intermédiaire "entre classe ouvrière et classe noble". Le Larousse du XX^e siècle reprend les mêmes formulations : "de nos jours - personne de classe moyenne - intermédiaire entre le peuple et la noblesse d'où personne non noble". Le Lexis abandonne l'opposition à la noblesse pour détailler les distinctions internes propres à la bourgeoisie.

Le "milieu" ne semble se définir que par des pôles extrêmes : le Grand et le Pauvre. La noblesse fait tomber sur la bourgeoisie une ombre minimisante tandis que le pauvre lui renvoie l'ombre d'une domination "honteuse" puisque illégitime. Si le XIX^e siècle formalise et fige la caricature bourgeoise, il n'en est pas le créateur. Une mise en perspective historique s'impose.

Dès le XI^e siècle, écrit G. Duby, se pose la question de la place à donner à ces hommes, gens de ville, non réductibles aux pauvres ou aux rustres. Impossible de les faire entrer dans la figure triangulaire, représentation idéale de l'ordre de la société.

"Ils (gens de ville) étaient postés aux sources de la prospérité nouvelle, celle qu'entretenait la vivacité croissante ces circuits monétaires* (...) Où les placer ? Quel mot trouver pour qualifier ces gens ? (...)". Finalement, à la fin du XI^e siècle, au temps de la première croisade, les rédacteurs de chartes insérèrent dans les listes de témoins entre le groupe des chevaliers et celui des paysans, dominés par ceux-là, surplombant ceux-ci, le groupe des "bourgeois et sergents". Ces deux vocables n'auraient pas, remarquons-le bien, de connotation fonctionnelle. (...) Ne nous étonnons pas : l'émergence tardive, furtive, de cette catégorie au niveau de l'expression écrite, dans les actes dont le rôle était de fixer des droits, fut singulièrement perturbante. Elle troublait, en effet, et de plusieurs façons, la vision que les hommes capables de réflexion prenaient traditionnellement de l'organisation sociale. Classer à part les "bourgeois", c'était admettre que la campagne n'était plus tout, qu'il existait un espace social différent, de structure particulière, le milieu urbain, qu'on y trouvait des spécialistes de la troisième fonction, mais qui ne remplissait pas celle-ci de la même manière, ce dont il fallait tenir compte si l'on analysait en termes de fonctionnalité la société". (G. Duby, 1978).

* Le problème de la nomination - point de départ de nos interrogations - recouvre donc celui de la place à donner "à ces gens" que l'on appelle "bourgeois".
Le sens étymologique ne peut, rappelons-le, correspondre "au tout" de la réalité désignée.

Mais les choses n'allèrent pas de soi parce que "Trente, quarante générations successives ont imaginé la perfection sociale sous la forme de la trifonctionnalité. Cette représentation mentale a résisté à toutes les pressions de l'histoire. C'est une structure", affirme G. Duby.

Dans l'institution de l'état monarchique prennent place le clergé, la noblesse et, selon Furet, "un ordre négatif qui se définissait seulement par ce dont il était exclu : non pas certes les privilèges mais le sang bleu et le service de Dieu". La forme syntaxique de la double négation utilisée dans les définitions témoigne de la vivacité de cette conception "négative" de la bourgeoisie.

A la veille de la Révolution française, ce quatrième ordre - élément perturbateur de l'organisation idéale de la société - va chercher à conquérir sa place. En tout premier lieu, à s'imposer "dans le légendaire chrétien" qui organise l'ordre social entre le Grand et le Pauvre.

"Dieu a créé le Riche, afin qu'il rachète ses péchés en secourant le pauvre, il a créé le Pauvre, afin qu'il s'humilie par le secours qu'il reçoit du riche." (B. Groethuysen, 1977)

Ici encore, quelle place peut donc occuper le bourgeois ?

Le bourgeois : un être sans providence de classe; la bourgeoisie : un phénomène essentiellement profane. Caractéristiques qui ne manquèrent pas dès le XI^e siècle de troubler "les hommes capables de réflexion" auxquels G. Duby se réfère.

Le travail de B. Groethuysen relate les diverses étapes du rapport conflictuel entre la bourgeoisie et l'Eglise. La bourgeoisie tente de mettre à mal une conception idéale de l'ordre social dont elle est exclue. D'abord, se débarrasser du Pauvre, lui ôter son caractère transcendant et proposer à tout individu de devenir "bourgeois". C'est ainsi que "nul ne pourra vous reprocher de ne pas être duc ou marquis mais c'est toujours un peu de votre faute si vous n'êtes pas en état de bourgeoisie". Le bourgeois veut être jugé sur sa vie de tous les jours, faite d'une honnête aisance, de prévoyance raisonnée, où le travail devient une vertu. Sur ce point, la bourgeoisie trouvera des prédicateurs à sa mesure. En revanche, elle se heurtera à l'Eglise quand celle-ci prêche l'humilité tandis que celle-là cherche à s'élever. "Les ambitieux dérangent l'ordre social, l'ambition nous porte à un rang où nous ne devons point aspirer puisqu'il est au-dessus de notre état" dit Bourdaloue, cité par B. Groethuysen.

L'honnête homme sera moral sans le conseil de l'Eglise. "La bourgeoisie s'était créée une conception nouvelle de la vie, pour la faire triompher, elle l'a présentée sous des aspects généraux et la fait remonter à un ordre universel (...) C'est sa propre existence qui sera son suprême argument et contre les dévôts qui lui parlaient de la vanité des efforts humains devant la mort, lui (le bourgeois), il a cru à la vie, il a réussi".

Si la bourgeoisie a proposé sa morale comme universelle et

naturelle, elle s'est vite rendue à la raison en admettant qu'il n'est pas donné à chacun d'être honnête homme. "Il faut une religion pour le peuple et le christianisme est sans contre-dit ce qu'il y a de mieux" écrira Necker. Mais en présentant son ordre culturel comme universel, la bourgeoisie se met du même coup dans l'impossibilité de se nommer comme fraction privilégiée de la société française.

"L'idéologie bourgeoise peut donc emplir tout et sans danger y perdre son nom : personne, ici, ne le lui renverra ; elle peut sans résistance subsumer le théâtre, l'art, l'homme bourgeois sous leurs analogues éternels ; en un mot, elle peut s'exnommer sans frein, quand il n'y a plus qu'une seule et même nature humaine : la défection du nom bourgeois est ici totale." (R. Barthes, 1970)

Sans cesse en mouvement, et dans le mouvement, la bourgeoisie échappe à toute mise en catégorie, heurte de front une conception idéale de l'ordre social sans pouvoir en fournir une autre. Sa prétention à l'universel (mobilité supposée des individus au sein des rapports sociaux) sera battue en brèche tout au long du XIX^e siècle par les mouvements socialistes et les théoriciens marxistes.

Dans la symbolique de l'Etat - Nation, la bourgeoisie ne sera guère représentée. Le quatrième ordre ne trouve pas sa place. Or "toute société doit inventer et imaginer la légitimité qu'elle accorde au pouvoir" (...) En effet, aucune culture et partant aucun pouvoir ne peuvent être déduits d'aucun principe universel, physique, biologique ou spirituel, n'étant unis pas aucune espèce de relation interne à la "nature des choses" ou à "la nature humaine". (B. Baczko, 1984). Cette absence symbolique - au niveau de la représentation politique - est à mettre en rapport avec le déni que fait la société française, de l'existence d'une culture bourgeoise. Complexité ultime : la bourgeoisie participe à ce déni (écrivains bourgeois reniant - pour être reconnus et se reconnaître créateurs - leurs propres origines). Le sens péjoratif, qui traverse en permanence, les définitions, n'est autre que l'expression de ce déni.

Le dénigrement

"C'est la petite bourgeoisie en France qu'est la classe sérieuse, pas mystique mais consciencieuse."

L.-F. Céline, *l'Ecole des cadavres*, Denoël.

"La volupté esthétique de la bourgeoisie, qui est le ruminement."

J. Giraudoux, *Littérature*, Grasset.

"Dans la langue de la bourgeoisie, la grandeur des mots est en raison directe de la petitesse des sentiments."

E. et J. de Goncourt, *Idées et Sensations*, Flammarion.

"C'est une chose, je crois, toute particulière à la bourgeoisie que la lâcheté dans les relations sociales. J'entends par lâcheté le talent de ménagement et d'accommodements bas, qui empêche les gens qui se détestent de se fâcher." E. et J. de Goncourt, *Journal*, Flammarion.

"On a voulu à tort, faire de la bourgeoisie une classe. La bourgeoisie est tout simplement la portion contentée du peuple. Le

bourgeois, c'est l'homme qui a maintenant le temps de s'asseoir. Une chaise n'est pas une caste."

V. Hugo, Les Misérables.

"Un bourgeois est l'océan du rien." E. et J. de Goncourt, Journal, Flammarion.

"Le Devoir, c'était le nom que la bourgeoisie avait donné à sa lâcheté morale."

V. Larbaud, A. O. Barnabooth, Gallimard.

"La vertu des hommes comme mon oncle Louis est la recherche d'un maximum d'approbation pour un minimum de risques. ("Quelle belle définition de la bourgeoisie !" pensa Costals.)"

H. de Montherlant, Pitié pour les femmes, Gallimard.

"L'horreur des bourgeois est bourgeoise."

J. Renard, Journal, 1889, Gallimard.

"Je veux, avait-il (Nizan) écrit, combattre de vrais hommes." Il pensait alors aux bourgeois, mais les bourgeois n'ont pas de visage : celui que l'on croit détester, il s'efface, et l'on retrouve la Standard Oil, la Bourse."

J.-P. Sartre, Situations, IV, Gallimard.

"Qu'est-ce qu'un bourgeois ? Je proposerai cette définition : c'est quelqu'un qui a des réserves."

A. Siegried, Tableau des partis en France, Grasset.

"Les bourgeois font de leurs filles un fumier pour les terres de gens de qualité."

Chamfort.

"Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage : C'est pour eux seuls qu'Hymen fit les plaisirs permis."

La Fontaine

etc., etc...

Du Trévoux au Lexis, le sens péjoratif colore de manière singulière et insistante les définitions. En est-il de même s'agissant du noble, de l'ouvrier et du paysan ? Non. Une exception toutefois s'agissant du paysan. On peut lire dans le Littré "péj. et pop. : bouseux, cul-terreux, pécore, péquenot ; des manières de paysan : peu raffinées". Notons que le sens péjoratif est associé au sens populaire, alors que l'usage populaire du mot bourgeois ne renvoie qu'à la condition sociale du locuteur "C'est le cocher de fiacre ou l'ouvrier qui désignent bourgeois toute personne qu'il servent."

Quels éléments cible le dénigrement ?

La "personne" bourgeoise toute entière. De l'odeur ("cela sent son bourgeois") au nom ("ce nom n'annonce pas que celui qui le porte soit d'une condition bien relevée") en passant par ses manières de se mouvoir, de s'exprimer et de penser.

Dans le tableau ci-dessous, nous mettons en parallèle, le contenu

des entrées "emploi par le mépris" et "usages spécifiques de l'adjectif bourgeois".

Emploi par mépris

TREVOUX

"Se dit par mépris pour signifier un homme qui n'est pas gentilhomme ou qui n'a nul usage du monde"
"cela sent son bourgeois"

"cela est du dernier bourgeois"

Basses et populaires

BESCHERELLE

"Se dit par mépris, par dénigrement et pour reprocher à un homme ou qu'il n'est pas gentilhomme ou qu'il n'a aucun usage du grand monde"
"ils sentent leur bourgeois qui ont pignon sur rue"

"Pour avoir l'air commun, des manières communes"

"Ce nom n'annonce pas que celui qui le porte soit d'une condition bien relevée".

Bourgeoisie : se prend quelquefois pour une sorte de mépris.

LAROUSSE XIX^e SIECLE

"Ce mot se prend souvent en bonne ou mauvaise part selon que l'on compare le bourgeois à la classe inférieure ou supérieure".

"Le bourgeois est borné et vain"

"Faire le bourgeois : acheter une maison à la campagne et à Paris, se retirer"

Usages spécifiques de l'adj. bourgeois(e)

une maison : bâtie simplement et sans magnificence mais commode et et logeable. Opposée à Palais ou hôtel ou cabane ou maison de paysan et d'artisan.

une famille : famille qui n'est pas noble mais au dessus de l'artisan.

manières, façons de parler

vin : le vin recueilli par les bourgeois de Paris qu'ils ont droit de vendre à pot chez eux ; vin qu'on a dans sa cave, opposé au vin de cabaret.

soupe bourg : soupe ordinaire - bonne.

comédie : jouer la comédie que pour son amusement.

ordinaire, soupe

maison : simple et propre, sans luxe, ni recherche.

Poisson

vin

habit

costume

Avoir l'air, les manières, un nom

art culinaire : manière fort simple d'apprêter les viandes.

maison : tenue décentement mais sans luxe.

cuisine : des mets bons par la qualité mais simples par l'apprêt

pension : établissement qui tient une cuisine bourgeoise pour un nombre déterminé de pensionnaires

comédie : spectacle donné par de

"Le bourgeois sera toujours un artisan qui a prospéré"

simples amateurs et non par des professionnels

habit : opposé à l'habit d'uniforme

vin : (cf Trévoux)

poisson : celui que prélève le propriétaire du bateau

foie de veau : façon simple d'apprêter un mets, propre à la cuisine bourgeoise

Par dénigrement, un individu sans distinction, qui n'a que des goûts grossiers et communs.

"Le bourgeois est une personne étrangère à la connaissance et même au goût des beaux arts"

"Le bourgeois est celui qui a le culte du moi matériel"

etc...

Sans dignité, sans noblesse, sans largeur, mesquin, vulgaire, commun, vertus bourgeoises, air bourgeois

façons bourgeoises : propres aux bourgeois, simplicité bourgeoise

"Cela sent le bourgeois du plus méchant aloi".

PAUL ROBERT

Sens péjoratif, personne sans distinction, ni culture.

Spécialt et péjoratif : Personne de peu de goût, ne portant pas d'intérêt aux arts et aux lettres

manière de vivre, attitude intellectuelle, instruction reçue, vivre, penser, agir en bourgeois.

A l'appui citations méprisantes

"Le vrai bourgeois est, par caractère, possesseur paisible et paresseux de ce qu'il a ; il est toujours content de lui et facilement content des autres". Joubert, XVI, 24.

Se dit aussi d'une personne casanière, aimant son confort, rangé, pantouflard.

Air et mines bourgeoises ; commun, vulgaire ; idées, goûts (surannés et conservateurs à l'excès)

Vie, habitudes, éducation, enfance, hérédité, attache Bourgeoises

Spécialt :

Cuisine : bonne, simple

Maison : opposée à hôtel

Comédie : de salon

Habit : opposé à uniforme

ANTONYMES :

- 1°) manan, vilain, serf, artisan
- 2°) aristocrate, noble, ouvrier prolétaire
- 3°) campagnard, paysan, militaire artiste, aventurier, bohème.

LAROUSSE XX° SIECLE

"Individu sans distinction qui n'a que des sentiments communs et des goûts vulgaires"

"Aujourd'hui ce qui est le propre d'un conservateur attardé au prud'hommesque : c'est d'un bourgeois... ce qu'il nous dit là !!!"

"qui manque de distinction, qui fait toujours passer le matériel avant ce qui est beau et raffiné"

Sentiments

Maison : "où l'on maintient un certain train de vie"
Pension, Cuisine, Foie de veau, Comédie, Habit, Vin (cf. Bescherelle et les autres)

Le sens péjoratif renvoie du bourgeois l'image d'un individu bien dépourvu. Il est en manque de... En manque de noblesse. "Le bourgeois n'est pas noble : c'est même l'une de ses définitions", écrit le Duc de Brissac en introduction au recueil généalogique de la bourgeoisie ancienne. Cette sujétion de la bourgeoisie à l'aristocratie, est une question quasi obsessionnelle. On ne peut pas la chasser d'un simple revers de main. Pour en traiter convenablement il convient de se reporter à l'histoire générale de la bourgeoisie. Et cette histoire s'inscrit dans la longue durée : plus de huit siècles !

Dans son livre, La persistance de l'Ancien Régime, A. Mayer soutient une thèse radicale : "Les bourgeois n'ont pas usé de l'influence qu'ils auraient pu avoir sur la création d'une esthétique et d'un esprit nouveaux." Ils auraient même "contribué au maintien et à la reproduction du système culturel de l'Ancien Régime"(A. Mayer, 1983). La bourgeoisie fut une victime consentante, ne cherchant qu'à être reconnue, assimilée par l'aristocratie. Cette thèse n'est pas contradictoire avec celle qui soutiendrait, qu'en sourdine, s'est épanouie une culture bourgeoise dont les racines sont précisément à chercher dans les siècles où, pour exister, la bourgeoisie cherchait à se faire oublier. La culture ou la formation d'une culture ne se résout pas à une simple comptabilité du plus ou du moins. Pourtant les

définitions que nous avons vues reflètent cette conception mécaniste de la culture.

La noblesse manque génétiquement au bourgeois d'où la fixation du mépris sur la personne physique (air, odeur, mine, allure, manières de parler et de s'habiller, etc.). De l'absence de noblesse génétique à celle de noblesse morale, le pas est rapidement franchi. Le bourgeois est un être dépourvu de hauteur ou de largeur (d'esprit).

Les traits distinctifs de la personne bourgeoise sont ainsi conçus comme une réponse adaptative à la place que le bourgeois occupe dans le mode de production capitaliste (cf. Réduction de l'ordre symbolique à la praxis).

L'émergence d'une culture à travers les usages spécifiques de l'adjectif bourgeois(e).

En s'attachant aux usages spécifiques de l'adjectif, on entre dans les caractéristiques reconnues comme proprement bourgeoises, affectées, elles, d'un sens globalement positif. Les éléments de base de cette "culture" sont éminemment "matériels" : une maison, une cuisine, une comédie, un vin, un poisson, un foie de veau, un habit. Qu'ont-ils en commun dès lors qu'ils sont bourgeois ?

La maison est simple, confortable sans magnificence. On peut l'opposer au luxe de l'hôtel particulier aussi bien qu'à la pauvreté des cabanes (cf. Ni-Ni). Elle est comme bâtie entre deux représentations. (Se reporter aux travaux de J.-P. Chalannes et à ceux analysant les corpus de recueils d'exemples d'architectes du XIX^e siècle où l'on voit répercuté, formalisé à travers l'organisation de l'espace de la maison, les transformations des modes et manières de vivre de la bourgeoisie).

Le vin bourgeois est celui que les bourgeois de Paris faisaient et consommaient eux-mêmes (opposé au vin de cabaret).

La comédie bourgeoise est celle que l'on joue entre-soi, pour soi avec des comédiens amateurs.

L'art culinaire bourgeois lui, est marqué de simplicité dans l'apprêt des mets.

Simplicité, autarcie, neutralité : en bref, une mise en avant du domaine privé opposé à la sphère publique. Cette image "stéréotypée" de la bourgeoisie correspond à celle que s'est forgé le XIX^e siècle (cf. les études sur la bourgeoisie suédoise du XIX^e siècle). Mais, aujourd'hui et le Larousse du XX^e siècle en témoigne, une maison bourgeoise signifie "une maison où l'on maintient un certain train de vie". L'adjectif bourgeois suggère donc de nos jours le luxe, la richesse ou le privilège. Mais ne nous méprenons pas : le luxe bourgeois doit être vécu et montré avec modestie et humilité. Dans le cas contraire, on encourt le risque d'être assimilé à la détestable espèce des parvenus. Comme le déclare avec véhémence Madame Pierre I. :

"A l'Automobile Club, c'est plein de gens snobs, des gens qui accordent à l'aspect extérieur, à la toilette, une exagération. Par exemple, je suis contre le vison et tout le tralala. Dimanche dernier, on était 41 au château. Il y avait des amis du groupe théâtre (ce sont des amis avec qui Madame Pierre I. a organisé des sorties régulières au théâtre), ils sont moins riches que nous. J'ai fait attention à être en tenue de campagne. Il ne faut pas écraser. Ce n'est pas la peine. Aujourd'hui, je m'aperçois d'ailleurs que moins on a d'argent et plus on est élégant. Il y a une bourgeoisie snob où il faut paraître. Ces gens là ne font pas de bénévolat."

Arrêtons notre regard sur l'exemple de l'habit bourgeois. Celui-ci nous permet de suivre la formation et l'élaboration d'une véritable culture. A travers l'histoire du costume, on observe ainsi comment la bourgeoisie substitue aux marques distinctives ostentatoires de l'aristocratie, des signes retenus, discrets mais dont l'efficacité symbolique n'en est pas moins redoutable.

La vesture bourgeoise est opposée à l'habit noble et à l'uniforme. Ces deux derniers ont en commun d'être visibles, directement repérables et significatifs sur la scène sociale. Ils permettaient facilement la lecture de l'état ou la qualité des personnes qui les portaient.

"Si le noble a tout donné quand il a présenté sa personne, le bourgeois, lui ne donne rien et ne doit rien donner par sa personnalité. Le premier peut et doit paraître ; le second ne doit qu'être et ce qu'il veut paraître est ridicule et absurde. L'homme noble est une personne publique (...) il est public en vertu de la représentation qu'il incarne et c'est au sein de cette sphère qu'il se nimbe d'une aura personnelle." (J. Habermas, 1986)

Dès 1840, le vêtement s'uniformise. On entre dans le règne politique de la bourgeoisie. Le code des apparences sociales change, la neutralité est recherchée. Imposture, comparable à celle par laquelle la bourgeoisie a voulu faire de son ordre culturel, un ordre universel. En effet, ce nouveau code s'appuie sur un système de signes relevant d'un art infini du détail. A ce propos, on lira avec plaisir les pages de Balzac, dans "Autres études des femmes". Avec une extraordinaire minutie l'auteur décrit, comment, entre 1839 et 1842, on peut encore distinguer une aristocrate d'une bourgeoise : l'essentiel est de prêter attention "aux petits détails".

"Les gens du XIX^e siècle vivent dans un monde où les lois régissant l'habillement ne sont accessibles qu'aux initiés. Et les signes déchiffrables par les initiés sont nés par un processus de miniaturisation." Mais, poursuit R. Sennet, "quand on ne connaît pas les règles qui régissent cette apparence, quand on ne sait pas lire un noeud de cravate ou un fichu noué autour d'un chignon, on ne peut jamais savoir à qui on a affaire" (R. Sennet, 1979).

Entre le domaine du privé et la sphère publique, la bourgeoisie met en place un système de pratiques dans lequel l'apprentissage de ces signes distinctifs constitue un élément essentiel. Cette "culture" bourgeoise s'acquiert et se transmet, comme nous le verrons, dans l'intimité familiale et ses appendices institutionnels.

"Je me dis toujours, en riant, quand je vois entrer un type dans le métro : "Oh ça, ce n'est pas un monsieur!"
(Madame Arnold A.)

Ridiculisés et trop conscients de leur diversité, les bourgeois d'aujourd'hui n'acceptent guère d'être désignés sous ce nom générique. Mais dès que posées les différences entre les X et les Y (preuves du non sens du terme lui même) les informateurs, par le jeu de l'entretien où s'entrecroisent les regards, reconnaissent, bel et bien, l'existence d'une culture bourgeoise.

"Malgré des différences, nous sommes bourgeois et reconnus comme tels au nom d'une éthique et d'une éducation particulière qui permettent de ne pas déroger malgré des revers de situation." (M. Georges H. père)

Parole extorquée sans doute, mais prononcée avec d'autres mots par d'autres bouches "bourgeoises". La définition indigène de la bourgeoisie met l'accent sur ce que l'on nomme effectivement "une culture".

"On n'est pas bourgeois par la fonction. J'ai un collègue qui a la même fonction que moi. Il est issu de milieu ouvrier. Sa façon de dépenser et de vivre n'a rien à voir avec la mienne. Il s'achète des magnétoscopes, fait des voyages, etc... Il dépense. Moi, j'épargne pour améliorer notre vie à long terme. C'est une question de gestion de patrimoine. Je pense que la caractéristique maxi du milieu bourgeois, c'est une conception morale commune et l'importance économique vient en second. C'est ainsi dans ma famille. Le petit dernier qui n'a pas réussi, on ne le laissera pas tomber."
(M. Pierre I., fils)

"J'ai conscience d'appartenir à une famille notable et particulièrement douée. Pour produire des individus civilisés, il faut une certaine éducation et beaucoup de générations."
(Mme Laure C. mère)

"On passe l'essai à table. On passe l'essai au téléphone. Un bourgeois, ça tient à quoi, ça tient à rien, c'est une manière d'être physique et morale." (Mme Pierre I., mère)

"Ce sont des nuances très peu marquées : il y a peut-être un certain comportement social dans le contenu du "ça ne se fait pas". Mais il n'est pas toujours le même dans tous les milieux. Il y a des mots à ne pas dire, des fautes de grammaire à ne pas faire. La bourgeoisie de promotion fait très attention à ne pas dire merde parce qu'elle pense que c'est cela la règle du jeu. Mais les nuances sont plus fines."
(Monsieur Georges H. père)

"L'éducation : ce sont des valeurs particulières, morales et civiles. Dans nos familles, on développait la qualité du leadership. C'est à toi d'organiser telle chose dans un groupe. Il y a bien entendu les manières de table, mais pour tout être civilisé, il faut une longue tradition transmise de génération en génération : sens du raffinement, de la culture et de la courtoisie." (Mme Laure C., mère)

ANNEXES DU CHAPITRE III

Définitions des mots bourgeois et bourgeoisie dans :

Le Larousse du XIX^e siècle - 1867.

Le Paul Robert - 1965 .

Le Larousse du XX^e siècle - 1961 .

Élément étymologique
et sens historique

. Restrictions successives

- BOURGEOIS, OISE s. (bour-joi, oi-ze - M. de Brequigny, dans sa préface du douzième volume des Ordonnances des rois de France, assigne l'origine suivante au mot bourgeois. Au X^e siècle, on appelait bourgs les simples villages qui n'étaient point fermés de murs. Les troubles qui agitèrent cette époque ayant obligé de clore de murailles ces habitations, elles continuèrent de porter le nom de bourg. Enfin, insensiblement, ce nom fut donné qu'aux lieux fermés de murs, et s'éloigna ainsi de sa signification primitive. Il en fut de même du mot bourgeois, qui servit d'abord à désigner les habitants des bourgs ou villages, qu'ils fussent ouverts ou fermés. Lorsque les bourgs fermés s'élevèrent au rang des villes, les habitants conservèrent le nom de bourgeois. Enfin, lorsque ces lieux obtinrent des privilèges pour leurs habitants réunis en corps, le nom de bourgeois devint propre aux individus de ce corps, à l'exclusion non-seulement des habitants des lieux non privilégiés, mais même de ceux des habitants du lieu privilégié, qui n'avaient pas été associés au corps auquel le privilège avait été accordé. Par là on restreignit l'acceptation première du mot bourgeois : il n'avait exprimé originairement qu'une idée de position, on y joignit une idée de privilège. V BOURGEOISIE). Personne qui habite une ville et jouit de certains droits particuliers analogues aux droits de cité : Les BOURGEOIS de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. (Volt.).

. extension :
bourgeois = individu
de la classe moyenne,
intermédiaire

citations méprisantes

- Par ext. Individu de la classe moyenne, c'est-à-dire intermédiaire entre la classe ouvrière et la classe noble. Ce mot se prend souvent en bonne ou mauvaise part, selon que l'on compare le bourgeois à la classe inférieure ou à la classe supérieure. Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : "C'est un BOURGEOIS, un homme de rien, un maladroït ; s'il réussit, ils lui demandent sa fille." (La Bruy.).
Il n'y a rien de si borné et de si vain que la plupart des BOURGEOIS. (B. de St-P)
Les BOURGEOIS font de leurs filles un fumier pour les terres des gens de qualité. (Chamfort.) Louis XI faisait

asseoir près de lui des BOURGEOIS et des gens de moindre condition. (De Barante.) Il est temps de nous retirer, pour faire les BOURGEOIS, pour acheter une maison à Paris et à la campagne. (Scribe.) Il y avait pourtant dans ses traits et dans son air quelque chose de fier et de distingué qui ne sentait point le petit BOURGEOIS endimanché. (G. Sand.) Comment puis-je apprendre aux BOURGEOIS que le sang de mes veines ne ressemble point au leur ? (Balz.) Le BOURGEOIS a toujours été et sera toujours, dans sa première origine, un artisan qui a prospéré. (Lamenn.) Il y a un abîme entre le BOURGEOIS, d'une part, le paysan et l'ouvrier, de l'autre. (Mich. Chev.) C'est une littérature éclatante qui a mis les BOURGEOIS au niveau des grands de la terre. (Ch. de Rémusat.) Il y a en France des BOURGEOIS bien appris qui votent l'impôt, en faisant semblant de parler. (Prudh.) Le vrai BOURGEOIS est, par caractère, possesseur paisible et paresseux de ce qu'il a. (Joubert.) Les BOURGEOISES sucrées croient avoir un air digne ; elles ont un air officiel, voilà tout. (Mme E. de Gir.)

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs.

La Fontaine.

Aux grands airs des salons la bourgeoise emplumée
Prétend, malgré son ton, paraître accoutumée.

Mme de Girardin.

Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois anobli, fier de son opulence ?

Destouches.

- Personne aisée qui habite la ville, par opposition à celles qui habitent la campagne : Ne parlez pas à un grand nombre de BOURGEOIS, ni de guérets, ni de bali-veaux, ni de provins, ni de regains, si vous voulez être entendus ! Ces mots, pour eux, ne sont pas français. (La Bruy.)

Un amateur de jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant

La Fontaine.

Se croire un personnage est fort commun en France ;
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.

La Fontaine.

Bourgeois/ville
le bourgeois n'entend
rien à la campagne

Par opposition à militaire

- Civil, par opposition à militaire, mais seulement encore, en ce sens, en parlant des personnes de la classe moyenne : les militaires ne peuvent souffrir les BOURGEOIS, et les BOURGEOIS le leur rendent. Il fallut loger les troupes chez les BOURGEOIS.

Usages populaires

- . ouvriers
- . domestiques

- Patron, maître ou maîtresse, dans le langage des ouvriers et quelquefois des domestiques : Le BOURGEOIS. Le BOURGEOIS est content de moi. Merci ! notre BOURGEOISE. Son BOURGEOIS va se marier. Va conduire cette dame à notre BOURGEOISE, au lieu de rester là à regarder les mouches. (E. Sue.) Aujourd'hui, tout bon ouvrier devient BOURGEOIS à son tour. (Blanqui.)

"ma bourgeoise"

Se dit aussi de la part du mari en parlant de sa femme.

L'emploi par dénigrement

. étrangère à la connaissance et au goût des beaux-arts

- Par dénigr. Individu sans distinction, et qui n'a que des goûts grossiers et communs ; se dit surtout, aujourd'hui, dans le langage des artistes, pour qui ce mot désigne une personne étrangère à la connaissance et même au goût des beaux-arts. Pour une minorité de gens éclairés ou de gens qui ont l'instinct du beau, il existe une majorité puissante, niaise et prétentieuse, qu'on a qualifiée du nom de BOURGEOIS ; le BOURGEOIS, habitué aux spéculations de l'égoïsme journalier, élevé dans le culte du moi matériel, n'a guère d'autre instinct que l'instinct de l'individualité. (Revue indépendante.) Dans l'art et dans la littérature, le BOURGEOIS aimera avant tout ce qui rendra avec le plus de vérité les êtres, les actions, les choses à sa portée. (Revue indépendante.) Quand nous leur témoignons, Proserpine et moi, que cela nous choque, ils nous traitent de BOURGEOIS et disent que nous ne sommes pas galants. (Boileau.) On déclara avec une telle véhémence que tous ceux qui ne comprenaient pas Delacroix étaient des BOURGEOIS, que nul BOURGEOIS n'osa plus protester en face des tableaux qu'on désignaient à son admiration. (Du Camp.)

. culte du moi matériel

- En bourgeois, en habit civil : Tous ces militaires étaient hier en BOURGEOIS.

Bourgeois/Marine et Pêche

- Mar. et pêch. Propriétaire d'un navire, d'un bateau pêcheur : Le BOURGEOIS a sa

part déterminée sur le produit de la pêche.

Droit féodal

- Féod. Bourgeois fieffé, Celui qui était habitant d'une ville dont la bourgeoisie, la mairie, l'échevinage et la commune étaient tenus en fief du roi ou de tout autre seigneur. Une requête manuscrite de 1474, adressée par les habitants de Saint-Valéry, leur attribue cette qualité.
Bourgeois du roi, Celui qui, quoique domicilié dans une terre seigneuriale dont les habitants étaient serfs du seigneur, était exempt de cette servitude, en vertu d'un privilège que le roi lui avait spécialement accordé par ses officiers : On vit les échevins se qualifier de BOURGEOIS DU ROI. (Volt.)
- Antonymes. Noble ; paysan ou campagnard ; militaire ou soldat ; prêtre ; ouvrier et prolétaire.

. Suit un développement encyclopédique qui tente de rendre compte de la diversité du sens et de l'usage du mot bourgeois (innombrables distinctions entre grands et petits, bourgeois du roi ou bourgeois forains, bourgeois fieffés, de rivière, de parcours et "divers autres sortes de bourgeois créés par des coutumes locales").

En conclusion "c'est depuis 1789 qu'ils ont disparu, (nobles et privilégiés), en droit du moins, car, en fait il y en aura toujours. Le mot bourgeois fut dès lors employé d'une manière vague et générale".

. Suivent des résumés de fabliaux, romans, mémoires, opéras comiques, comédies, satires, drames divers dont le titre contient le mot bourgeois.

Paraphrases successives

- BOURGEOIS, OISE adj. (bour-joi, oi-ze - rad. bourg). Qui convient à un bourgeois, qui appartient exclusivement aux bourgeois : La classe BOURGEOISE. Une famille BOURGEOISE. Ce mot (Notre ennemi, c'est notre maître) sert de pendant à l'adage BOURGEOIS : "Nos valets sont nos ennemis". (Joubert.) Il y a aujourd'hui deux natures ennemies : la nature BOURGEOISE et la nature prolétaire. (Mich. Chev.) La monarchie constitutionnelle, voilà quelle est encore la foi politique et le voeu secret de la majorité BOURGEOISE. (Proudh.)

Emploi par mépris

. air bourgeois

- Fig. Sans dignité, sans noblesse, sans largeur, mesquin, vulgaire, commun : Cela est un peu bourgeois. (Mol.) Parmi les jeunes gens du bel air, il n'y a rien de si BOURGEOIS que d'être raisonnable. (Mariv.) C'étaient gens bornés, BOUR-

. vertus bourgeoises

. manière bourgeoise

GEOIS, ne connaissant rien aux choses de la politique. (De Barante.) Aux bourgeois les vertus BOURGEOISES. (Balz.) Vous avez un air BOURGEOIS et niais qui me désole. (Balz.) Ces gens-là, c'est si BOURGEOIS, si bête, si encrassé ! Il n'y a rien à faire. (E; Sue.) Ce mystère fatal et impénétrable fut tout à coup dévoilé de la manière la plus naturelle et la plus BOURGEOISE. (Scribe.) La littérature française est BOURGEOISE ou classique, et même l'un et l'autre à la fois. (Rémusat.)

Il n'a point d'un badaud la bourgeoise tendresse.

De Lille.

Un esprit composé d'atomes plus bourgeois ?

Molière.

Ah ! Faites-moi l'honneur de ne me croire pas

Le coeur aussi bourgeois et l'esprit aussi bas.

E. Augier.

Usages spécifiques

. maison bourgeoise
. cuisine bourgeoise

. pension bourgeoise

. comédie bourgeoise

. habit bourgeois

. vin bourgeois

. poisson bourgeois

Par opposition
à noblesse

- Maison bourgeoise, Maison tenue décemment, mais sans luxe.
Cuisine bourgeoise, Cuisine où l'on fournit des mets bons par la qualité, mais simples par l'apprêt ; manière d'apprêter ainsi les mets.
- Pension bourgeoise, Etablissement qui tient une cuisine bourgeoise pour un nombre déterminé de pensionnaires.
- Comédie bourgeoise, Spectacle donné par de simples amateurs, et non par des acteurs de profession.
- Habit bourgeois; Habit que portent les bourgeois, par opposition à l'habit d'uniforme : Ce militaire sort presque toujours en HABIT BOURGEOIS.
- Anc. cout. Vin bourgeois, Vin que les bourgeois de Paris récoltaient dans leur enclos, et qu'ils pouvaient vendre au pot dans leur maison.
Aujourd'hui, Bon vin ordinaire non frelaté.
- Pêch. Poisson bourgeois, Celui que prélève le propriétaire du bateau.
- s.m. Le bourgeois, Le commun, le vulgaire, le bas, et aussi l'état de bourgeois, par opposition à la noblesse :
Ah ! mon père, ce que vous dites là est DU dernier BOURGEOIS. (Mol.) Le danger

ennoblissait à mes yeux le commun et le BOURGEOIS de mon expédition nocturne. (Scribe.)

Cela sent le bourgeois du plus méchant aloi.

Boursault.

. "foie de veau à la bourgeoise"

- s.f. A la bourgeoise, Façon simple d'apprêter un mets, propre à la cuisine bourgeoise : Foie de veau A LA BOURGEOISE.
- BOURGEOISEMENT adv. (bour-joi-ze-man - rad. bourgeois). D'une façon bourgeoise ; à la manière des bourgeois, avec une simplicité bourgeoise : N'écoutant que mon premier mouvement, j'ouvris mon parapluie et l'offris très-BOURGEOISEMENT à la vieille marquise. (Scribe.) Il était capable de mourir BOURGEOISEMENT pour les intérêts de sa hanse. (Balz.) Je dois me conformer à ma position, voir BOURGEOISEMENT la vie et la chiffrer au plus vrai. (Balz.)
- BOURGEOISER v.a. ou tr. (bour-joi-zé - rad. bourgeois). Néol. Donner un ton bourgeois, une tournure bourgeoise à : Qu'en arrive-t-il de tout BOURGEOISER ? (Pr. de Ligne.) Inus.

Etat de bourgeois

- BOURGEOISIE s.f. (bour-joi-zie - de bourgeois). Etat de bourgeois, qualité de bourgeois : Lettres de BOURGEOISIE. Goût bourgeois, habitudes bourgeoises :

C'est vers la bourgeoisie un reste de penchant,
Que de souffrir ici la fille d'un marchand.

Boursault.

Evolution :

. classe intermédiaire entre nobles et ouvriers

- Classe de citoyens intermédiaire entre les nobles et les ouvriers : La BOURGEOISIE est toujours la copie de la cour. (Scarron) La BOURGEOISIE, c'est la portion la plus avancée du peuple, la tête, pour ainsi parler, de ce grand corps. (Lamenn.) La BOURGEOISIE se compose de sages et honnêtes affranchis n'ayant point le goût des grandes entreprises. (Aug. Thierry.) La BOURGEOISIE oisive tend à disparaître chez nous. (Mich. Che.) Notre BOURGEOISIE ne brille ni par la grâce, ni par l'élégance, ni par le tact. (Mich. C. ev.) La BOURGEOISIE est

l'intérêt arrivé à satisfaction. (V. Hugo.) On a voulu, à tort, faire de la BOURGEOISIE une classe; la BOURGEOISIE est tout simplement la portion contentée du peuple. (V. Hugo.) Ce que veut, ce que demande la BOURGEOISIE, c'est le bien être, le luxe, les jouissances : c'est de gagner de l'argent. (Proudh.) L'ostracisme politique que l'on voudrait prononcer contre la BOURGEOISIE n'a aucun sens. (Ch. de Rémusat.) La BOURGEOISIE est le capital fait homme. (E. Pelletan.) La BOURGEOISIE se compose des classes qui se sont successivement acheminées d'épargne en épargne à l'aisance, puis à la pensée. (E. Pelletan.) La BOURGEOISIE a toujours eu pour l'argent un goût particulier. (Osc. de Vallée.) Le travail, la patience, l'économie ont poussé la BOURGEOISIE au pouvoir. (Osc. de Vallée.) La vieille BOURGEOISIE parisienne fut grande, libre et noble. (Balz.) La société de ma mère se composait de belle et bonne BOURGEOISIE (Scribe.) BOURGEOISIE est un mot qu'il faut reléguer à l'histoire du passé. (E. de Gir.) La BOURGEOISIE française ne s'est jamais complètement séparée de la Révolution. (J. Delord.) Je reproche à la BOURGEOISIE libre pensante d'avoir haï Dieu. (L. Veuillot.)

Avoir droit de bourgeoisie

- Jurispr. Droit de bourgeoisie, Nom moderne du droit de cité ; titre de citoyen et prérogatives qui sont attachées à ce titre.
Prérogatives qui étaient accordées à ceux qui s'étaient rendus justiciables du roi en faisant un serment devant le juge royal. On disait aussi DROIT DE JURE. Dans le langage commun, Droit d'admission : Certaines modes anglaises ont obtenu chez nous le DROIT DE BOURGEOISIE. L'Académie adopta certains mots qui étaient à l'usage leur DROIT DE BOURGEOISIE. (E. Littré.)

. Suit un long développement retraçant l'histoire de la bourgeoisie.

Paul Robert - Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française - 1965 -

Elément étymologique

Rapport du mot bourgeois au mot ville

- BOURGEOIS, OISE. n. et adj. (XII^e s. : bourgeois, de bourg).
I.N.// 1^o Ancienn. Citoyen d'un bourg, d'une ville, bénéficiant d'un statut privilégié. Les bourgeois d'une commune. Les bourgeois de Calais. Un riche bourgeois.

- Personne affranchie de la juridiction féodale, seigneuriale..

"Un amateur de jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant."

La Font., Fab., IV, 4

Sens historique

"On appelait bourgeois au Moyen Age, non pas les habitants des villes, mais tout homme qui était sujet d'un Seigneur, en jouissant pourtant de la liberté civile".

Fust. de Coul., Lett.
à l'impératrice, L.III, IX, p.208.

- Collect. Le bourgeois : Le corps des bourgeois. Le bourgeois a pris les armes. (Littré.)

"On vit des échevins se qualifier de bourgeois du roi".

Volt., Moeurs, 98.

Evolution

. personne appartenant à la classe moyenne d'une ville
Par opposition à noble, à paysan

// 2° Personne appartenant à la classe moyenne d'une ville (par oppos. à NOBLE, à PAYSAN ...) Les bourgeois de l'ancien régime faisaient partie du Tiers-Etat. (V. Roturier.) Un bourgeois anobli. Le Bourgeois Gentilhomme, comédie de Molière.

"Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;"

La Font., Fab., 1,3.

Sens péjoratif

- Péjor. Personne sans distinction ni culture.

"Alors lui et ses compagnons ouvrirent la bouche quasi tous ensemble pour m'appeler bourgeois ; car c'est l'injure que cette canaille donne à ceux qu'elle estime niais ou qui ne suivent pas la cour."

Sorel, Francion
p. 286 de l'éd. 1635

. aujourd'hui (1965) :
personne qui n'exerce pas de métier manuel et qui a le plus souvent une situation aisée

- Aujourd'hui. Personne qui n'exerce pas un métier manuel et qui a le plus souvent une situation aisée. L'appartenance du bourgeois à la bourgeoisie ne se marque que par la manière de vivre, l'attitude intellectuelle et l'instruction reçue. Vivre, penser, agir en bourgeois. Bourgeois vivant de ses rentes. V. Rentier. Grand bourgeois; petit bourgeois. Bourgeois propriétaire.

. diversité :

"Le vrai bourgeois est, par caractère, possesseur paisible et paresseux de ce qu'il a ; il est toujours content de lui, et facilement content des autres."

Joubert, XVI, 24.

"Dieu, dans son paradis terrestre, aurait voulu, pour y compléter les Espèces, y mettre un bourgeois de province, il n'aurait pas fait de ses mains un type plus beau, plus complet que Philéas Beauvisage."

Balz., Oeuv., t.VII,
Le député d'Arcis,
p.655.

"Le petit bourgeois... dépend tout entier de l'ordre établi, l'Ordre Etabli qu'il aime comme lui-même, car cet établissement est le sien."

Bernanos, Les-grands
cimet, 1, 2, p.61.

Par opposition à militaire

- Spécialt. Par oppos. à MILITAIRE. Etre habillé en bourgeois. V. Civil (pop. : pékin). Un sergent de ville, un policier en bourgeois : en civil.

Usages populaires ouvrier et domestique

- Patron chez qui travaille un ouvrier, un domestique.

Sens péjoratif

- Spécialt. et péjor. En arg. Celui qui n'appartient pas au "milieu" (Cf. Cave, miché, pante...).
- Spécialt. et péjor. Personne de peu de goût, ne portant pas d'intérêt aux arts et aux lettres. V. Béotien, philistin.

"Le slogan de Flaubert : "J'appelle bourgeois quiconque pense bassement"... Si j'avais à le commenter, je dirais, au nom de Flaubert : peu m'importent les "classes sociales" ! Il peut y avoir des "bourgeois" tout aussi bien parmi les nobles que parmi les ouvriers et les pauvres. Je reconnais le bourgeois non point à son costume et à son niveau social, mais au niveau de ses pensées ... Le bourgeois a la haine du gratuit, du désintéressé... Il... hait tout ce qu'il ne peut s'élever à comprendre."

Gide, Journal,
22 août 1937

- Il se dit aussi d'une Personne casanière aimant son confort. Un bourgeois rangé. V. Pantouflard (fam.).

"ma bourgeoise"

// BOURGEOISE. n.f. Pop. Epouse, femme.
Ma bourgeoise.

Paraphrases et usages
spécifiques

II. Adj. La classe bourgeoise. Vie, habi-
tudes bourgeoises. Education, enfance
bourgeoise. Une hérédité, des attaches
bourgeoises.

"Le monde souffre infiniment plus du sa-
botage bourgeois et capitaliste que du
sabotage ouvrier."

Péguy, Notre Jeunesse, p.142.

- . cuisine bourgeoise
- . maison bourgeoise
- . comédie bourgeoise
- . roman bourgeois
- . habit bourgeois
- . tenue bourgeoise

- Spécialt. Cuisine bourgeoise : bonne et
simple. Maison bourgeoise (par oppos. à
Hôtel). Comédie bourgeoise : comédie de
salon. Le Roman bourgeois, de Furetière.
Vêtement, habit bourgeois ; tenue bour-
geoise (V. Civil.)

"Comme il n'y avait pas de galons à sa
livrée cela faisait à peu près un habit
bourgeois,"

Rouss., Conf., II.

- . caution bourgeoise

- Fig. Caution bourgeoise : caution solva-
ble.

Sens péjoratif

- . air bourgeois

- Péjor. Air bourgeois, mine bourgeoise. V.
Commun, vulgaire. Idées bourgeoises,
goûts bourgeois : des idées, des goûts
surannés, conservateurs à l'excès. Rendre
bourgeois. V. Embourgeoiser.

"Des personnages qui ne sont point dans
la nature, des amours bourgeois et insi-
pides,"

Volt., Lett. Damila-
ville, 24 août 1764.

- Substant. C'est du dernier bourgeois !
(cf. Mol., Préc. rid., SC.4.).

ANT. - 1. Manant, vilain, serf ; artisan.
2. Aristocrate, noble. Ouvrier, prolétai-
re ; campagnard, paysan, militaire, ar-
tiste. Aventurier, bohème.

DER. - Bourgeoisement, bourgeoisie.

COMP. - Embourgeoiser.

- BOURGEOISEMENT, adv. (1680 ; de bour-
geois). D'une manière bourgeoise. Vivre,
s'installer, se marier bourgeoisement.

"... des soeurs à elle, qu'elle (Oriane)
détestait, ... moins intelligentes et

presque bourgeoisement mariées,..."
Proust., Rech. t.
pêrd., t.VIII, p.137.

- Péjor. V. Vulgairement.

"Un esprit ravalé et bourgeoisement pro-
saïque..."

Gautier, Cap. Frac.,
t.1, V.

- Appartement à louer bourgeoisement, à
habiter bourgeoisement (par oppos. à
Local professionnel).

- BOURGEOISIE. n. f. (XIII^e s. : borgesie ;
de bourgeois).

Qualité ou état de
bourgeois

// 1^o Ancienn. Qualité de bourgeois. V.
Bourgeois (I, 1^o). Droit de bourgeoisie.
Ville de Bourgeoisie. (V. Commune). Bour-
geoisie royale (Cf. Bourgeois du roi).

"Le droit de bourgeoisie à nos peuples
donnés."

Corn., Sert., 579.

Diversité de la classe
bourgeoise

// 2^o Ensemble des bourgeois ; classe
bourgeoise. La haute, la grande bourgeoi-
sie. La petite, la moyenne bourgeoisie.
Etre de bonne, d'ancienne bourgeoisie. La
bourgeoisie provinciale. (Cf. LES POP.
bourgeoiserie, bourgeoisisme).

"On parle sans cesse de bourgeoisie. Mais
il est vain d'appeler de ce nom des types
sociaux très différents."

Bernanos, Les grands
cim., 1, 2, p.59.

ANT. - V. Bourgeois.

Larousse XX^e siècle - 1961 -

Element étymologique
rapport du mot bourgeois
au mot ville

- BOURGEOIS (de Bourg). Au Moyen Age, ha-
bitant d'un bourg, d'une ville qui jouit
de certains privilèges et participe aux
fonctions municipales (par opposition aux
nobles des châteaux et les vilains des
campagnes).

// En particulier, Personne qui appar-
tient aux corps des marchands (par oppo-
sition aux artisans et gens de métier).
V. Bourgeoisie. De nos jours, personne de
classe moyenne, intermédiaire entre le
peuple et la noblesse, d'où personne non
noble : Une petite bourgeoisie.

Emploi par mépris

// Individu sans distinction qui n'a que

| | |
|---|--|
| <u>Usages populaires</u> ouvrier et domestique cocher de fiacre | des sentiments communs et des goûts vulgaires. // Les artistes ne sont pas tendres pour les bourgeois. Civil par opposition à militaire : Militaires ou bourgeois. // Patron, maître dans le langage des ouvriers et quelquefois des domestiques. // Terme de politesse employé par les cochers de fiacres s'adressant à un client, ou parlant d'un client. // Au féminin, dans les milieux populaires et dans la bouche du mari, la maîtresse de maison : la bourgeoisie vous dira cela. |
| "ma bourgeoise" | - Personne qui appartient à la Bourgeoisie (voir Bourgeoisie). |
| <u>Bourgeois/Marine</u> | Marine et pêche. Propriétaire d'un navire, d'un bateau pêcheur, le bourgeois a sa part déterminée sur le produit de la pêche. NUM Bourgeois. Nom donné à des monnaies frappées sous Philippe le Bel. (...) |
| <u>Par opposition à la noblesse</u> | - Le Bourgeois, n. m. autrefois l'état et les goûts du bourgeois, par opposition à ceux de la noblesse : ah ! mon père ce que vous dites là est du dernier bourgeois (Molière). Aujourd'hui ce qui est le propre d'un conservateur attardé au prud'hommeque : c'est d'un bourgeois... ce qu'il nous dit là !!! |
| <u>Usages spécifiques</u> . sentiments bourgeois | - <u>BOURGEOIS</u> (joi) E. adjectif. Qui est d'un bourgeois, qui a rapport aux bourgeois. La classe bourgeoise // qui manque de distinction, qui fait toujours passer le solide et le matériel avant ce qui est beau et raffiné. Des sentiments bourgeois. |
| . maison bourgeoise | Maison bourgeoise. Mot employé surtout par des inférieurs et qui signifie : une maison où l'on maintient un certain train de vie. // Elle n'a servi que dans des maisons bourgeoises. Cuisine bourgeoise, cuisine qui vise à préparer, sans recherche excessive des mets de bonne qualité. |
| . cuisine bourgeoise | |
| . pension bourgeoise | Pension bourgeoise. Etablissement où l'on fait une cuisine bourgeoise pour un nombre déterminé de pensionnaires. |
| "foie de veau à la bourgeoise" | A la bourgeoise. Façon simple d'apprêter un mets propre à la cuisine bourgeoise. Foie de veau à la bourgeoise. |

. comédie bourgeoise

Comédie bourgeoise. Spectacle donné par de simples amateurs et non par des acteurs de profession.

. habit bourgeois

Habit bourgeois. Habit que porte les bourgeois, par opposition aux vêtements distinctifs comme l'uniforme des officiers, la robe des prêtres, etc...

. vin bourgeois

Vin bourgeois. Vin que les bourgeois de Paris récoltaient dans leur enclos et qu'ils pouvaient vendre au pot dans leur maison.

Diplom. Lettre bourgeoise. Caractère intermédiaire entre la gothique cursive et la gothique moderne qui était employé à la fin du XV^e siècle.

des "crus intermédiaires"

Oenol. Se dit dans le bordelais de certains crus intermédiaires entre les grands crus classés et les crus ordinaires dits : "paysans".

Pêche : poisson bourgeois, celui que préfère le propriétaire d'un bateau de pêche.

. classe intermédiaire entre le peuple et la noblesse

- BOURGEOISIE n. f. Qualité de celui qui est bourgeois, de celui qui appartient à la classe intermédiaire entre le peuple et la noblesse. Droits de bourgeoisie, privilège que possédait jadis le bourgeois d'une ville // Fig. Cette expression n'a pas droit de bourgeoisie dans la langue. Catégorie sociale qui comprend les personnes de revenus indépendants, en gagnant assez largement leur vie qui ont une certaine tenue et mènent un certain train de vie (elle absorbe en elle tous ceux qui ne travaillent pas à un métier surtout manuel, y compris ce qui reste de la noblesse : exclut toutefois en même temps que les ouvriers et les paysans les petits employés et les fonctionnaires d'ordre inférieur).

. avoir droit de bourgeoisie

Dans ce sens purement économique et qui tend à devenir le sens fondamental du mot, le bourgeois est l'opposé du prolétaire et le paysan reste pour le moment en dehors de la classification.

Par opposition à prolétaire

Bourgeoisie/Suisse

En Suisse, le mot bourgeois continue à désigner les habitants d'une ville pourvus de certains privilèges qui forment la bourgeoisie. Tout habitant d'une ville

n'en est pas nécessairement bourgeois. Le bourgeois seul a sa part dans la propriété commerciale, le droit dans sa vieillesse d'être attesté, s'il est indigent, par la commune, etc... Pour devenir citoyen suisse il faut préalablement acquérir la bourgeoisie d'une localité.

IV - COMMENT DEVIENT-ON LOUISE ?

1°) LOUISE

Juin 1986 : rencontre avec Louise. Je sais par le questionnaire qu'elle est mariée, âgée de 32 ans, mère de deux enfants et qu'elle travaille dans l'entreprise informatique que son mari dirige. Un rapide coup d'oeil dans le Bottin Mondain permet de repérer son capital familial. Elle réside dans la banlieue ouest. Durant cette enquête, je me suis familiarisée avec la gare Saint-Lazare d'où partent les trains pour Saint-Cloud, Chaville, Vaucresson, Louveciennes, Versailles. Banlieue riche et verdoyante. Jeunes enfants, la plupart de ces femmes habitaient le VIII^e, le XVI^e, le XVII^e ou Neuilly. Hors de la capitale, elles se retrouvent (sans le savoir) dans la même aire géographique. Peu après leur mariage, à la naissance du deuxième enfant bien souvent, elles ont quitté Paris pour devenir propriétaires d'un espace suffisant et conforme à leur mode de vie (troisième enfant envisagé, 5 ou 6 pièces minimum). Louise habite une grande maison, entourée d'un vaste jardin. Une grille en ferme l'accès. Le soutien de la famille - le terme paraît ici inapproprié, il faudrait parler d'héritage anticipé - a permis l'acquisition de cette demeure estimée par la propriétaire "à environ 200 millions d'anciens francs".

Première vision : Louise, vêtue d'un jean, se tient sur le seuil de la porte. Le grand col d'un chemisier rose pâle orne un pull-over gris en laine fine. A ses pieds, des escarpins. Ses cheveux châtain, mi-longs, raides, sont noués hâtivement sur la nuque, ornés d'un catogan en velours noir. Le front découvert laisse voir un visage peu maquillé, hâlé. A son annulaire gauche, une émeraude sertie de diamants. Louise se présente ici en tenue décontractée, elle surveille en effet la pose d'une moquette dans le grand salon. Notons au passage une règle d'or de la tenue bourgeoise : même décontractée, elle permet de sortir ou de recevoir sans avoir à se changer. A 16h30, Louise enfilerait une veste bleu-marine pour aller chercher ses enfants à la sortie de l'école.

Ce portrait, vision immédiate, est une manière d'idéal-type. En effet, ce jour-là, Louise concentrait sur elle l'ensemble des signes distinctifs repérés isolément sur la plupart des jeunes femmes de sa génération. A quelques variantes près : on peut remplacer le jean par une jupe droite, le pull-over par un gilet.

La bague fut le premier élément qu'arrêta mon regard : une, deux, trois fois puis des dizaines de fois repérée, identique, sur des mains différentes. Parfois saphir, parfois émeraude, elles sont entourées de diamants et toujours serties sur une monture d'or blanc ou de platine. La pierre est souvent offerte par un membre de la famille et montée selon le choix du fiancé. Par delà les variétés introduites par ces montages, l'uniformité de cette "petite chose", portée en toutes circonstances, frappe l'observateur.

Estampillant l'ensemble de la personne, comparable au service en argenterie posé sur un meuble, le bijou signifie de manière manifeste l'appartenance au milieu. Mais comme le font remarquer les enquêtés : "ce qui fait un bourgeois, ce sont des nuances à peine marquées." Ainsi en est-il du catogan noir de Louise. Ce signe discret de coquetterie demeure acceptable parce que posé sur une chevelure restée naturelle (ni teinte, ni permanentée, ni coupée de manière trop originale). Le maquillage, à peine perceptible, renforce l'impression générale de modération, de neutralité qui se dégage de ces jeunes femmes.

Il y a Jean et Jean affirmait un jeune enquêté. En effet le Jean bourgeois - celui de Louise précisément - se porte de manière quasi permanente avec d'autres vêtements qui servent à annihiler son caractère trop adolescent, trop négligé, trop mode. Éléments neutralisants : les escarpins (petites chaussures fines en cuir sombre et à talons bas), le pull-over de laine fine (cachemire) ou moyenne (shetland) masquant la taille (cachant ainsi la marque du pantalon) avec, dessous, un chemisier de couleur toujours pastel dont on laisse seulement voir le col. L'ensemble de la tenue crée une distinction, entendue dans le sens de séparation : séparer le Jean bourgeois des autres Jeans.

Les bourgeois font ainsi preuve d'une maîtrise infinie du détail. Cette maîtrise les différencie et, à la façon d'un rituel, les consacre. La tenue vestimentaire signifie que l'on appartient au milieu ; plus exactement, elle est repérée comme tel par les pairs. La différence recherchée ne fonctionne pas tant par rapport "aux autres", elle permet avant tout à un bourgeois de reconnaître et se faire reconnaître par les siens. Autant de marques subtiles mais non futiles à une époque où les costumes ne signifient plus de manière officielle l'appartenance sociale. Ainsi, dans ces banlieues, éloignées de leur berceau parisien, ces jeunes femmes se repèrent à la sortie des classes ou sur le marché et reconstituent rapidement leur micro-milieu. Bridge, visites d'expositions, échanges de services autour des enfants viendront cimenter ces premiers contacts vécus comme des rencontres de hasard, laissant alors à penser que l'on fréquente tous les milieux.

De même, à l'université ou dans les grandes écoles, par cette connaissance "innée" du codes des apparences, les adolescents nouent-ils naturellement "de bonnes relations". M. Georges H. (fils) déclare avoir pu échapper au mariage par ralye, mais non à cette loi de la reconnaissance/attirance. "C'est bête à dire, dit-il, mais lorsque j'ai vu ma femme pour la première fois à Sciences Po., je l'ai reconnue. C'était, en 1967, la jeune fille bourgeoise classique : chignon bas sur la nuque, corsage de soie, collier de perles caché, gilet bleu fermé, un kilt, des bas, des escarpins."

Cet art du détail s'apprend et se transmet. Il requiert une éducation basée sur "le contrôle de soi" et nécessite une quasi ritualisation de la vie quotidienne. Il

faut organiser les choses et les personnes afin de devenir, d'imposer et d'instituer le sujet dans son statut de "bourgeois". La finalité de cette maîtrise est de contrôler les rapports entre enjeux individuels et enjeux collectifs.

L'éducation bourgeoise repose, comme tout autre apprentissage, sur une tension et une contrainte permanentes, minutieusement contrebalancées par des aires de liberté. La cristallisation opérée aujourd'hui par la bourgeoisie sur son mode d'être physique et moral semble répondre à une fragilité née de sa mouvance et sa variabilité historiques (voir, en annexe de ce chapitre, les pages du quotidien Le Monde, 28 avril 1983, "Où sont passés les bourgeois ?"). On pourrait dire ainsi que la bourgeoisie n'a jamais été plus bourgeoise qu'aujourd'hui. Par une sorte de privilège de l'âge, elle peut désormais faire oublier qu'à l'origine de sa distinction - en tant que groupe social privilégié - se trouvent la fonction et la richesse retrouvant ainsi la vieille conception du privilège, celle de n'être rien d'autre qu'un "titre", elle revendique aujourd'hui des qualités morales attachées à la "personne". "Avoir trois générations de cols durs derrière soi", comme le dit M. Georges H. (fils), suffit à la mémoire collective pour transformer en qualité ce qui n'est, en fait, à l'origine qu'acquisitions.

Mais à qui croirait que tout lui est donné, opposons cette simple phrase de N. Elias : "Le bourgeois est un être qui ne cesse de se contraindre" (N. Elias 1974).

Certes l'intimité familiale, la présence des générations, les facilités d'accès aux règles sociales toujours explicitées, l'amplitude des réseaux de parenté, l'aisance matérielle de ces familles engendrent un sentiment de sécurité qui permet à l'individu de n'être pas la proie des aléas de son propre destin. Mais ces garanties essentielles ne sont pas suffisantes. Il faut encore apprendre à maîtriser et intérioriser des normes contraignantes. Le bourgeois croit que sa culture (ou ce qu'il est) devrait être universellement partagée. Vision naïve : les bourgeois n'ont pas conscience de leur particularisme. Ainsi leurs manières de table, leur apparaissent n'être qu'un "niveau minimal" de politesse, celui de tout homme "civilisé". On apprend à ne pas faire (manger la bouche ouverte, par exemple) et à faire (lever le bras pour porter un verre à sa bouche) par simple respect pour l'autre, ou pour lui être agréable, affirme-t-on.

"Lorsque le collège (Sainte-Marie de Passy) s'est installé à Rueil, on a repéré les nouvelles recrues à leurs manières de s'habiller, leurs manières de se tenir à table ; elles bouffaient n'importe comment." Lorraine est sensible à ces signes distinctifs. Mais, lorsqu'elle présente à ses parents un "petit ami" venu dont on ne sait où et que sa mère annonce, quelques jours après, qu'on ne pourra plus le recevoir parce qu'il se tient mal à table, Lorraine juge cela "intolérant". "En contradiction, dit-elle, avec les principes chrétiens et généreux de mes parents". Cette jeune femme témoigne ainsi du difficile équilibre à trouver entre les

enjeux individuels (choix d'un petit ami "hors milieu") et les enjeux collectifs (harmonie au sein du groupe familial et social). Sans malice d'aucune sorte, on peut ajouter que le dernier petit ami de Lorraine, rencontré par hasard en Hollande, a passé brillamment "l'essai à table". Aventurier, il est aussi fils d'officier de marine.

Pour anecdotiques qu'ils paraissent, les propos de Lorraine permettent pourtant de toucher du doigt les éléments vivants de la transmission des valeurs au sein de la bourgeoisie. Même là, rien ne roule sur l'or. Nous verrons par exemple que, s'il va de soi pour les parents d'inscrire leurs filles dans les collèges Sainte-Marie, il ne va pas de soi pour celles-ci d'y rester sans affirmer, au moins une fois, la volonté "d'en sortir", "d'aller voir ailleurs".

La plupart du temps, l'intériorisation des contraintes passe ainsi par leur rejet. Il n'y a pas de reproduction sans hésitation ni bavure. Marie-Cécile, âgée de 38 ans, productrice d'émissions télévisées, s'est acharnée entre 20 et 35 ans à sortir de son univers familial et social. Elle a, entre autres, vécu en concubinage avec un ouvrier dont elle a eu une petite fille ; puis elle s'est séparée de lui et vit actuellement avec "un artiste marginal". Son mode de vie, qui s'est accompagné d'une rupture avec la religion, fut sévèrement jugé par le réseau familial. Elle fut même interdite de séjour dans la maison de famille mais jamais, dit-elle, laissée sans secours matériel. "On ne laisse pas tomber le petit dernier." En fin d'entretien, elle déclare, non sans quelque dépit : "Actuellement dans le tourbillon du monde de la télé, vivant avec un homme venu d'ailleurs, j'ai l'impression de vivre un tel bouleversement, que j'ai très peu de points de repères. Je suis finalement hyper reconnaissante à mes origines et à Sainte-Marie de m'avoir donnée des bases structurantes. Le contre-coup de toute cette éducation ? Je vis avec des autodidactes alors que je ne suis faite que de déterminismes. Mais on ne m'a jamais donné l'occasion d'aller voir ailleurs. Entre 20 ans et maintenant, je suis devenue hyper consciente que je ne peux pas me passer de ce milieu ; je suis une bourgeoise et tant mieux. Je me trouve moins conne que la plupart."

2°) L'ESPACE CULTUREL BOURGEOIS

Trois éléments semblent pouvoir rendre compte de cet espace culturel bourgeois : l'art du détail, le contrôle de soi ou l'intériorité maîtrisée, la ritualisation du quotidien constitutive du passage "de la sphère privée à la sphère publique".

L'attention portée aux détails peut être conçue comme l'aboutissement d'un long processus qui oppose la bourgeoisie aux moeurs de l'Ancien Régime. Comme nous l'avons signalé à plusieurs reprises, l'aristocrate montre ce qu'il est, et ce qu'il est suffit. Dans ce code des apparences, les "bagatelles" (pour reprendre un terme de N. Elias) ont des

significations précises. L'aristocrate -dans la représentation "globale" de sa personne publique -attache bien évidemment une importance extrême aux détails. Mais ceux-ci font partie d'un ensemble de signes aboutissant à une reconnaissance immédiate de la qualité de la personne. Les détails du mode d'être de la personne bourgeoise visent eux à la discrétion et à la neutralité. "Ne pas faire d'épate."

Il est tentant d'établir un parallèle entre l'évolution des modalités selon lesquelles s'exerce le pouvoir de punir et l'émergence de la personne bourgeoise. La punition du droit monarchique donne lieu à "un cérémonial, un spectacle lisible comme à livre ouvert" (M. Foucault, 1975). L'auteur affirme qu'à la fin du XVIII^e siècle, un "modèle coercitif, corporel, solitaire, secret va se substituer au modèle représentatif, scénique, signifiant, public ". Au centre de sa démonstration: le détail, "la petite chose." "Et de ces vétilles, écrit-il, sans doute est né l'homme de l'humanisme moderne."

La discipline, poursuit-il, est "une anatomie politique du détail". L'intérêt pour ces petites choses ne naît pas ex nihilo du XVIII^e siècle ; toute une tradition philosophique de l'infiniment petit parcourt l'histoire. "En tout cas, le détail était depuis longtemps déjà une catégorie de la théologie et de l'ascétisme. Tout détail est important, puisque au regard de Dieu, nulle immensité n'est plus grande qu'un détail, mais qu'il n'est rien d'assez petit pour n'avoir été voulu par une de ses volontés singulières." (M. Foucault, 1975). L'âge classique va étendre cette "microphysique" du pouvoir, cette fixation sur le détail à l'ensemble du corps social. L'institution scolaire sera un des lieux privilégiés d'épanouissement de "cet hymne aux petites choses". Dans l'enquête sur les collèges Sainte-Marie, on verra comment les jeunes filles, malgré le port d'un uniforme, apprennent, à travers des signes infiniment petits, à distinguer des micro-groupes sociaux dans un univers d'une homogénéité assez dense.

Cette attention aux détails et aux nuances constituant l'ensemble d'une personne, accompagne la notion de contrôle de soi. L'ascétisme bourgeois est une méthode de conduite visant à surmonter "le status naturae", à soustraire l'homme à la puissance des instincts, à le libérer de sa dépendance à l'égard du monde et de la nature. Ce que Max Weber reconnaît comme spécifique au luthéranisme n'est pas, en fait, éloigné de l'ascétisme bourgeois catholique, inspiré par la pensée jésuite. "Tâche la plus urgente : le contrôle de soi dans le but d'anéantir l'ingénuité de la puissance instinctive et spontanée ; le moyen le plus puissant : mettre de l'ordre dans les conduites individuelles" (Max Weber, 1964).

A propos d'un travail sur la confession, Aloïs Hahn établit une comparaison entre la croissance de la maîtrise de soi intérieure et extérieure décrite par N. Elias, dans le processus de civilisation et les racines religieuses qui sont également à l'origine de cette notion "d'auto-contrôle". Si, dans le contexte "politico-courtisan", le processus d'auto-

contrôle mène au voilement de ce que l'on est et de ce que l'on fait, alors que dans le contexte religieux, ce même processus conduit à la discipline des affects et à la connaissance de soi, "le but visé, dit l'auteur, est le même: discipliner et maîtriser les impulsions" (A. Hahn, 1986).

Cette maîtrise de l'intériorité qui règle les conduites privées et publiques s'acquiert. Dans l'intimité de son monde familial et des relations sociales qui l'accompagnent, le bourgeois se déplace, trouvant sur son chemin des marques ou points de repère qui deviendront des "habitus". La vie quotidienne est faite d'une succession d'actes, de gestes, d'habitudes suffisamment codifiées pour être qualifiées de rituelles.

Le "ça se fait" de la bourgeoisie, à l'égal du "ça s'est toujours fait" de la tradition signifie l'aménagement d'un espace culturel autour de pratiques qu'il faut en permanence maîtriser. Il est peut-être inutile de gloser à l'infini sur le sens à donner au mot "rite". Deux citations délimiteront l'emploi fait ici du mot. Toutes deux insistent sur la fonction sociale du rite.

"Dans un monde religieux comme dans les sociétés civiles, ils (les rites) ont pour but de réitérer et de renforcer des liens, exprimant parfois des conflits pour les dépasser (ce qui soulève le problème des réussites et des niveaux de l'intégration), de renouveler et revivifier des croyances, de propager les idées d'une culture et de leur donner une forme (ce qui renvoie à une dimension cognitive), de délimiter des rôles et de tenter de structurer dans des comportements la manière dont une société ou un groupe social se pense" (C. Rivière, 1983).

Le rite sert "à séparer non pas ceux qui l'ont subi de ceux qui ne l'ont pas subi mais bien plutôt de ceux qui ne le subissent en aucune façon et de cette manière instituer des différences durables entre ceux que le rite concerne et ceux qui ne le concerne pas" (P. Bourdieu, 1982).

De l'apprentissage des manières de table où s'acquiert le contrôle des gestes, de l'appétit (ne jamais se resservir si la maîtresse de maison ne vous y invite pas), des paroles (chacun doit pouvoir s'exprimer) aux "rallies", par exemple, on a bien affaire à une série d'actes rituels. Les manières de table (pratiques quotidiennes), les rallies (pratiques exceptionnelles), servent, en effet, à se distinguer des autres, à renforcer des liens, à perpétuer les idées et comportements d'une culture, à distribuer des rôles et des places, à s'affirmer dans un statut. S'attacher aux manières de table n'est pas un exercice inutile. Le repas est, en effet, consciemment vécu comme un moment privilégié de socialisation autour duquel se concentre et se transmet l'ensemble des signes distinctifs du groupe familial bourgeois. C'est pourquoi la mère du petit Edouard n'accepte plus à ses "déjeuners-cantines", le fils de la concierge: "Je suis trop malheureuse pour lui, il se tient comme un goret." La plupart du temps, tout se passe sans problème

puisque "les enfants rencontrent toujours le même genre d'enfants, ils apprennent sans s'en rendre compte" (B. Le Wita, A. Sjögren, 1987).

Les comportements individuels obéissent à une codification si précise qu'on peut tenter d'en faire la description à travers deux usages : la traversée du salon et l'appel "à passer à table".

Ces deux moments de la vie familiale bourgeoise ont valeur d'épreuves initiatiques dans la mesure où tout être extérieur, ignorant les règles du jeu, est immédiatement et implicitement repéré par les indigènes comme étranger.

Pour traverser un salon, il faut en effet savoir, sans hésitation ni précipitation aucune, avec aisance et modération, évoluer dans un espace organisé pour le monde des adultes. Contourner, par exemple, les fauteuils qui encadrent la table basse, ne pas s'octroyer n'importe quelle place, sentir intuitivement celle qu'on peut occuper, respecter par la mesure de ses propos et la retenue de ses gestes le monde des "grandes personnes" venues ici pour converser ou se détendre.

Le jeune enfant, venu du jardin ou de sa chambre, courant à toute allure, sera arrêté par un regard et des paroles bienveillantes. On lui apprend ainsi à maîtriser le passage du dedans au dehors, à cheminer progressivement de l'agitation au calme, du bavardage à la parole contrôlée. Le salon est l'antre de la respectabilité bourgeoise.

Deuxième épreuve : le moment de passer à table. On sait qu'il faut attendre le signal de la maîtresse de maison. Or celle-ci apparaît, disparaît, va et vient à la cuisine pour y régler les derniers arrangements du repas. Elle laisse en fait au groupe tout le temps de se réunir. A table, il ne saurait être question de prendre place en ordre dispersé. Echangeant des propos anodins, évoluant discrètement tout autour de la table, chacun attend que le groupe soit au complet. Puis la maîtresse de maison entre "définitivement", indiquant par là que le repas peut commencer. L'attribution des places, doucement commentée par la maîtresse de maison, s'organise selon des conventions dépendant du nombre de parents réunis et de la présence ou non de personnes extérieures. Ce cérémonial n'a lieu d'être, en effet, que lors des réunions familiales élargies. Dans l'intimité du foyer, chacun connaît sa place.

Sans de pareilles ritualisations, ni les "bonnes manières", ni le contrôle de soi ne peuvent véritablement s'acquérir. Parallèlement à ces usages qui règlent la vie quotidienne, les rallyes, eux, représentent un rituel à caractère exceptionnel, contrôlant minutieusement le temps de l'enfance et de l'adolescence.

L'adolescence de Laure C. (fille), 32 ans : à 12 ans, elle entre au "Rallye confiture". "La première année, il n'y a pas de garçons. Une sortie par mois est organisée le

dimanche après-midi (promenades dans Paris, musées). L'année suivante a lieu le "Rallye bridge" où les garçons entrent en jeu. On apprend le bridge pendant un an. Il y a également un goûter qui se termine à 19 heures, ceci une fois par mois." Puis Laure C. a été au cours de danse, "chez Baraduc, rue de Ponthieu" (la quasi totalité des jeunes filles rencontrées ont fréquenté ce cours, classé dans le Bottin Mondain comme "cours de danse de société"). "C'est génial, dit Laure C., il y a deux grandes pièces au parquet ciré et des glaces. D'un côté : 30 filles en robe du dimanche, en face 30 garçons en costard et pompes vernies. Au milieu, un professeur qui nous apprend le rock et la valse."

Commentaire de la femme de M. Georges H. (fils) : "Chez Baraduc, on apprenait la danse comme on allait à l'école. Imagine deux Gaffiot entre toi et ton partenaire."

Après Baraduc, Laure C. (fille) entre dans le temps des "choses sérieuses : les boums. Ce sont toujours les filles qui invitent. On a un carton X recevra de 18 heures à 23 heures. Les mères sont dans un salon. Après il y a le 8 heures-minuit avec sono et robes longues. Enfin les supertrucs, les rallyes."

"Ce sont des endroits où l'on reçoit : hôtel particulier ou salle louée (le Pré-Catelan, le pavillon d'Ermenonville, le Cercle Interallié). Ce sont de vraies fêtes. A 6 heures du matin, on prend le petit déjeuner. Un bon rallye - pour les mères -, c'est celui où il y a le plus de particules et le plus de fric. Il faut faire des rencontres. Les rallyes servent à se constituer un environnement à la hauteur. A l'entrée, on demande ton carton et ta carte d'identité. Les mecs sont des fils à la con, gâtés, hyperpréservés, prétentieux et qui n'ont aucune expérience. Je me suis faite des copains finalement, quatre ou cinq que je revois encore". (Laure C.)

Georges H. (fils), dix ans de plus que Laure C., raconte : A Paris, il y a des familles leaders (aristocratie + fric) qui ont su s'irriguer avec la grande bourgeoisie. Il faut recevoir. Il faut aller au Pré Catelan, au Pavillon d'Ermenonville. Le must du must : recevoir chez soi. Je me souviens d'un rallye formidable près de l'Etoile, dans un hôtel particulier. Il y a donc imbrication de la bourgeoisie historique et de l'aristocratie friquée. Cela donne quelques bonnes femmes qui complotent ensemble pour réunir ensemble leurs filles, les têtes de familles, les greluches héritières. Pour une fille, après 21 ans, si elle n'a pas ferré un mec, c'est inquiétant. A Paris, il y a 80 familles qui sont fréquentables. Peu à peu, la période vulgaire est arrivée : le coup de la carte d'identité à l'entrée."

La femme de Georges H. (fils) : "J'ai reçu avec L., ma copine. Je me souviens que Maman m'avait dit qu'elle était prête à dépenser (en 1967) 500.000 francs pour les petits fours. Si la décense se mesure au fric dépensé, moi mon rallye était moyen, en particules aussi. Mais les rallyes ne sont pas plus exotiques finalement que les bals musettes."

Emilie E., 20 ans, a reçu et a participé de l'âge de 15 à 19 ans, à de nombreux rallyes, "parmi les plus huppés de Paris." Comme il se doit, ses sorties ont commencé après son passage chez Baraduc.

"Il y a des rallyes plus ou moins huppés. Les plus huppés sont les plus fermés. On va aux rallyes de 15 à 19 ans. Les parents qui reçoivent sont là, on te demande ton carton et ta carte d'identité. Il y a l'aboyeur qui t'annonce. Révérences aux parents et bonjour à la fille qui reçoit ce soir-là. Après, tu cherches les amis que tu connais. Tu bois, tu danses. Cela dure de 20 heures à 6 heures du matin. Les mecs sont moches, des dégénérés, des boutonneux et des noms à triple rallonge. Au rallye de X., il y avait tout le gratin parisien (Les familles d'Estaing, Murat, le prince de Yougoslavie, les Perreire, le dentifrice colgate, etc.). On connaît leurs noms ; les parents se connaissent plus ou moins. On sait toujours qui est qui. J'y suis allée tous les samedis pendant deux ans. C'est assez fantastique : le décor, la boisson, la musique. Il y avait des trucs somptueux dans des châteaux aux environs de Paris, avec des buffets fabuleux."

Ces rallyes mettent face à face garçons et filles susceptibles un jour de s'épouser. Là règnent le flirt et l'interdit des rapports sexuels. "Il y a des tabous. Il ne faut pas qu'une fille soit allumeuse, provocante. Si une fille a des rapports sexuels avec des garçons, on dit : "Tout Paris est passé dessus sauf le métro" (Emilie E.) Pour Georges H. (fils), les rallyes sont "le règne des demi-vierges, un frotti-frotta de nombrils en cadence." Pour son épouse, "ce n'est qu'une tentative pour les familles bourgeoises de garantir une activité contrôlée de la danse."

Ces soirées sont une étape initiatique au cours de laquelle l'adolescent(e) entre dans son milieu. Les relations contrôlées par les mères constituent le capital social du futur ou de la future bourgeoise. La sexualité "en attente" est ainsi gérée. "Entre faire la fête et le passage à l'acte, il y a une véritable cloison, on fait semblant. On développe les signes" (M. Georges H. fils).

Le plus souvent, on ne se marie pas à l'issue de cette étape. Les futurs époux se rencontreront "par hasard" dans d'autres lieux mais ils auront en fait fréquenté auparavant les mêmes soirées ...

Toutes les familles bourgeoises n'entrent pas "dans le système des rallyes". Il existe, certes, tout un jeu de distinctions sociales entre celles qui invitent, celles qui sont invitées mais n'invitent pas, celles qui ne seront jamais invitées. Mais à rang social comparable, certaines familles refusent ces rituels dispendieux au nom d'une éthique de la modération. Dans ce cas, d'autres formes d'activités contrôlées sont proposées aux adolescents. Voici l'exemple de Pierre I. (fils) : "La rencontre entre ma femme et moi fait partie de l'éducation de la bourgeoisie, affirme-t-il. J'avais 17 ans, elle en avait 13. Il y avait un cours de danse, un groupe de 30 personnes. Un professeur venait chez

nous pour nous apprendre à danser la valse et le rock et le tango. Le rock est une danse avec des pas, donc il faut savoir comment marchent les pas. Les écoles n'étaient pas mixtes, on connaissait les cousines mais on n'avait pas d'amies filles. Une mère de fille et une mère de garçon ont organisé ce cours de danse qui a fusionné après avec un autre. Nous étions 60 et on dansait dans quatre pièces. On déménageait les meubles. Puis on s'est retrouvé ensuite par affinités. On formait un groupe de douze amis, on allait aux sports d'hiver, etc."

Citons, pour conclure sur cette présentation de l'espace culturel bourgeois, des fragments d'un entretien où s'organisent, dans une étrange cohérence, ces trois notions énoncées plus haut : l'art du détail, le contrôle de soi et la ritualisation du quotidien.

Geneviève, 38 ans, sociologue, a fait toute sa scolarité à Sainte-Marie de Neuilly. Elle y fréquentait les camarades de sa classe mais ne les considérait pas comme des amies intimes. "C'est après, dit-elle, que je les ai rencontrées à nouveau (toujours cette impression de libre choix). Je me suis rendue compte que d'avoir été dans le même collège, avoir reçu la même éducation est très important. On a des clins d'oeil, des réactions spontanées. On voit les gens de la même manière, à des petites choses mais cela compte énormément. Par exemple S., mon ami (Geneviève vit maritalement après avoir été mariée et divorcée) est un individualiste. Une de mes amies, élevée à Sainte-Marie, réagit comme moi devant cet individualisme. Je n'ai pas été élevée à faire ce qui me plaît. Je décide que je me fais plaisir, mais je ne me laisse pas aller. Par exemple, on est invité chez les X., c'est prévu. Entre temps, on nous propose quelque chose de plus amusant. S. va aller du côté le plus amusant. Moi, si je m'engage à quelque chose, je fais en sorte que cela marche. C'est vrai, où est l'oeuf, où est la poule ? Je me sens toujours responsable ; c'est une idée qu'on a de soi-même dans le corps social." Au cours de ce même entretien, Geneviève déclare : "On avait une belle maison avec un jardin à Neuilly. Une ou deux personnes en permanence à la maison. On vivait bien, mais le principe était de ne pas gâter les enfants. Mais le vie nous gâtait."

Le milieu familial a le souci d'intégrer l'enfant dans l'éthique sociale du groupe auquel il appartient. On institue l'individu dans ce qu'il est et doit devenir. "L'institution d'une identité, qui peut être un titre de noblesse ou un stigmaté ("tu n'es qu'un ...") est l'imposition d'un nom, c'est-à-dire d'une essence sociale. Instituer, assigner une essence, une compétence, c'est imposer un droit être (ou d'être)." (P. Bourdieu, 1982).

3°) L'EDUCATION DES FILLES DANS LES COLLEGES SAINTE-MARIE

"Tu étais là (à Sainte-Marie) pour faire ton devoir." Marthe ne peut pas mieux exprimer ce que signifie l'apprentissage du "contrôle de soi". Mais le chahut est aussi au rendez-vous, tout comme les jeux interdits, les petits mots qu'on fait circuler dans la classe, les fou-rires pendant les retraites silencieuses, etc. L'intériorisation des normes passe par une saine gestion d'attitudes d'apparences contraires.

3.a) Eléonore, Marthe, Marie Christine.

Trois entretiens parmi une cinquantaine d'autres permettent de s'introduire dans l'univers des collèges Sainte-Marie.

Ces récits mettent en scène des expériences de vie dissemblables. Prendre à la lettre ces singularités permet de voir s'affirmer avec éclat les répétitions et les caractéristiques communes à ce groupe social.

Eléonore : 18 ans en 1986

Eléonore a fait toute sa scolarité jusqu'à la terminale à Sainte-Marie de Neuilly. En 1985, Eléonore échoue au Bac C (cas rarissime à Sainte-Marie), elle redouble sa terminale au Lycée Pasteur de Neuilly. Cet échec au bac et le passage au lycée ne sont pas vécus sur le mode dramatique : "Mes parents sentaient bien que j'en avais marre, sans révolte; dix ans à Sainte-Marie, c'est très encombrant."

L'intérêt de cette déclaration est de concerner des faits récents et de s'articuler sur une comparaison entre le lycée et le collège.

L'atmosphère familiale :

Du côté paternel, on trouve une bourgeoisie militaire; du côté maternel, des banquiers, des officiers de marine. Ce sont des familles catholiques mais "celle de mon père est, dit Eléonore, plus pratiquante, plus stricte que celle de ma mère". Cette distinction entre une branche très pieuse, dont les principes religieux imprègnent la vie quotidienne, et une branche catholique dite de convention est très courante. Pour Eléonore, c'est son grand-père paternel qui incarne "les grands principes, l'ascétisme, la rigueur".

Inscription à Sainte-Marie :

Si Eléonore entre à Sainte-Marie de Neuilly en 1974, c'est que cela allait de soi ; "ça allait bien dans le cadre" dit-elle. Eléonore travaille bien et obtient de bons résultats. Mais "en terminale, je n'en pouvais plus, j'en avais marre. J'estime que j'ai passé de très bonnes années mais c'est lourd". On retrouve là cette volonté de nombreuses

fois affirmée mais pas toujours exaucée de sortir de la "ligne" et d'aller voir ailleurs.

Encadrement :

"On vous encadre énormément. On a besoin de respirer un peu. Ceci dit, elles vous connaissent bien et savent très bien vos problèmes."

L'individu considéré comme une personne à part entière est, comme nous le verrons, un des grands principes du projet éducatif des demoiselles de Sainte-Marie.

Comparaison avec le lycée :

Eléonore compare Sainte-Marie avec ce qu'elle vit aujourd'hui. Elle précise "qu'à Sainte-Marie, tout dépend de ce que tu as dehors. Moi, j'avais un grand frère et des petits amis. Tous les week-ends, j'avais une vie extra-scolaire. Le lundi, on se racontait, "t'as vu un tel" etc. - C'est pareil au lycée. Mais au lycée, il y a une ambiance différente. D'une classe à l'autre, les profs nous apprennent des choses mais ils ne nous connaissent pas. On rencontre le prof responsable de terminale et de prépa quand on a des problèmes. A Sainte-Marie, tu les vois tout le temps. La religion donne une manière de penser différente. C'est le côté valeurs morales. Les retraites sont des moments formidables au niveau de l'instruction religieuse et au niveau de la classe."

Les avis :

"A Sainte-Marie, le matin, on a les avis. Le prof de division résume les problèmes matériels, on parle de l'emploi du temps ou de l'effort de carême."

Ces avis symbolisent "l'esprit de Sainte-Marie". La journée commence par la réunion d'une division (ensemble des classes de même niveau). On n'entre pas individuellement dans sa classe (rituel comparable à celui qui préside au "passage à table"). La jeune fille est plongée, par la présence de la maîtresse de division, dans l'atmosphère du collège. Le prof de division observe les tenues et mines de chacune, repère les entraves faites au port de l'uniforme, donne un message non nécessairement scolaire.

"Avoir l'esprit" :

"De toutes façons, poursuit Eléonore, il fallait avoir l'esprit, sinon ça ne marche pas. C'est le côté aide aux autres, aide aux désavantagés. La grande différence avec le lycée, c'est aussi l'auto-discipline. Par exemple, pour les examens blancs, il n'y a pas de profs pour nous surveiller. On se dit qu'on nous fait confiance. A Sainte-Marie, on te fait prendre conscience de plein de choses. Au lycée, on voit des gens qui vivent pour eux, à Sainte-Marie, ce n'est pas ça."

A propos de l'uniforme :

"En jupe ou en pantalon bleu marine, chemisier blanc, si ton chemisier est rayé, on te le fait enlever. Le maquillage doit être très discret, on n'a pas le droit aux bijoux. Les boucles d'oreilles sont interdites, le foulard est accepté. Chaussettes et chaussures comme on veut. Il y a un concours de mode entre certaines filles. Il y a les minettes hyper mode, foulard Hermès, jupe droite ou plissée, il y a les BCBG, les futures bonnes soeurs et celles qui s'en foutent." Eléonore trouve qu'il y a les mêmes différences au lycée (Pasteur de Neuilly) mais "il faut seulement s'habituer à les lire sur des petits détails".

Eléonore commente une photo de classe prise en 1981. Elle exprime, en termes de distinctions sociales, les singularités des unes et des autres. Tout est en nuance. Cette fille là, c'est :

"Une minette bourgeoise bien évoluée"
"Pas très bourgeoise"
"Pas bourgeoise du tout"
"Un cru Sainte-Marie : sage, aristocrate"
"Pas bien dans sa peau"
"Bourgeoise sage"
"Pas bourgeoise, petite bourgeoisie"
"Hyper minette bourgeoise"
"Le cru Sainte-Marie : future bonne soeur"
"Celle-ci est partie de Sainte-Marie, une branchée"
"Émigrée, pas mal de problèmes familiaux, les études étaient payées par Sainte-Marie. Les parents ne voulaient pas"
"La fille du Baron X, très bourgeois, très BCBG"
"Petite fille sage, petite bourgeoise, pas bonne soeur"
"Une très bonne amie, bourgeoisie du VIII°"

Marthe, 34 ans, ou le récit d'une personne qui, après Sainte-Marie, a été "fourrer son nez ailleurs".

L'atmosphère familiale :

Le père de Marthe est P.D.G., il appartient à une famille de médecins (arrière grand-père et grand-père) et de rentiers. "Il a été élevé chez les curés, en pension, à Bayonne." La mère de Marthe vient d'une famille d'intendants de grands domaines en Algérie et en Tunisie. Le départ vers les colonies eut lieu après la dilapidation de la fortune familiale par l'arrière grand-père. La mère fut élevée aux Ursulines et appartient à une famille où, nous dit Marthe, la tradition religieuse est très forte. "Ma grand-mère maternelle était extrêmement croyante. Elle faisait partie d'un ordre para-religieux qui se consacre à Dieu. J'ai même une tante qui est entrée dans un couvent de charistes à 18 ans. Ma mère était plutôt réservée. Pour elle, l'habitus

religieux (Marthe est sociologue) c'est par fidélité à sa mère. Mon père était plus mécréant, il ne venait pas à la messe tous les dimanches. Aujourd'hui, ma mère ne va plus à la messe, aucun de ses trois enfants. C'est passé par une contre-culture, par les enfants, par moi."

L'inscription à Sainte-Marie :

Marthe a fait ses études primaires à La Tour, rue de la Pompe, à deux pas de chez ses parents. "Ils ne se sont pas posés la question une minute que j'aïlle ailleurs." En 7^e, la mère de Marthe décide que sa fille entrera en 6^e à Sainte-Marie. "Sainte-Marie avait la réputation d'avoir le top-niveau intellectuel. Ça se savait par les femmes. La différence entre La Tour et Sainte-Marie, c'est 98% de réussite au bac (avantage Sainte-Marie). Ma mère a dû aller les voir deux ou trois fois pour m'inscrire à l'examen de passage : une dictée, une rédaction et du calcul."

Marthe entre en 6^e en 1963. "Il y a eu un changement d'uniforme, je suis passée du gris au bleu marine. On m'a inscrite en section A, latin, grec, allemand. Mon père avait fait pareil. L'allemand c'est le début de l'Europe, et comme c'est une langue difficile, il faut l'apprendre en premier ; le grec, c'est pour la culture ; l'anglais, j'irai en Angleterre et voilà."

Les avis :

"Le matin, il y avait les avis. Toutes les classes d'une division sont réunies. Les places sont attribuées de telle manière que l'on rencontre nécessairement une fille qui n'était pas de ta classe. Car l'idée de la classe est très forte."

Aller voir ailleurs :

"En 1968, crise d'adolescence. J'en avais marre. Je n'avais plus la foi, j'en avais marre d'avoir deux ans d'avance. Les bonnes soeurs ne voulaient pas que je redouble. Je m'intéressais aux fringues, aux garçons, aux disques. Je suis allée à des rallyes. A St-Jean-de-Luz, j'avais une copine noble dont le père était subordonné au mien. Alors je suis entrée dans les rallyes par cette fille. Mais à Sainte-Marie, l'aristocratie c'était une impression martelante. Je me souviens d'une fille aristocrate de Sainte-Marie me rencontrant dans un rallye et disant : "Vous ici!" On sentait que ces gens naviguaient dans un monde imperméable. Ils trouvaient le moyen de parler des amis des amis des cousins. Dans les classes, il y avait des micro-groupes sociaux : l'aristocratie, celle qui est fauchée et celle qui appartient à la jet society ; une bourgeoisie très traditionnelle, dont les filles travaillent très bien, sont très laides - ce sont les futures bonnes soeurs de Sainte-Marie. Dans notre division, on s'en servait, on les martyrisait un peu. Socialement, elles sont plus modestes que les autres. Il y a une bourgeoisie très moderniste avec des alliances étrangères, minettes ; entre tout ça une bourgeoisie

traditionnelle, plus proche finalement de l'aristocratie fauchée. Moi, j'étais plus du côté de la bourgeoisie très moderniste avec un peu moins de fric mais un peu plus que la traditionnelle."

A propos de l'uniforme :

"C'est une vaste fumisterie. On sait si les habits sont neufs ou pas; les pulls tricotés ou non; si les burlington sont fausses, si les gabardines viennent d'Old England, Momby ou Halphen. On mettait un quart d'heure avant de sortir dans la rue : le foulard qu'on remet, etc. J'ai été renvoyée chez moi pour les chaussettes; j'avais mis des chaussettes rouges. A la messe, on n'avait pas le tablier (chasuble qu'on enfile par la tête), on observait comment les filles étaient habillées."

Avoir l'esprit :

"A Sainte-Marie, on peut être digne de passer toutes les classes si on est sage et si l'on fait preuve d'esprit de groupe, de responsabilité, valeurs qui sont autant prises en compte que les notes. Dans les carnets, tu as : comportement dans le groupe, comportement individuel, travail."

Marthe affirme qu'elle n'a pas été marquée intellectuellement par Sainte-Marie, sauf une chose dit-elle : "Les trucs fumistes ne passaient pas. Mais au niveau culturel, rien. On faisait des journées de réflexion, une sur Marx par exemple. Ça valait son pesant de cacahuètes. C'est ceci, c'est cela, top, c'est fini. Le monde contemporain, c'était les groupes catho, l'aspect missionnaire."

La rupture :

"J'ai fait hypo à Henri IV. On avait hâte de partir mais ma mère chialait, alors je suis restée pour avoir la paix. C'était à étouffer, on ne sortait jamais du XVI^e. Moi, je suis allée au café le matin en seconde, place du Trocadéro. A midi, on allait au café, c'était le grand vertige. J'avais un petit ami jusqu'au bac qui venait me chercher à la sortie. J'étais archi fière. Ma mère le savait. C'était un savant dosage pour faire voir aux bigottes et pas trop aux bonnes soeurs. Avec mes parents, j'ai eu des rapports assez libres. Le coup de l'uniforme, ma mère était de mon côté. Mais au niveau intellectuel, il ne fallait pas laisser tomber. J'étais programmée pour travailler, pour faire des études supérieures. Après une année d'hypo à Henri IV, je suis partie en fac. Le lycée, c'était encore trop. En fac de philo à Censier, j'ai tout fait sauf de la philo. C'était en 1970. J'ai connu la drogue, la psychanalyse. J'ai eu honte de mes origines. Mais la coupure s'est faite à Henri IV. J'ai reconstruit des mecs forts en gueule, des trotskistes, etc. Ouverture sociale immense. Des gens très cultivés, culture littéraire poussée, qui m'ont initiée. Après j'ai connu une bande de gens, très intello, politique et intellectuelle. A Censier, en fac, j'ai pris un an de vacances. Ma mère était

allée m'inscrire à Sciences Po. Ca a été le chantage. C'est ma mère qui a pris en charge tout ça. Tu fais Sciences Po après philo. J'ai passé l'examen; j'ai fait le mieux possible; j'ai fait ça pour avoir la paix. J'étais gauchiste, féministe à Sciences Po. J'avais une amie prolo. J'étais fringuée gauchiste. Je continuais à me droguer, je sortais avec un mec qui avait fait Sciences Po un an avant moi. La deuxième année, j'ai retrouvé une amie qui avait été à Sainte-Marie. On s'est beaucoup entraidée. Un prof de sociologie nous a demandé de travailler avec elle; à 20 ans, on prenait la filière CNRS."

"Intellectuellement, Sainte-Marie m'a fait chier, surtout en philo. Avoir fréquenté un milieu social particulier et en être sortie : maintenant je les repère à 500 mètres. Je connais leur fonctionnement. Je suis plus tolérante aujourd'hui. J'ai eu une période où j'ai eu honte de mes origines. Les amis d'amis de mes parents, je ne suis amie avec aucun. Il y a des cas où il y a transmission sans heurt, moi pas. Alors j'ai une haine féroce pour ces gens qui sont restés dans le droit fil. Je me suis mariée avec un fils d'universitaire, bourgeoisie juive du XVI^e arrondissement. A Sainte-Marie, il n'y avait aucun relativisme dans le savoir, il y avait la voie royale, être enthousiaste, trouver tout très bien."

Marie-Christine, 32 ans, ou le parcours réfléchi d'une personne parfaitement conforme à l'esprit Sainte-Marie

Le grand-père de Marie-Christine était notaire en Province. Au courant des affaires immobilières, il avait acheté pour ses enfants un immeuble dans le XVI^e arrondissement. Les parents de Marie-Christine y habitent encore. C'est, dit-elle, "une famille bourgeoise qui ne menait pas une vie de luxe. On était sept frères et soeurs." Tous furent scolarisés dans des écoles libres.

De Sainte-Marie à Sciences Eco à Nanterre :

"Lorsque j'ai fait ma crise, j'ai reproché à mes parents de m'avoir mise là. Ils ont répondu qu'ils avaient beaucoup d'enfants et qu'ils voulaient une école où ils seraient bien tenus."

Marie-Christine a fait des études de Sciences Eco à Nanterre. Ses parents furent affolés. Elle obtient son CAPES et rencontre son mari. "Sur le plan social, la famille de mon mari n'est pas comparable à la mienne. Son père a réussi, il est dans les affaires financières mais au niveau des grands-parents, ce n'est pas le même milieu. Mon mari a fait des études de droit, il travaille dans les affaires sociales : il est directeur du personnel d'une usine. Au niveau de la vie de couple, cette différence de milieu ne pose aucun problème et m'a permis de découvrir un monde que je ne connaissais pas."

Sainte-Marie :

Marie-Christine est entrée au jardin d'enfants à Sainte-Marie de Passy. Elle y est restée jusqu'en terminale, en 1972. "J'étais dans la filière scientifique. On y mettait les filles qu'on considérait comme moins mûres." Marie-Christine a passé le bac C, a fait allemand, anglais, arrêté le latin en seconde et n'a jamais fait de grec. "J'aimais énormément ce qu'on faisait. Je ne me suis pas ennuyée. J'ai le souvenir d'une certaine profondeur, d'une recherche pédagogique. Les journées de réflexion, comme celles sur le marxisme, c'était formidable." Précisons que Marthe est enseignante dans le privé après avoir exercé dans le public. Ses appréciations sur l'éducation à Sainte-Marie s'en ressentent. Un exemple à propos des "avis".

Les avis :

"La différence principale entre l'enseignement libre - privé et public, c'est qu'il y a des personnes qui s'occupent de suivre les élèves à un niveau autre que celui de l'enseignement. Les demoiselles de la communauté ont une certaine conception de l'homme et de l'éducation. Les avis témoignent de ce souci éducatif au sens large. Lorsqu'elles installèrent le collège de Passy à Rueil, c'est parce qu'elles en avaient marre des familles du XVI^e. Elles trouvaient qu'elles avaient changé. Elles ne voulaient pas des familles qui inscrivaient leurs filles uniquement pour les bons résultats. Il fallait que les familles acceptent aussi une certaine éthique morale, une certaine conception religieuse de la vie."

Perception des différences sociales :

Pour Marie-Christine, il y avait en gros "les filles coquettes minettes" et "celles plus sérieuses intéressées par les études". A propos de l'uniforme, Marie-Christine remarque : "Il y avait jupe et jupe, la Pierre Cardin et la bricolée. L'uniforme n'atténue pas les différences. Il y a une bourgeoisie qui se méfie du regard que les autres portent sur elle. Il ne faut pas faire riche. A partir de là, il y a un étouffement de la coquetterie. J'étais trop sensible à cela. Pendant longtemps, je me suis foutue de mon physique. Mes pulls étaient les pulls scout de mes frères teints en bleu marine."

Marie-Christine, à 32 ans, semble toujours aussi peu coquette. Comme nombre de ses camarades, elle porte des vêtements neutres qui lui donnent un aspect sage et modéré. Le jour de l'entretien, elle était vêtue d'un chemisier blanc, d'une jupe écossaise plissée. Son visage non maquillé portait les traces d'une maternité récente. Pendant notre entrevue, elle s'occupait de sa fille aînée, âgée de 4 ans, l'aidant à prendre patience devant un puzzle, s'interrompant pour apprendre la propreté à son petit garçon de deux ans et tenant dans ses bras un troisième enfant, un bébé de quatre mois. La modestie de son apparence extérieure était renforcée par la sérénité ou la maîtrise dont elle faisait preuve face

à la situation. Pendant ces trois heures, elle éduquait ses enfants dans le respect de leur âge, régulant, sans jamais s'énerver, ce qui s'apparentent aux caprices enfantins (jalousie du second face au bébé, volonté de l'aînée d'être la maman, etc).

Marie-Christine pense qu'elle fait partie de celles qui ont le moins souffert à Sainte-Marie. "Je crois qu'il y a des filles qui ont très mal vécu leur passage dans le collège. Moi, j'avais une famille qui contrebalançait pas mal. On discutait beaucoup. Comme à Sainte-Marie, c'est un milieu uniquement féminin, il y a des femmes remarquables et des femmes aigries."

Aller voir ailleurs :

Même Marie-Christine a éprouvé ce désir d'aller voir ailleurs. "Mes parents m'ont alors proposé de m'inscrire au lycée. Mais je n'ai pas eu le courage. Après, j'ai choisi la fac. Je voulais voir autre chose, j'ai eu une très grande envie de rencontrer des gens nouveaux. Pour réussir à Nanterre, il fallait être très motivé et avoir beaucoup de ressources personnelles." Marie-Christine pense que Sainte-Marie lui a donné ces bases : "J'ai appris à travailler, à savoir prendre un livre et en tirer l'essentiel, à savoir organiser mon travail et avoir un certain appétit." Pendant cette première année de fac, Marie-Christine reconnaît s'être reposée. Lancée par Sainte-Marie, elle a cependant continué "à s'occuper des autres", elle a fait de l'alphabétisation. "J'ai reçu une éducation religieuse sérieuse mais la foi ne se transmet pas. C'est une relation personnelle à Dieu. A Sainte-Marie, elles donnent une culture religieuse sérieuse, non plaquée. Leur foi est vécue comme vivante." Marie-Christine donne un exemple : "Recevoir Don Helder Camara, évêque d'Amérique latine, qui prend position pour les paysans sans terre; je suis bien persuadée que dans les familles de Sainte-Marie, cela n'allait pas de soi."

3.b) Un enseignement de qualité

La femme joue un rôle décisif dans l'organisation matérielle de la vie familiale, mais au-delà elle crée l'espace culturel bourgeois en harmonisant les tensions nées des contraintes nécessaires à la reproduction du statut. La grand-mère musicienne ou délicieusement cultivée n'est pas seulement le symbole du monde maternel bourgeois où s'acquièrent, de manière quasi innée, les signes distinctifs. Elle est pour la personne bourgeoise, vision d'humanité, ouvrant les portes de l'imaginaire et permettant l'accès au symbolique. Ces femmes sont aujourd'hui diplômées, exercent une activité professionnelle et assurent l'éducation de leurs enfants. Chercher à connaître les structures éducatives dans lesquelles elles ont grandi permet - c'est l'enjeu de cette enquête sur les collèges Sainte-Marie - de voir "comment l'on devient Louise."

Pourquoi Sainte-Marie ? Au cours d'une recherche précédente sur la mémoire familiale, j'avais constaté que les filles (et bien souvent les garçons) étaient éduquées dans des écoles libres aux noms évocateurs : La Tour, Lübeck, Dupanloup, Les Oiseaux, etc. Des noms qui symbolisent, en effet, plus d'un siècle d'histoire d'éducation des femmes dans le monde des élites. Sainte-Marie fut toujours présentée comme "à part", atteignant le "top niveau intellectuel" de ce type d'établissement.

Le but n'est pas ici de faire une monographie des collèges Sainte-Marie. Comme je l'ai précisé, l'impossibilité d'y pénétrer et d'avoir accès aux archives a rendu le projet impossible. L'intention est d'établir un lien entre l'éducation reçue et le milieu social. Quelle harmonie existe-t-il entre le projet éducatif des demoiselles de Sainte-Marie et la culture bourgeoise ?

Comme nous l'avons fait pour le mot bourgeois, arrêtons-nous un instant sur celui de collègue. Les "indigènes" n'emploient jamais le mot institution (je fus mise en garde contre son usage) mais ceux d'école et de collègue. Le mot "institution" est rejeté car contraire, affirme une demoiselle de Sainte-Marie, aux principes mêmes de l'enseignement donné. A tous moments, les demoiselles veillent à éviter le poids de l'institution "qui freine en les figeant les éléments vivants de l'esprit". Le mot institution est donc refusé, on lui préfère celui de collègue. Cependant, l'"institution" semble parfaitement correspondre aux collèges Sainte-Marie, si toutefois on lui confère le sens que lui donne P. Bourdieu : "Ayant rappelé, avec Poincaré, l'importance du choix des mots, je ne crois pas inutile d'indiquer qu'il suffit de rassembler les différents sens de instituere et de institutio pour obtenir l'idée d'un acte inaugural de constitution, de fondation, voire d'invention conduisant par l'éducation à des dispositions durables, des habitudes, des usages". (P. Bourdieu, 1982).

Lorsqu'en 1913, Madame Daniélou fonde le collège Sainte-Marie de Neuilly, nous sommes en pleine période de création de "l'enseignement libre de jeunes filles". Ce mouvement clôt un long débat, qui a duré plus d'un siècle, portant sur l'éducation à donner aux femmes de la bonne société. A travers cette histoire (se référer aux travaux de Françoise Mayeur), on voit peu à peu l'image bourgeoise de la femme s'imposer et gagner contre l'image aristocratique. Un nom, parmi d'autres, à retenir, celui de l'évêque d'Orléans, Monseigneur Dupanloup. "Il faut donner une femme à un mari, une femme qui sache rester chez elle, qui puisse présider utilement à l'éducation des enfants, qui sache écouter un mari sérieux, tenir avec lui de douces et graves conversations, s'intéresser à sa carrière, à ses études, à ses travaux, l'encourager modestement toujours mais fortement. Voilà la femme qui sera celle de l'Écriture, une vraie compagne, c'est-à-dire une aide et un soutien dans la vie : socialia adiutorium." (M. Dupanloup, 1880).

L'évêque d'Orléans fut le protagoniste d'une réelle

formation des femmes appartenant à l'élite sociale. Il s'adressait alors aux femmes de l'aristocratie mais, comme le remarque Françoise Mayeur : "Le thème de la mère éducatrice reparaît, avec une tonalité curieusement bourgeoise sous cette plume aristocratique : la femme, écrit Dupanloup, transmet l'esprit avec son sang..." (F. Mayeur, 1979). Gardons en mémoire ces propos tenus par Dupanloup en 1880. Nous les retrouverons sous une forme à peine modifiée, prononcés par les premières générations de femmes éduquées à Sainte-Marie.

En 1905, l'état interdit aux congrégations d'enseigner : on assiste au démantèlement du système traditionnel d'éducation des jeunes filles de la bourgeoisie catholique. Mais à l'intérieur même du monde catholique, des divisions existaient. C'est ainsi qu'une fraction éclairée s'élevait contre le manque d'instruction des enseignantes des congrégations et préférait inscrire leurs filles dans les lycées, courant le risque de leur faire perdre la foi ... A la faveur du démantèlement de ces congrégations, des voix vont s'élever et trouver un écho, comme celle de Madame Daniélou. Elle ouvre alors l'école normale libre dont le but est de doter l'enseignement libre des jeunes filles d'un corps de professeurs aptes par leur formation religieuse et pédagogique à maintenir l'équilibre entre la foi et le savoir.

Madame Daniélou raconte ce qui fut à l'origine de la révélation de sa mission : "A l'université, je fis connaissance d'une jeune fille qui venait d'un couvent de Notre-Dame. Elle était très pieuse, elle avait une statue de la Vierge dans sa chambre. Trois mois après environ, un jour que nous assistions ensemble à un cours, elle me dit brusquement : "Madeleine, on m'a fait lire France et Renan, je ne crois plus, j'ai ôté la statue de la sainte Vierge qui était dans ma chambre." Cette parole me perça le cœur. Je me dis : il faudrait pourtant qu'il y ait une maison où des jeunes filles catholiques puissent faire leurs études supérieures sans que de telles choses arrivent. En un éclair, tout le projet de l'oeuvre à faire se présenta à mon esprit" (extrait des Cahiers de Neuilly, 1956-1958).

Madame Daniélou réussit à intéresser à ce projet les chefs du catholicisme libéral et des notables catholiques (aristocratie royaliste et haute bourgeoisie industrielle). L'oeuvre de cette femme et sa vie intellectuelle sont à situer dans ce contexte religieux, social, politique et philosophique de la fin du XIX^e - début XX^e siècle, brièvement rappelé ici. Le catholicisme menacé (dans ses prérogatives institutionnelles et par le développement d'une morale laïque) va connaître, dans le milieu des élites aristocratiques et bourgeoises, un renouveau quasi mystique dont témoigne la retentissante conversion de Paul Claudel.

En 1915, l'appel de Madame Daniélou est "si fortement entendu et si fidèlement obéi qu'une communauté apostolique en est née pour assumer et poursuivre l'oeuvre entreprise" (M. Léna, 1981). Il s'agit de la communauté apostolique

Saint-François-Xavier à laquelle appartiennent les cadres de Sainte-Marie, celles que l'on appelle les demoiselles. Pour Madame Daniélou, la créatrice d'une institution où les jeunes filles pourraient former leur intelligence sans perdre la foi est un impératif quasi religieux, "un appel apostolique au service des jeunes, la passion du Royaume de Dieu à construire, et la certitude que l'éducation joue un rôle privilégié dans cette construction" (Marguerite Léna; 1981).

Comme l'analyse avec beaucoup de précision H. Peretz dans son article "L'enseignement libre des jeunes filles Paris 1905-1920", c'est le caractère "très peu institutionnalisé" de cet enseignement qui constitue "le trait principal de la scolarisation libre en France de 1905 à 1959" (date de l'obligation de passer contrat avec l'Etat). Le fait d'être si "peu institutionnalisés" marque durablement l'histoire de ces établissements. A commencer par la possibilité, pour les fondateurs, de choisir le nom qu'ils vont leur donner. Or, de ce choix dépend le public à venir. Collège et lycée font partie des termes interdits par la loi : les fondateurs d'écoles libres ne peuvent les utiliser. En fait, constate H. Peretz, "Mlle Pimor et Madame Daniélou adoptèrent les dénominations illégales de Collège d'Hulst et de Collège Sainte-Marie" (H. Peretz, 1985). Les "indigènes" tiennent, comme nous venons de le voir, à cette appellation. Elle sert en effet à distinguer Sainte-Marie de la masse des petits cours privés et indique, qu'en ce lieu, sera dispensée une éducation globale -scolaire et morale - à laquelle il faut adhérer et se soumettre. En choisissant ce mot de collège, Madame Daniélou contrôlait implicitement sa clientèle.

Autre conséquence de ce caractère "très peu institutionnalisé" des établissements libres de jeunes filles : l'importance de la fondatrice. La personnalité de Madeleine Daniélou sert en quelque sorte d'emblème aux collèges Sainte-Marie. Un élément de sa biographie retiendra l'attention : Madeleine Daniélou fut reçue première à l'agrégation de Lettres en 1903, dix ans avant de fonder Sainte-Marie de Neuilly. A en croire H. Peretz, ce petit détail singularise Madeleine Daniélou de l'ensemble des fondatrices d'établissements. En effet, la plupart reprenait leur cursus universitaire après la fondation de leur institution. Autre fait biographique notable : Madeleine Daniélou était mariée à un journaliste devenu maire puis député. De cette union devaient naître six enfants. En bref, la fondatrice des collèges Sainte-Marie était à la fois une femme hautement diplômée, une épouse et une mère de famille nombreuse.

Depuis la mort de Madame Daniélou, en 1956, deux femmes se sont succédées à la tête des collèges Sainte-Marie : Mlle d'Ynglemare et Mlle d'Ussel. Toutes deux appartiennent à la communauté Saint-François-Xavier. Mais l'image de la fondatrice influence aujourd'hui encore le projet éducatif des demoiselles de Sainte-Marie. En témoigne cet extrait du Bulletin des Anciennes publié en avril 1986 :

"Un mot de Mme Daniélou

"A Saint-François-Xavier certaines nous quittent, d'autres, jeunes, viennent se joindre à nous. Dans un prochain Bulletin ou dans Coup d'Oeil, il sera peut-être agréable aux Anciennes de faire une sorte de recensement des membres de la Communauté et des personnes qui travaillent dans les collèges.

"En juin 1956, Madame Daniélou s'adressant aux élèves de première et de terminale - Dieu devait la reprendre en octobre suivant - leur disait, après avoir évoqué le présent de l'heure, déjà fort difficile : "Vous devez regarder l'avenir avec confiance. Vous êtes plus armées que d'autres par ce que vous avez reçu, pour vous orienter heureusement dans cette silve où vous vous engagez... Il y a quelque chose de grand à faire qui est de reconstruire sans cesse ce monde chrétien qui a toujours triomphé des barbaries comme des décadences, et pour lequel on a besoin de vous, car c'est vous qui serez là dans dix ans, dans vingt ans, quand nous-mêmes serons tombées avec notre mission; vous tiendrez le flambeau, vous le porterez plus loin."

"Il y aura bientôt trente ans que cet envoi a été prononcé. Qu'il retentisse toujours parmi nous; que la force d'en haut encourage et stimule les innombrables Anciennes qui s'engagent dans de grandes fidélités, dans de grands travaux, ou qui, patiemment, là où elles sont, égrènent le rosaire de leurs joies, de leurs souffrances, pour le Royaume de Dieu."

La personnalité de Madame Daniélou incarne l'évolution de la place et du rôle de la femme dans le monde des élites. Les générations de jeunes femmes éduquées dans son collège, âgées aujourd'hui de plus de 45 ans, se souviennent et évoquent le caractère exceptionnel de la fondatrice et celui, non moins exceptionnel à leurs yeux, du projet éducatif : donner aux femmes de la bourgeoisie et de l'aristocratie un haut niveau intellectuel. C'est la rupture consommée avec le XIX^e siècle.

Gisèle, 48 ans, agrégée, professeur de philosophie dans un lycée reprend, en des termes proches d'un légendaire, l'histoire de Sainte-Marie : "A cette époque (vers 1913), dit-elle, il était impensable qu'une femme fasse des études poussées sans perdre la foi. De plus, c'était une époque où les jeunes filles avaient un vernis; elle (Madame Daniélou) a voulu montrer qu'il existait une relation entre le niveau culturel et la religion. " Parlant de l'Association des Anciennes, elle dit : "On se tient énormément. La plupart des anciennes ont épousé des hommes de valeur, elles agissent sur les leviers de commande. Ce sont des femmes qui ont parfois de hautes responsabilités qui agissent sur le plan religieux et politique."

Christine, 47 ans, ne parle pas de femmes appelées à de hautes destinées mais d'épouses intelligentes. Christine ne travaille pas, elle s'active en faisant du bénévolat et de la catéchèse. Actuellement, beaucoup de femmes de cette génération et n'exerçant pas d'activité professionnelle, consacrent une grande partie de leur temps à la vie

paroissiale. Ceci s'inscrit dans la continuité, pourrait-on dire, du bénévolat des femmes de patrons de l'industrie qui se consacraient, elles, "aux oeuvres sociales". Ses propos rappellent ceux de Monseigneur Dupanloup : "Dans ma classe, dit-elle, la moitié n'a pas travaillé parce que pour finir on se marie très jeune et on élève des enfants. A Sainte-Marie, elles estimaient que les hommes avaient besoin de femmes intelligentes. Dans cette bourgeoisie catholique, on estimait que les femmes devaient être éduquées."

Deux niveaux d'analyse peuvent rendre compte de l'évolution du "status" de la femme bourgeoise dans la société française. Le premier : le droit aux études supérieures; le second : la place de la femme dans le monde du travail et la mère éducatrice.

Si les jeunes femmes de 32-34 ans n'évoquent que peu le légendaire de création, la plupart insistent sur les qualités intellectuelles de Sainte-Marie ; "le top niveau" de cet établissement devient un leitmotiv courant à travers tous les entretiens. Quelques exemples parmi d'autres : "J'ai pris conscience du haut niveau intellectuel de Sainte-Marie, en en sortant. Lorsque j'ai commencé à travailler, je me suis rendue compte que 80% des gens parlaient mal le français et n'avaient aucune culture générale" (Colette). Ou : "On sait écrire une lettre, on sait rédiger. Le côté intellectuel est très valorisé, peut-être trop. Nous, on était une division où si tu étais bonne en gym, c'est que tu n'avais rien dans la tête" (Odile). Ou encore : "Elles ont une grande exigence intellectuelle, de logique. Elles virent les gens pas très intelligents. On le perçoit bien quand les filles partent. Soit elles avaient mauvais esprit, soit elles étaient médiocres" (Flo). Etc, etc.

Interrogées plus précisément sur ce que signifie "ce haut niveau intellectuel", les jeunes femmes rendent alors compte davantage de la méthode et de l'organisation du travail que de l'excellence du contenu, excellence à propos de laquelle les avis divergent (cf. récits de Marthe et de Marie-Christine). Depuis 1959, date du contrat passé avec l'Etat, les institutions libres sont tenues de suivre les programmes officiels; l'originalité de l'instruction ne peut s'exercer que sur les modalités de transmission de ce programme et non sur son contenu. Résumons à grands traits ce que l'on nous dit sur la méthode ou l'apprentissage de la "chose intellectuelle" : "Apprendre à travailler seule, savoir organiser son travail, lire un livre et en tirer l'essentiel, faire un plan, apprendre à réfléchir, avoir une certaine rigueur d'esprit, à remettre en cause ce que l'on lit." Et pour finir : "Elles développent, dans les deux dernières années, l'esprit critique au nom de ce principe jésuite, nous dit la maman de Flo; on devient quelqu'un quand on est capable de critiquer l'éducation reçue."

Pour la jeune génération, revendiquer inconditionnellement le bon niveau intellectuel est une manière de perpétuer la réputation exceptionnelle de Sainte-Marie. Aujourd'hui encore, pour la plupart de ces jeunes femmes, devenues mères, Sainte-Marie demeure un "haut lieu" de la formation

intellectuelle des femmes.

Diplômées, exercent-elles une activité professionnelle ou demeurent-elles au foyer ?

En 1960, Mlle d'Ynglemare s'adressait à une génération de femmes qui commençaient à désirer entrer massivement sur le marché du travail. Cette conférence fut reproduite dans un bulletin des Anciennes datant de 1981. "Certes, tout a changé précisent les responsables de ce numéro, mais nous avons pensé, cependant, pouvoir citer ce texte, parce qu'il exprime, au-delà des vues plus particulières, plus réalistes de beaucoup de jeunes, une intelligence profonde de la complémentarité de la femme et de l'homme."

Que disait Mlle d'Ynglemare, en 1960, aux étudiantes de l'école normale et aux anciennes ? "Une femme normale et équilibrée est une femme de coeur. Dans ces perspectives, où situons-nous la vie intellectuelle ? Précisément au service du coeur ; car les forces de sensibilité peuvent dévier, sortir de la normale"(...) L'effort intellectuel sert donc à maîtriser l'excès de sentimentalité. La vie intellectuelle suppose, elle, une véritable culture, qui doit être "vie de l'esprit, tournée vers les autres". Or cette véritable culture, poursuit Mlle d'Ynglemare, ne correspond pas nécessairement à l'obtention des diplômes. "La culture, la vraie, dans ce monde de techniciens, est peut-être menacée, elle reste aux mains des femmes. (...) "Il faut situer la femme dans sa mission réelle, celle-ci est de fonder un foyer. Seules les femmes transmettent la foi aux tout petits et cette transmission est irremplaçable."

Les jeunes filles éduquées à Sainte-Marie expriment aujourd'hui encore l'ambiguïté de cet enseignement : mise en valeur de la chose intellectuelle et valorisation de la mission spirituelle incombant à la jeune épouse et mère. Ainsi, certaines affirment que Sainte-Marie pousse à faire de longues études, tandis que d'autres pensent tout aussi fermement que, sorties de Sainte-Marie, les filles se marient et font des enfants.

Quelques données chiffrées :

Sur les 50 mères des jeunes filles de la promotion 73, 12 ont exercé ou exercent une activité professionnelle:

- gérante de société (mari : attaché de direction)
- comptable (après le décès du mari)
- secrétaire (mari : ingénieur)
- restauratrice de tableaux (mari : député)
- graphologue (mari : directeur de société)
- responsable sponsoring UAP (mari : agent général dans la même entreprise)
- pharmacienne (mari : secrétaire général d'une entreprise)
- artiste-peintre (mari : P.D.G.)
- journaliste (mari : conseil en organisation)
- fonctionnaire (mari : cadre supérieur)
- cadre (mari : cadre dans une grande entreprise)
- un couple de commerçants.

Sur les 50 jeunes filles : 43 exercent aujourd'hui une activité professionnelle ; 47 ont obtenu des diplômes après une durée d'études se situant entre 3 et 6 ans, parfois plus. Professions exercées : documentaliste, expert-comptable, professeur, conseil en communication, institutrice, institutrice bilingue, journalistes, médecins hospitaliers, kinésithérapeute, infirmières, psychologue, psychomotricienne, cadre moyen, secrétaire bilingue, pharmaciennes, ergothérapeutes, puéricultrice, directeur contrôle service fraudes chez X, ingénieur pétrolier, responsable des relations de presse chez Y, ingénieur commercial, cadre de gestion, responsable formation entreprise, inspecteur de police, conférencière dans les musées nationaux, rédactrice de revue, chef de produit, assistante de direction, architecte, chef de publicité, restauratrice de tableaux. (Voir en annexe les résumés biographiques de ces 50 jeunes femmes : études suivies, diplômes obtenus, profession, mariage, profession du conjoint, nombre d'enfants et professions des parents.)

Sur les 7 jeunes femmes qui n'exercent pas aujourd'hui d'activité professionnelle, une seule n'a jamais travaillé : Pascale, licenciée d'histoire, mariée à 22 ans à un viticulteur, mère de quatre enfants ; trois ont arrêté d'exercer leur profession à la naissance du troisième enfant ; deux à la naissance du second et une à la naissance du premier.

Sur ces 50 jeunes femmes : 34 sont mariées religieusement (2 ont divorcé) ; 5 sont mariées non religieusement ; 5 vivent maritalement ; 5 se déclarent célibataires. Sur 39 femmes mariées, 26 le furent entre 19 et 24 ans ; l'une de ces 39 femmes a quatre enfants, 9 en ont trois, 19 en ont "deux pour l'instant" (précision portée par les intéressées sur le questionnaire), 6 "un seul pour le moment" et 4 n'en ont pas encore. Une seule femme vivant maritalement a un enfant.

Fait incontestable, les jeunes femmes de Sainte-Marie, âgées aujourd'hui de 32 à 34 ans, sont diplômées, exercent une activité salariée, se marient et font des enfants. Les brefs résumés biographiques attestent du niveau social aisé de ces jeunes femmes. Les facilités offertes par l'aisance matérielle et l'entraide familiale permettent à la plupart de travailler sans perdre le contrôle de l'éducation de leurs enfants et laisser la priorité à la carrière du mari. Certaines affirment travailler, non par nécessité financière mais pour leur plaisir. Grands-parents et maisons familiales sont d'un grand secours. Système d'entraide inconnu des générations précédentes qui usaient alors du service des domestiques, gouvernantes ou nurses. Ces grands-parents assurent la transmission des valeurs familiales, compensant l'absence "physique" de la mère dans la journée.

La petitesse de l'échantillon ne permet aucune généralisation et au-delà de ces considérations de nature sociologique, il faut revenir à notre problématique initia-

le : quelle relation existe-t-il entre l'éducation donnée à Sainte-Marie et la "culture" bourgeoise ?

3.c) Les "demoiselles" et la culture bourgeoise.

Le projet éducatif des demoiselles de Sainte-Marie vise, semble-t-il, à faire prendre conscience à un enfant de la place qu'il a et devra occuper au sein de la collectivité des hommes. Les valeurs et les principes transmis s'apparentent à ceux dont on nous avait dit qu'ils caractérisaient l'espace culturel bourgeois : trouver un équilibre entre une valorisation excessive de la personne et sa dilution au sein de la collectivité, apprendre à contrôler ses impulsions, à maîtriser le rapport à l'autre. Ces principes éducatifs prennent sens, une fois encore, dans les figures du paradoxe et de l'ambiguïté.

Avant d'explorer notre documentation, présentons quelques fragments des écrits de Marguerite Léna, fragments tirés de son ouvrage "L'esprit de l'éducation" publié en 1981, et d'un de ses articles "La vocation chrétienne de l'éducation" publié en 1980 dans le bulletin de l'Association des Anciennes. Marguerite Léna est professeur agrégé de philosophie au collège Sainte-Marie de Neuilly. Citer des fragments de ces travaux permet de mettre en évidence l'existence, au sein de cet établissement, d'une véritable recherche spécifique et originale en matière d'éducation. Eduquer ne va pas de soi. La tradition est, ici, sans cesse repensée, adaptée à l'évolution de la société.

Le christianisme et les valeurs qui l'incarnent sont au fondement de l'éducation donnée dans les collèges Sainte-Marie. C'est la rencontre entre l'ascétisme bourgeois et les principes religieux. Rencontre difficile à admettre pour les demoiselles de Sainte-Marie qui n'accepteraient, en aucune manière, la relation établie, ici, entre leur projet éducatif et la bourgeoisie. Nous reviendrons ultérieurement sur ce point.

Fidèle héritière de Madeleine Daniélou, Marguerite Léna se réfère à celle-ci : "Il n'est d'éducation que spiritualiste; car éduquer n'est pas dresser, mais s'adresser; toute éducation est sur fond de parole et de liberté. Hors de cela, il n'était pour Madeleine Daniélou que conditionnements plus ou moins efficaces, plus ou moins nécessaires, mais jamais décisifs pour la vraie histoire, celle qui se joue entre les libertés et au secret de chacune d'elles. Confondre éducation et dressage était à ses yeux une méprise sur l'homme et un mépris de l'homme."

Madeleine Daniélou concevait l'éducation comme une forme de l'évangélisation, Marguerite Léna "comme médiatrice universelle de l'humanité de l'homme". A ce titre, elle ne saurait dont être, dit-elle, que globale.

"Ainsi apparaît de manière explicite, en éducation, la

loi d'exode qui commande implicitement toute action particulière, la conduisant des buts limités qu'elle s'assigne à la fin universelle qui en assure en dernière instance le sens proprement humain."

La relation éducative est, dit-elle, par nature conflictuelle car "elle s'établit entre des êtres inégaux et s'ordonne à une croissance; elle met en jeu l'autorité et l'obéissance, l'affrontement et l'engagement des volontés". Cette relation doit alors passer par "un renoncement réciproque".

"Pour grandir, l'enfant doit renoncer à ce qu'il est maintenant pour la figure encore indécise de ce qu'il sera; or nul ne consent volontiers à être délogé de ses positions, à être mené par un autre. Il y a toujours quelque vert paradis à abandonner, quelque grand pays d'enfance à laisser derrière soi." Quant à l'éducateur, il doit, lui, renoncer "au vertige de la puissance" et de la séduction.

Il n'y a donc pas d'éducation sans éducateur, et il y a en permanence risque d'échec. L'individu n'est pas réductible à des programmations; il peut, pour des raisons inconnues, échapper à l'éducateur. Alors "douloureusement, l'éducateur se heurte à la frontière mystérieuse de la liberté d'autrui, qu'il ne doit pas transgresser, qu'il ne peut pas contourner". Face à ces échecs inévitables, Marguerite Léna critique toutes les philosophies de l'éducation qui auraient tendance "à minimiser cette face obscure de la relation éducatrice en la mettant seulement au compte des structures sociales, inadéquates, ou d'erreurs psychologiques remédiables".

Qu'est-ce que "l'agir éducatif chrétien" ?

"Le geste éducateur total est celui qui, dans l'histoire des hommes, collabore ainsi au geste inlassable de Dieu appelant à l'existence ce qui n'existe pas, et recommençant en chaque enfant baptisé, en chaque culture, à toute époque, une histoire sainte."

Au-delà, ou accompagnant le caractère théologique des propos tenus par Marguerite Léna, on perçoit combien sa conception de l'éducation s'inspire d'une vision anthropologique de l'homme. D'où son insistance à écrire qu'il n'y a d'éducation vraie que globale. Cela est fondamental et explique comment des jeunes filles élevées à Sainte-Marie peuvent, plus tard et dans d'autres lieux que ceux des collèges, se "reconnaître". C'est pourquoi aussi on peut parler d'institution dans le sens où nous l'évoquions plus avant. A Sainte-Marie, on fait la personne ou, pour reprendre M. Léna, "Eduquer = bien faire l'homme." Tout être doit apprendre à se "connaître" afin de vivre dans la collectivité des hommes. Trouver sa place au sein de la collectivité incarnée par le collège est une première étape. L'enseignement est dominé par une certaine conception philosophique de la "personne".

"Il faut choisir entre l'affirmation de soi jusqu'au mépris de l'autre, et l'affirmation d'autrui, parfois au prix de soi. Il faut choisir la jouissance ou le partage, la domination ou le service. La vie ne choisit pas pour nous; à cette alternative nul n'échappe, et l'éducateur moins que tout autre. Il ne peut donc en appeler sans plus à "la spontanéité naturelle du vivant pour ouvrir l'accès à la qualité proprement humaine de la vie. Oeuvre d'amour et de parole, l'éducation est affaire d'homme. L'ordre biologique la symbolise, mais il ne la fonde pas" (M. Léna).

La place à accorder à l'individu est balisée par deux pôles extrêmes : le collectivisme (négation/dilution de la personne) et l'individualisme hédoniste (hypertrophie du "moi"). C'est le sens des propos tenus par Mlle d'Ynglemare, lors d'une conférence en 1938. Conférence publiée, pour l'anniversaire de sa mort, dans le Bulletin des Anciennes (1980) : "Les gouvernements totalitaires, qui ne laissent aucun choix aux individus dans tous les ordres d'activité et qui informent un peuple dans un seul sens, semblent bien donner raison aux partisans de l'éducation par la contrainte." Mais, poursuit-elle : "Bien des modernes poussent trop loin ce sens de l'individuel et, sous prétexte de respecter la personnalité, voudraient laisser aux jeunes le libre jeu non seulement de leurs activités mais de leurs instincts et de leurs passions." Le juste milieu - entre deux extrêmes - rappelle le "ninisme" propre aux définitions du mot bourgeoisie.

Mais c'est au nom d'un principe chrétien que les demoiselles de Sainte-Marie se préoccupent tant de la place à accorder à l'individu dans une structure éducative. Aucun être n'est réductible à un autre, "l'Esprit Saint parle en chacun". D'où la théorie de l'appel à la détection et au développement des dons contenus en tout individu. Comme le suggérait l'une des enquêtées, "il faut relire la parabole des talents". C'est très concrètement que les élèves ressentent cet intérêt "pour leur personne". Toutes affirment, en effet, qu'il n'y a pas d'anonymat. Chaque élève est connue, repérée, située familialement et socialement. Chaque élève est appréciée personnellement. Tout se passe cas par cas. La place accordée à l'individu trouve son écho jusque dans l'organisation même des rapports parents/collège puisqu'il n'y a pas d'assemblées de parents d'élèves. Avant toute inscription, la directrice de l'établissement voit, au cours d'un entretien, à quelle famille elle a affaire. Elle évalue les motifs de la demande. La réussite scolaire ne peut en aucun cas, affirme-t-on, suffire pour voir une fille acceptée à Sainte-Marie. Les demoiselles donnent "une éducation globale", les familles doivent accepter cette prise en charge de leur enfant par l'institution.

Deux exemples témoignent de ce qu'un individu peut, à un moment donné de sa scolarité, faire l'objet d'un traitement particulier, ceci au détriment, en apparence, des règles minimales de la vie collective.

Caroline entre au jardin d'enfants à Sainte-Marie de Passy.

Tout va très bien jusqu'à l'âge de 8 ans. A ce moment-là, l'enfant traverse une période de trouble, conséquence semble-t-il, de la naissance d'une petite soeur. Devant l'attitude devenue étrange de Caroline, un professeur, membre de la communauté, réagit : "C'était un très grand prof, charismatique, du primaire, elle a compris qu'il y avait un problème. Elle a fait pour moi un système où j'allais au collège quand je le voulais. Je n'étais pas séparée de ma mère. Cette année-là, elle m'a filé le prix d'excellence."

Véronique a eu, en seconde, raconte-t-elle, un problème d'incompatibilité avec un prof de physique-chimie. Dans un lycée (Véronique était au lycée avant d'entrer, en seconde, au Centre Madeleine Daniélou), il y aurait eu indifférence. Je bavardais à ce cours avec ma voisine. Le prof ne s'en prenait qu'à moi. Ca m'a horripilé. Ce n'est pas mon genre de ruer dans les brancards mais j'ai explosé. Je suis allée voir la maîtresse de division : "Vous n'irez plus au cours de physique-chimie; c'est bien ce que vous voulez, n'est-ce pas ?" J'ai manqué pendant deux mois. Après tout est entré dans l'ordre."

Betty, ancienne élève de Sainte-Marie, surprend par l'affirmation d'une personnalité qui la distingue des autres jeunes femmes discrètes, modestes, calmes, rencontrées jusqu'ici. Très grande, habillée d'une manière qu'il est convenu d'appeler féminine (décolleté, jupe fendue), bronzée, déterminée, très prise par son activité professionnelle, mariée, divorcée, mère de trois enfants, 32 ans. Après une scolarité brillante à Sainte-Marie, elle ne cherche pas à obtenir de diplôme et se "forme sur le tas". "J'ai commencé, dit-elle, comme dactylo bilingue. Mais c'était triché car j'avais le potentiel pour faire autre chose." Elle est aujourd'hui un cadre important de cette entreprise où elle a débuté "au bas de l'échelle". Voici ce qu'elle pense de Sainte-Marie : "Ce n'est pas une question de milieu social mais de rapidité de neurones. On peut y arriver avec ce qu'on vous fournit. La vraie valeur, c'est le respect des individus, de leurs idées, de leurs croyances. A Sainte-Marie, tu pouvais être juif ou protestant, il fallait pratiquer, croire en quelque chose. On vous inculque la volonté d'indépendance, celle qui vous exerce à vous déterminer vous-même et à ne pas être le jeu des déterminations."

Le rapport personnalisé entre les élèves et les professeurs entraîne nécessairement des tensions, et être à l'origine parfois "de cauchemars". C'est ainsi que Louise ne pouvait plus supporter son professeur de français, latin, grec. Notons que cette femme fut "un cauchemar" pour beaucoup d'autres élèves. A la fin de la seconde, Louise devait redoubler. Elle préférait quitter Sainte-Marie mais sa mère fit des démarches et obtint que sa fille passe en 1^oD. Elle eut alors de bonnes notes toute l'année. "Un prof peut vous fichier en l'air", remarque-t-elle. En terminale, Louise a, de nouveau, des problèmes avec un prof de philo. Elle est renvoyée à la fin du premier trimestre. "Maman a été pleurer; j'ai été réintégrée mais le prof de philo avait précisé que

si je venais à son cours, elle s'en allait. La maîtresse de division a décidé que je n'irai plus au cours de philo. C'est une ancienne de Sainte-Marie qui est venue me donner des cours à la maison." A propos de ce même professeur, Muriel fait la remarque suivante : "J'étais timide, discrète, bonne élève mais vraiment elle a du tyranniser des générations. Elle me faisait traduire un texte en latin jusqu'au moment où je faisais une erreur. J'étais outrée. Je faisais des cauchemars."

Comme dans tous collèges - univers clos - l'intérêt pour la personne peut s'accompagner d'une série d'abus, de déviations, ou de déplacements affectifs. Le journal intime de Dominique en témoigne admirablement. Pendant toute son adolescence et sa vie de jeune femme mariée, Dominique a tenu un journal. L'exemplaire qu'elle me confie est l'unique témoin de cette pratique. Le journal couvre une période allant du mois de février au mois de mai 1956. Dominique est alors en première à Sainte-Marie de Neuilly, elle a 16 ans. - Pendant 250 pages, Dominique note jour après jour ses réflexions et ses émotions. Elle raconte ce qui lui arrive au collège avec ses camarades et ses professeurs. La famille ne tient qu'une toute petite place. Elle consacre une cinquantaine de pages à ses vacances de Pâques passées à Porquerolles. Un moment de liberté. Dominique est alors "en pleine crise d'adolescence". Son cahier est truffé de citations morales; elle recopie prières, poèmes, fragments de romans; elle écrit elle-même des poésies. Chaque jour, un petit commentaire sur l'effort scolaire et la tension intellectuelle. Mais l'essentiel de ce journal est la lutte acharnée que mène Dominique pour affirmer sa personnalité face à l'institution incarnée par la maîtresse de division. Pour éveiller l'attention de celle-ci, Dominique refuse de croire en Dieu.

Quelques extraits :

1^{er} mars 1956

1^{er} jour d'exam.

Répét. de chant.

"Seigneur Jésus apprenez-moi à être généreux

A vous servir comme vous le méritez

A donner sans compter

A combattre sans souci des blessures

A travailler sans chercher le repos

A me dépenser sans attendre d'autre récompense

que celle que savoir que je fais votre sainte volonté".

(Saint Ignace)

Salut

Sujet de français : choisir une dizaine de vers qu'on aime et tenter de distinguer ce qui fait leur magie.

3 mars

J'ai 14 en compo de dogme malgré les crétineries que j'ai

sorties. Détachement : non par renoncement mais liberté

d'esprit par rapport à ce que n'est pas Dieu. Détachement à

la terre = attachement à J.-C., non pas négatif mais positif.

Sujet de philo : le savant découvre, l'artiste crée.

6 mars

Marre, marre, marre de vivre. Lâcheté dégoûtante. Aucune révolte : pas la force. Solitude, désespoir résigné, mais Je m'en contrefous

Je m'en contrecontrecontrefous

Va voir là-bas si j'y suis

Merde

Voici mes litanies et mes prières pour le moment. Ceci dit, n'insistons pas : c'est l'énervement du moment.

On corrige la compo de français.

La poésie : non pas richesse en soi-même, mais en ce qu'elle évoque (Annie) ; avant-goût du bien à quoi tous les hommes aspirent (Marie-France, qui est 1^o avec 15)

Mercredi 7 mars

Dominique écrit une lettre anticipée à d'U. (la maîtresse de division). Elle imagine qu'elle est à Porquerolles. Dans cette lettre, elle fait part de sa souffrance et reproche à sa maîtresse de division (d'U.) de ne pas l'avoir aidée.

"J'en veux à mort à d'U. d'autant plus que je l'ai plus aimée. Oh je peux bien le dire, je l'aime. Pourquoi le cacher Chantal F. le cache-t-elle ? non, et elle est moins ridicule que Jeanne ou que Chantal E. qui ne veulent pas l'avouer.

Dimanche 8 mars

Travail intempestif.

Enervement complet, j'en ai par dessus la tête. J'ai mis 6h sur le plateau central et je ne l'ai pas fini, et encore, ce que j'en sais ou rien ?

Tiendrais-je jusqu'à mardi soir ?

Je suis dans une situation complètement fausse. J'envoie promener la religion mais ça ne colle pas avec ma vocation.

Fatigue nerveuse atroce.

Marre, marre, marre.

Lundi 12 mars

Demain, compo de géo.

"Demain, tout sera fini"...

Veine

Mais je suis triste, je pense non aux vacances mais au troisième trimestre. Elles sont si courtes, il est si long. Et le bachot au bout, ça, ça m'effraie vraiment.

Mais n'anticipons pas.

Je sais bien que je ne suis qu'une pauvre crétine, bête et détestable, qui ne mérite aucune attention et qui, même lorsqu'on fait attention à elle, ne doit pas y croire : ainsi d'U. quand j'étais malade, elle a été très chic.

Naturellement je n'ai pas été assez bête pour croire que c'était pour moi personnellement, mais pour moi en tant que membre de la classe ; je sais maintenant que c'est par simple sens du devoir.

Le jour suivant

M. F. a le cafard et ne peut s'en débarasser seule.

Ca l'humilie.

C. a le cafard et ne veut pas le montrer. Elle ne veut pas embêter les autres.

Il y a des choses auxquelles on ne devrait jamais toucher parce qu'elles sont sacrées. C'est tout ce qu'on qualifie de personnel.

Vendredi 16, version sur table

A 6 h 1/2 conversation avec C. (une camarade). Je lui dis que je ne veux pas faire mes Pâques et que je ne veux plus pratiquer. Elle s'effraie et me dit de lire le pari de Pascal. Elle a l'air de rien mais elle est étonnante. Je ne peux pas être une sainte, il faut l'accepter. C. va parler à d'U.. Seulement je ne me fais pas d'illusions ou elle ne me prendra pas au sérieux ou elle me méprisera et elle aura raison. Seulement ce n'est pas comme cela qu'elle me convertira.

J'entends d'U. me dire "Alors pour quelques misérables déceptions purement sentimentales et subjectives, vous lâchez tout !" (mépris cinglant).

Je voudrais ne plus penser à tout cela, mais ça m'obsède.

Samedi 17 mars

A midi et demie, je me trouve seule en face de d'U. qui dit que je suis "sombre et muette ces temps-ci" et qui me demande si c'est à cause du travail ou si c'est "le temps des grandes réflexions" ; elle a visé juste pour les deux choses mais je ne lui réponds rien ; d'ailleurs, elle se fiche gentiment de ma poire et je me prends à rire avec elle. Mais je reste sur la défensive et me méfie de son air enjôleur : on ne m'y prendra plus. Peut-être m'en coûtera-t-il de lui résister mais il le faut.

Si d'U. m'appelle je n'ouvrirai pas la bouche parce que les mots trahissent et expriment mal la pensée.

Si d'U. m'appelle pourvu que je m'emballe pas trop vite et que je ne fasse pas d'illusions !

Si d'U. m'appelle, c'est plus par devoir que par amour, un devoir pénible et où on sent qu'elle aimerait mieux faire autre chose".

Lundi 19 mars

Ce soir d'U. me parle, elle est très gentille. ATTENTION. Elle m'a dit de lui envoyer un dessin de Porquerolles.

Mercredi 21 mars

Version sur table ; courbatures de la gym, cafard.

Je pars dans huit jours mais pas pour longtemps (...)

Suivent trois longues pages sur les sentiments de Dominique pour d'U. "Elle ne m'aime pas, elle aime les autres".

Vendredi 23 mars

C'est les vacances et ça ne me fait aucun plaisir. C. a parlé à d'U. D'U. a dit qu'elle savait : elle a dit que c'était normal, que ça passerait et que c'était habituel aux artistes. Ça me met en fureur qu'elle ne me prenne pas au sérieux et surtout ce qui me met en fureur, c'est qu'elle a raison, qu'elle ne se pose aucune question sur moi et qu'elle me relègue distraitement dans les affaires classées d'avance. Ah si elle croit que je reviendrai si facilement à Dieu, c'est qu'elle n'a pas compté sur un facteur important : mon orgueil !

Samedi 24 mars

Hier après-midi, je m'embêtais bigrement et j'ai dormi comme une marmotte. Affolement des parents : "il ne manquerait plus qu'elle soit malade pour partir !" Je me reveille à temps pour aller voir "Pain, amour, ainsi soit-il" parfaitement crétin. Après, dîner à la Brasserie alsacienne des Champs-Elysées. Avec ma jupe marine attachée par une épingle anglaise, j'étais le parfait type de la petite pensionnaire de couvent. Bah ! je m'en fous."

Récit des vacances à Porquerolles, histoires amoureuses (flirt) avec un matelot et "des garçons de cuisine".

Dominique parle à leur propos de décalage de milieu. Mais elle est heureuse.

Retour à Sainte-Marie. Nombreux poèmes, nombreux commentaires sur les Avis, remarques sur les cours d'un professeur de français, sur des lectures personnelles, sur la musique, etc.

Pour conclure et illustrer ce rapport complexe entretenu au sein du collège entre les cadres de Sainte-Marie et la personnalité des élèves : la fameuse parabole des talents.

"Je vais demander à d'U. des cartes pour la vente de charité. Elle en profite pour me faire un petit laïus bien senti sur "mes immenses dons" (???) en me disant qu'il faut choisir pour une noble cause. Elle dit qu'elle me connaît bien. Je me demande dans quelle mesure c'est vrai. En tout cas elle a deviné que je n'avais pas encore choisi pour ou contre une noble cause. En fait, j'ai choisi contre, mais on ne peut pas dire que ma cause soit méprisable. J'ai à choisir entre la sainteté (ou l'héroïsme) et la sagesse. Je choisis la sagesse. C'est sage. Elle me parle de son frère qui a été tué en Algérie. Je l'admire. Elle en parle avec tant de simplicité, sans larmoiements, avec admiration et foi. "C'est extraordinaire de penser que maintenant il a VU Dieu". Ce que j'admire, c'est plus son cran que sa foi d'ailleurs ; plus sa façon de concevoir sa foi que sa foi en elle-même. Elle prétend que je me suis améliorée ces temps-ci. Je veux bien mais je n'ai pas l'impression d'avoir tellement changé depuis 15 jours !

Elle me montre des coupures de journaux où il est question de son frère. Je suis heureuse d'être ainsi introduite dans son intimité, dans sa famille, ses sentiments les plus intimes. Il faut reconnaître qu'elle est formidable. Elle me dit qu'il faut avoir un but qu'on suit sans jamais dévier de sa route. Peut-être. Mais alors on a un peu des oeillères, on passe à côté des beautés de la vie sans les voir. Je préfère l'anti-systématisme de Montaigne, qui prend les choses comme elles se présentent, au fur et à mesure, au jour le jour. Carpe Diem."

En refusant d'accorder une trop grande importance "aux états d'âme" mais en respectant la personne, on apprend aux enfants à trouver un équilibre, une place. Pour les guider : des principes et des structures.

Les principes ne présentent rien de bien original. Ils s'inscrivent en filiation directe avec les civilités

érasmiennes.

Principe fondamental : la maîtrise des instincts chez l'enfant. Citons Mlle d'Ynglemare : "Tout d'abord, il faut faire comprendre aux enfants que les usages requis par la politesse ne sont après tout que l'indice d'un haut degré de civilisation (...). L'enfant apprend d'abord, par lui-même, à contrôler ses appétits, à retenir les manifestations excessives et vulgaires de ces émotions : rires bruyants, cris, déluges de larmes, gestes désordonnés, agitation, paroles inconsidérées (...). Puis il fait ses premiers essais d'être social : en premier lieu, il apprend à éviter ce qui peut gêner les autres, il s'exerce en suite à la courtoisie dans les relations, à la correction du langage, à l'expression aussi nuancée que possible de la pensée, à la liberté dans les démarches, à l'aimable simplicité qui est le comble de la distinction..."

On peut aisément faire un rapprochement entre de tels principes éducatifs et la "personne bourgeoise". Nous verrons comment les demoiselles de Sainte-Marie luttent effectivement contre "le snobisme ou l'étalage de la richesse" auxquels cèdent facilement les jeunes filles "non encore éduquées."

Pour maîtriser les élans et les instincts des enfants, on contrôle, par exemple, "les amitiés trop fortes", en séparant "les trop grandes amies". Ce lien peut en effet, engendrer des sentiments passionnels, permettre à l'enfant d'échapper à l'autorité, à la classe et lui faire perdre son indépendance.

C'est ainsi que de nombreuses jeunes filles furent séparées de leurs amies. Laure C. fut convoquée chez la maîtresse de division : "Il ne fallait plus que je fréquente deux copines déconneuses qui avaient, paraît-il, mauvaise influence sur moi. Je trouve cela d'une mesquinerie redoutable et d'une connerie monstrueuse. Je n'en ai pas tenu compte."

Chantal suivit les conseils et perdit une amie. "J'avais une amie en 6°. En 5°, la bonne soeur m'a convoquée pour me dire que ce n'était pas une amie pour moi. On n'était pas du même milieu. Son père était un bourgeois mais sa mère était d'un milieu d'artisan, la grand-mère était analphabète. Mes parents ne l'aimaient pas, elle était gaie et indépendante."

Le système clos du collège est un terrain propice au développement des grandes amitiés. Elles sont donc contrôlées minutieusement. Mais le cas de Chantal déborde la seule question de ce contrôle et pose celle de l'appréciation des distances sociales. Ce point sera développé ultérieurement.

Pour "maîtriser les instincts de l'enfant" : on valorise la "chose intellectuelle". On cherche à canaliser les élans affectifs de l'enfant et de l'adolescent vers le développement de ses "dons".

"Quelle est, d'après vous, la principale qualité de

l'enseignement donné à Sainte-Marie ?" Voilà ce que nous demandions à nos enquêtées dans le questionnaire. Elles ont toutes répondu : "En premier, le niveau intellectuel, la qualité des professeurs, l'apprentissage de la rigueur intellectuelle." Etc. Toutes s'accordent à dire "qu'il ne fait pas bon être, à Sainte-Marie, mauvaise élève". Pour certaines la peur règne, l'humiliation aussi. Caroline qui fut une très bonne élève remarque : "C'est un système qui fonctionne sur la peur. On ne te sanctionne pas si tu fais mal, on te sanctionne avant. C'est de la répression un peu préventive. On était des élèves extraordinairement obéissantes. Tu pouvais avoir l'impression d'avoir mal fait sans avoir rien fait. Tu règles ta conduite sur ce qu'on attend de toi. J'appliquais trop à la lettre."

L'homogénéité intellectuelle est visée. On éjecte celles dont on dit "que Sainte-Marie ne leur convient pas". Elles disparaissent, orientées vers des écoles dont la réputation intellectuelle est moins forte.

Les jeunes filles apprennent à intégrer ces valeurs. Marie-Christine trouve normal de voir une de ses soeurs quitter Sainte-Marie "parce qu'elle n'était pas intéressée par les choses intellectuelles". Une autre reconnaît, "sans révolte aucune, précise-t-elle, être restée à Sainte-Marie malgré son niveau très moyen. Ma mère allait régulièrement pleurer chez la directrice".

Danièle, âgée de 50 ans, déclare : "Ma soeur s'est fait virer en terminale sur le motif d'être faible en latin. Alors qu'elles estimaient qu'elle n'aurait pas son bac, elle l'a eu ailleurs. Mon autre soeur n'était pas douée pour les études; on lui a dit qu'elle s'épanouirait ailleurs." Quelques années plus tard, Danièle inscrit ses propres filles à Sainte-Marie de Neuilly. La première travaille et se comporte bien jusqu'en 5°. Mais, dit la mère : "Elle était gâtée, c'était un caractère difficile. En 5° elle s'est fait punir trois fois. Elle fuguait, elle partait en disant qu'elle allait déjeuner chez sa grand-mère. Un jour, je l'ai retrouvée derrière les rideaux. Les demoiselles ont dit "B. n'est pas heureuse chez nous, elle serait beaucoup mieux ailleurs". Danièle suivit les conseils. Puis elle inscrivit sa deuxième fille à Sainte-Marie. "Celle-ci était sage mais dernière en classe. En 7°, elle avait essayé de progresser, on l'avait même citée comme un exemple et on nous annonce qu'il n'est pas question qu'elle passe en 6°. Alors, on s'est fâché. Le prof a fait son mea culpa. A la fin de la 6°, ça n'allait toujours pas. Elle pourra, nous dit-on, se consacrer davantage au français et aux maths si elle abandonne le latin. Comme on ne fait que du latin à Sainte-Marie, cela voulait dire renvoyée. Mais je connaissais le contexte, j'ai trouvé normal qu'elles se débarrassent de mes filles. J'ai joué un truc avec des pions qu'il ne fallait pas."

Au nom du respect de la personne, Colette, ancienne élève de Sainte-Marie, membre des Anciennes, professeur agrégé, exerçant volontairement sa profession dans le public, la considérant comme une mission chrétienne, est amenée à

dire sans démagogie mais sans crainte d'être jugée élitiste : "Elles (demoiselles) recherchent à promouvoir des êtres intelligents et chrétiens. Elles ne gardent pas des enfants pas doués. On tire le maximum des gens. Elles exploitent à fond les qualités."

Autre témoignage d'un professeur du Centre Madeleine Daniélou : "On avait une petite en 5^e qui donnait du fil à retordre. Elle n'a pas été gardée. Elle était d'un milieu..., elle habitait Rueil, elle avait une mère qui avait une vie houleuse. C'était une petite fille très attachante. Déjà, en 5^e, elle ne pensait qu'aux garçons, elle critiquait toujours ce qu'on faisait. On l'entendait à la cantine, à la récréation, dans les couloirs, en interclasse. Il y a des surveillantes. Elle commençait à fumer des cigarettes. Si on la renvoie, elle est fichue. La religieuse a dit "si on la garde au collège, c'est 10 ou 12 qui seront fichues". Plus tu insistes, plus l'élève perd pied. Il vaut mieux qu'il soit dans un cadre scolaire qui lui convienne. C'est un enseignement très riche. On tente le maximum."

C'est au nom du respect de la personne que se développe à Sainte-Marie un certain élitisme. La parabole des talents masque la dureté inhérente à ce procédé. Sainte-Marie ne s'encombre pas d'élèves susceptibles de tenir en échec les éducateurs. On se souvient des propos de Marguerite Léna, critiquant les philosophies de l'éducation qui cherchent toutes à vouloir toujours et à tout prix expliquer rationnellement un échec scolaire. Sa critique s'inspire d'un principe généreux : en tout être, il y a une part de mystère irréductible. En fait, il ne faut pas réduire les conceptions de l'éducation des demoiselles à un élitisme pur et simple. En effet, dans une même famille, on garde une soeur alors que l'autre est renvoyée. L'enfant fait là l'apprentissage de la dureté vis-à-vis de lui-même, c'est-à-dire, évaluer au plus juste ses possibilités. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce système ignore la démagogie et qu'il participe à l'apprentissage du contrôle de soi et de la connaissance de soi.

Instincts maîtrisés, canalisés vers l'éveil de son intelligence et le développement de ses capacités intellectuelles, l'enfant apprend à vivre dans la collectivité. Des structures sont mises en place pour créer cet équilibre entre soi et les autres, les autres c'est d'abord le collège.

Les maîtresses de division, membres de la communauté Saint-François-Xavier, servent à créer ce que l'on appelle ici "l'esprit du collège". Elles peuvent être professeurs mais leur rôle est avant tout d'assurer l'enseignement religieux et la coordination des classes d'un même niveau. Elles veillent aux relations entre les élèves, les professeurs et l'institution. A plusieurs reprises, nous avons pu les voir exercer, concrètement, leur rôle.

Une structure particulière : les avis. Chaque matin, les élèves entrent et vont dans une salle où sont réunies toutes

les classes de même niveau. Les places sont attribuées de telle sorte qu'une élève de seconde C se trouve placée à côté d'une élève de seconde A. La maîtresse de division anime ces avis qui durent environ une demi-heure. Elle évoque tel ou tel sujet concernant la vie du collège, les actions bénévoles à mener, donne des nouvelles de camarades malades ou absentes. Elle peut également traiter d'un thème plus général, se livrant à un exercice spirituel. Elle surveille aussi les tenues en repérant les manquements au règlement, ceux qui concernent l'uniforme.

Moment solennel, où l'individu est plongé dans la collectivité. Ce rituel matinal vise à créer un sentiment d'appartenance à un corps. Il symbolise le passage de l'individu au collectif, assurant ainsi l'équilibre entre l'attention portée à chaque élève, l'esprit de classe et l'existence du collège.

Le sentiment d'appartenance au collège est également suscité par diverses activités proposées à l'ensemble des élèves : les retraites liées à la pratique religieuse où toutes les jeunes filles partent ensemble, deux ou trois jours, pour méditer et prier ; les voyages organisés par les demoiselles à Rome, en Espagne ou ailleurs ; les pièces de théâtre à monter, l'effort de carême, etc.

Tout ceci rappelle l'organisation classique des collèges jésuites (se reporter au livre de R. Chartier, M.M. Compère, D. Julia, 1975).

"Avoir l'esprit du collège", c'est participer avec enthousiasme à ces diverses activités.

Le souci de donner une éducation globale s'incarne dans des activités bénévoles proposées aux jeunes filles. C'est "l'ouverture aux autres" considérée comme une "ouverture sur l'extérieur".

"Elles ne transmettent pas une doctrine mais une force personnelle. Elles valorisent les qualités personnelles. Le pouvoir de la perception ignatienne des choses n'est pas forcément une mauvaise chose. Il y a une bonne et mauvaise manière de l'exercer : le pouvoir pour soi ou au service des autres. Ne prendre de responsabilités est une manière de ne pas juger les autres comme interlocuteurs valables" Marie-Christine.

L'enfant puis l'adolescente, prise dans un système où elle est tout à la fois valorisée en tant que personne, plongée dans l'esprit de corps est également tenue de "s'ouvrir aux autres".

Un paradoxe.

A la question, quelle est d'après vous la principale qualité de l'enseignement donné à Sainte-Marie ?, la réponse fut, nous l'avons vu, en premier, la qualité intellectuelle et en second, la qualité morale "on apprend à respecter les autres, à s'ouvrir aux autres". A la question, quel est d'après vous le principal défaut de l'enseignement donné à Sainte-Marie ?

les réponses furent : "le manque d'ouverture", "un milieu trop protégé malgré une apparente ouverture sur l'extérieur", "le sectarisme", "l'élitisme", "l'enseignement trop peu ouvert sur l'extérieur", etc, etc (voir en annexe n° 3 de ce chapitre les 50 réponses obtenues à ces questions).

Ouverture et enfermement : par principe, les demoiselles de Sainte-Marie ouvrent la porte de leurs établissements à toutes personnes indépendamment de leur condition sociale et de leur religion. Les collèges Sainte-Marie sont multi confessionnels et majoritairement fréquentés par les catholiques. Elles ne font, disent-elles, qu'assurer un enseignement de haut niveau et une éducation morale inspirée et guidée par les principes chrétiens.

Plusieurs faits visent à transformer ce principe en une réalité :

. Le coût peu élevé des études (adapté aux revenus des parents et au nombre d'enfants)

. La création des écoles Charles Péguy appelées ainsi "à cause, dit la fondatrice de l'une de ces premières écoles, de tout ce que ce nom symbolise de profond sens chrétien et d'amour vrai de l'âme populaire".

Vers 1933, la création des écoles Charles Péguy, conçues d'abord comme écoles primaires de quartier, s'inscrivait dans l'élan missionnaire orienté vers les milieux ouvriers. Ce furent Courbevoie, puis La République, Bobigny, Montreuil et Rueil. Progressivement les écoles primaires Charles Péguy se sont transformées en collèges. L'école de Courbevoie a été transférée à Rueil en 1968 "attirée par les grandes H.L.M. de la cité de la Fouilleuse". La République, créée en 1941, présente un caractère différent des écoles de banlieue "elle accueillait - et accueille toujours - des enfants et des jeunes de milieux extrêmement différents, au plan social, culturel, philosophique et religieux" : enfants d'artisans, de commerçants, d'industriels, de cadres, "aujourd'hui l'école s'ouvre aussi aux étrangers, le XI^e étant le quartier de Paris qui en compte le plus."

. Création de collèges Sainte-Marie en Afrique.

Pour les demoiselles, le problème de l'ouverture sociale reste, comme l'affirme un cadre de Sainte-Marie de Neuilly, un souci fondamental. En effet, leur vocation chrétienne ne peut s'accommoder de l'idée d'être, dans la pratique, les éducatrices des milieux favorisés. Même si, à l'origine, le projet de Madeleine Daniélou rencontrait les préoccupations d'une certaine fraction de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie catholiques.

Les limites de l'enquête - une promotion de jeunes filles venues du Collège Sainte-Marie de Passy, n'ayant passé que les deux dernières années de leur scolarité à Rueil et d'autres femmes éduquées à Sainte-Marie de Neuilly - ne permettent pas de généraliser. La prudence s'impose avec d'autant plus de force que les témoignages livrent des avis

contradictaires.

"Avant Rueil, affirme Louise, il y avait des différences sociales, mais cela ne se sentait pas. C'était la même éducation. Après Rueil, j'ai trouvé que cela avait changé, elles nous avaient dit "on va s'ouvrir". Au fond, elles n'avaient rien changé mais sur le plan des traditions, cela avait changé, ce n'était plus les mêmes familles. C'était des nouveaux riches."

Au contraire, Christiane qui est de la même promotion que Louise, affirme que le passage à Rueil n'a pas vraiment changé le niveau social de recrutement. Mais, dit-elle, "ma soeur qui est entrée en 6° à Rueil affirme qu'elles ont réussi à s'ouvrir, il y a toute une population qui n'est pas la bourgeoisie."

Sandrine, toujours de la même promotion : "A Rueil, les nouvelles sont arrivées. Elles avaient une façon de s'exprimer différente de nous. Je pense qu'elles employaient des mots à la limite de la vulgarité. On nous reprenait depuis qu'on était toute petite."

Enfin, les propos d'un professeur laïc, en exercice au Centre Madeleine Daniélou : "La directrice du Centre Daniélou a voulu, en s'installant à Rueil, s'ouvrir à d'autres milieux. Elle pensait toucher Nanterre, la banlieue. Elle a été très déçue. C'était avant tout des familles de techniciens supérieurs qui avaient deux enfants et pas plus et qui n'avaient pas de générosité. La générosité, c'est-à-dire, donner du temps pour quelque chose de gratuit. Celles de Charles Péguy sont prises automatiquement en 7° à Daniélou et c'est souvent vers la 5° qu'elles sont orientées. Ces filles dont les parents étaient techniciens supérieurs étaient gavées mais étroites. C'est là précisément qu'il y a une éducation à faire. Elles étaient neutres mais ne se proposaient pas pour les activités (bénévolat, générosité). A la cantine, c'est un self, l'esprit Sainte-Marie, c'est une seconde qui va spontanément aider une petite de 5°. On le voit. On a reçu des talents, tu ne te moques pas des autres, tu dois les faire fructifier, pour les autres. Si tu vis pour toi, tu te dessèches."

A défaut de pouvoir fournir une analyse systématique du profil sociologique des effectifs de Sainte-Marie, bornons-nous à étudier la promotion 1973.

Promotion 1973

Profession des pères d'élèves : Deux cadres sup. dans des grandes entreprises ; un responsable de service des séances à l'assemblée nationale ; un gérant de société ; neuf ingénieurs ; un technicien ; deux directeurs commerciaux ; un inspecteur des finances ; un député ; un industriel ; un architecte ; un contrôleur de gestion ; un commerçant ; un représentant ; un viticulteur ; un organisateur de société ; huit directeurs de sociétés (4 P.D.G.) ; un imprimeur ; un ministre ; un assureur ; un banquier ; un officier de marine ; un médecin ; deux avocats ; un directeur à la Banque de

France ; un agent de change.

Première remarque : dominance des classes supérieures, absence des professions manuelles. L'anonymat ne me permet guère de donner les preuves qu'il s'agit non pas des classes supérieures mais, bel et bien, de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie.

Et si tel n'était pas le cas, pourquoi alors les demoiselles de Sainte-Marie s'acharneraient-elles à lutter contre les signes extérieurs de richesse et contre l'oisiveté que peut engendrer le confort social ?

"On n'arrête pas de vous dire, vous faites partie d'un milieu favorisé matériellement, elles crachent sur vous tous les matins. A côté de cela, on était l'élite intellectuelle" Louise.

"On t'apprenait que tu étais d'un milieu aisé mais qu'il fallait se comporter pour que cela ne se voit pas" Caroline.

"Les profs étaient hantés par le snobisme. Ce n'est pas parce que tu es ceci ou cela qu'on est mieux que les autres. En revanche, comme on est mieux que les autres, ayant la chance d'avoir une éducation pareille, c'est criminel de ne pas te cultiver" Flo.

"Elles voudraient arracher la bourgeoisie à elle-même. Elles ne veulent pas de l'esprit de classe : promotion, etc. Elles cherchent à ouvrir les gens à la générosité : petites soeurs, oeuvre, adoption des enfants, former des élites femmes. Elles ne se contentent pas de faciliter la reproduction du modèle bourgeois" Colette.

L'uniforme qui peut sembler aujourd'hui anachronique ainsi que la non mixité, sert à masquer les différences, à lutter contre les excès vestimentaires, à permettre "aux éventuelles pauvres" de ne pas souffrir de l'inégalité. Brigitte dont les membres de la famille paternelle sont bouchers de père en fils, pauvreté toute relative, reconnaît avoir accepté d'entrer en 1970 au Centre Daniélou parce qu'il y avait un uniforme, "sans cela, dit-elle, je n'y serais jamais allée."

Mais comme toutes l'affirment, l'uniforme ne masque rien et les jeunes filles apprennent à décrypter les différences qui existent entre elles, à partir de petits détails. En fait, l'uniforme sert à symboliser l'appartenance à un corps, à mettre le "collège" à l'écart des représentations bigarrées du quotidien.

En quoi consiste "l'ouverture aux autres" ?

Au delà d'une volonté affirmée mais non nécessairement suivie d'effets de s'ouvrir à tous les milieux sociaux, Sainte-Marie cherche à conduire l'enfant vers l'autre. Mais quel autre ? Les familles démunies, les handicapés, les malades, les aveugles, les petites vieilles. La plupart des jeunes femmes apprécient ces activités extra-scolaires.

Laure C inscrira peut-être sa fille à Sainte-Marie

"parce qu'il était inclus dans l'emploi du temps d'avoir des activités pour les autres, lecture aux aveugles ou aller à Garches s'occuper des petits handicapés. Je trouve cela très important. J'aimerais élever ma fille avec le sens du don. A Sainte-Marie, c'était systématique et cela intervient à un âge où ça marque. Après cet âge, tu as le choix. C'est un plus éducatif proposé."

"Elles voulaient diriger notre personnalité. C'est dans ce sens que la religion ne pèse pas. Pour elles, la question morale était beaucoup plus présente. Pour le carême, on faisait des économies. On distribuait la tirelire et à la fin de carême, on donnait tout à Frères des Hommes. On pouvait faire du catéchisme dans les milieux défavorisés à Saint-Cloud, être brancardier à Lourdes. Ce n'était pas obligatoire. Elles voulaient nous confronter à d'autres milieux" Odile.

En début d'année, on dispose un grand panneau où sont proposées diverses activités bénévoles. Chacune s'inscrit là où elle le désire. Ce n'est pas obligatoire. Mais sur le carnet de notes, trois colonnes : travail, comportement individuel et comportement de groupe.

En fait, cette ouverture à l'autre n'est pas une ouverture sur le monde social. on apprend à des enfants privilégiés à être sensibilisés aux malheurs des autres. Cela demeure un rapport personnel : un individu en prise à un autre individu. Cette expérience à l'autre faite d'actes bénévoles et généreux permet à ces jeunes femmes de ne pas penser "l'inégalité sociale" en terme de conflits. L'inégalité fait partie des données du réel (tout comme la diversité des dons contenus en chaque être). Chacun peut à son échelle, remédier aux malheurs humains. "On est des gens profondément moraux : on a une grande sensibilité aux autres" Flo.

Ces jeunes filles peuvent alors dire que Sainte-Marie n'ouvre pas sur le monde extérieur mais permet une ouverture sur les autres.

Impossible de passer sous silence les innombrables réflexions sur le sentiment d'enfermement éprouvé par les jeunes filles pendant leur scolarité. Marthe, Eléonore ou Marie-Christine, dont les fragments d'entretiens ont été reproduits en ce début de chapitre, expriment ce que la quasi-totalité des jeunes femmes ressent et parfois dénonce.

Mais cette sensation d'enfermement provient tout autant de l'institution que de la prégnance du "milieu". L'étroite relation existant entre l'inscription à Sainte-Marie et les traditions familiales ou/et sociales d'une fraction de la bourgeoisie symbolise cet enfermement.

"Il y avait une rue à traverser. Si cela n'avait pas été Sainte-Marie, j'aurais été à la Tour ou Lübeck. Pas d'alternative. Ca fait partie du milieu" Odile.

"Ma mère savait que Sainte-Marie était une bonne école. Le choix d'une école religieuse ne posait aucun problème. Ma soeur était entrée en 7^e, moi au jardin d'enfants, mon frère à Franklin" Caroline.

Tradition familiale ou influence du milieu, inscrire ses filles à Sainte-Marie va de soi. On ne se pose pas de questions. La plupart des parents de ces jeunes filles ont été, eux-même, éduqués, dans des écoles libres. Les frères sont à Franklin, St Jean de Béthune, Gerson, Ste Croix de Neuilly, etc.

"On ne peut pas se comparer à d'autres. On était très enfermées. Je ne connaissais personne qui allait au lycée. Peut-être que certaines, à la fin de la première ou en terminale, ont pu rencontrer d'autres jeunes dans des soirées mais moi pas. Pour le bac, cela m'a fait un drôle d'effet. J'ai foutu les pieds pour la première fois dans un lycée. On nous disait qu'on serait victime des examinateurs. Aller au lycée, c'était se damner, tous les profs étaient athés, communistes, marxistes" Caroline.

Vers la seconde ou la première, un certain nombre de jeunes filles cherchent à s'échapper.

"Quand j'étais à Sainte-Marie, dit Laure C, je ne connaissais rien d'autre. Aller-retour-école-maison, etc". Laure demande et obtient l'autorisation d'aller en seconde au lycée Molière. "Ma mère n'a fait aucun commentaire. En arrivant au lycée, j'ai eu l'impression de découvrir Paris, on se balladait. Le bistrot, la clop, la vie quoi. J'ai eu la chance de découvrir cela en seconde car après le bac, à la fac, on peut être larguée. J'avais l'impression très forte à Sainte-Marie de ne plus pouvoir respirer. Au lycée, j'ai tellement rien branlé que j'ai voulu retourner à Sainte-Marie pour passer mon bac. J'avais besoin d'être poussée".

Lorraine n'avait qu'un désir : sortir du milieu. Elle a du attendre le bac. "Après Sainte-Marie, dit-elle, j'ai fait une année à la catho pour aller ensuite à la Sorbonne. Comme j'habitais le VIII^e arrondissement, j'aurais dû aller à Nanterre. J'ai fait une licence d'anglais sans passer le diplôme. J'avais une impression de liberté. J'ai passé trois ans à galoper. Je voulais vraiment sortir du milieu. J'avais l'impression qu'on était trop protégée, pas comme les autres. On avait la même manière de penser, de s'habiller, tout quoi".

Enfermées à Sainte-Marie, enfermées dans leur milieu, les jeunes filles vivent avec une acuité toute particulière "l'hétérogénéité" de leur monde. Hétérogénéité perçue à travers des détails. Sur ce point, se reporter aux récits d'Eléonore, de Marthe et de Marie-Christine.

"On est toujours le bourgeois de quelqu'un".

"Pendant les week-end, j'étais très mal habillée, les autres nanas faisaient des folies d'habits. Moi dans ma

famille, on t'apprenait que tu étais d'un milieu aisé mais qu'il fallait se comporter pour que cela ne se voit pas". Caroline distingue les familles catholiques, avec beaucoup d'enfants et des maisons en ruine, les familles qui sont lancées dans le monde parisien, et les aristocrates. "Une différenciation très forte : ne pas avoir de particule. Je le vivais très mal, c'est une question d'ancienneté dans la classe". Les rallyes, nous l'avons vu, sont le symbole de ces différences internes.

Geneviève, aristocrate, dit que "le fric et les positions sociales étaient respectées". On apprend vite à faire ce qu'il faut. "J'avais une copine qui habitait ma rue. Ce n'était pas le même milieu. Son père avait une bonne situation un X mais pas de bonnes relations. Un type intelligent comme disait ma mère. Cette fille, je l'aimais beaucoup. Je la voyais dans certaines circonstances. J'opère très vite des distinctions. La bande du tennis n'est pas celle du ponton. J'emmenais cette fille dans la bande du tennis. Dans les rallyes, je ne mélangeais pas. Cela ne me posait aucun problème."

Cette sensibilité à détecter ses semblables en reconnaissant les différences, mais à ne pas juger celles-ci comme discriminantes laisse croire à beaucoup de jeunes femmes qu'elles peuvent fréquenter tous les milieux. Illusion permise, il est vrai, à celles qui ont le plus d'ancienneté dans le monde de la bourgeoisie.

"On s'apercevait des différences quand on allait chez les gens, il y a le duplex grandiose à Neuilly et le trois pièces. Ma fille était amie avec une fille dont le père était chauffeur de taxi. Mes filles ont des amies de tous les milieux. Celles qui sont de milieux plus défavorisés estiment avoir souffert à Sainte-Marie, cela venait d'elles, elles faisaient des comparaisons mais cela ne venait pas des autres" Danièle.

Ces jeunes femmes de trente ans gardent encore le souvenir d'un certain enfermement. Certaines détestent le bleu marine. D'autres refusent de croire en Dieu. La plupart se marie religieusement, avec un homme issu bien souvent du même milieu "à quelques nuances près", font des enfants et veulent toutes leurs transmettre ce qu'elles estiment une valeur essentielle : la générosité ou le sens du don.

Les principes chrétiens et l'influence jésuite soutiennent le projet éducatif des demoiselles de Sainte-Marie. L'enseignement et la pratique religieuse sont totalement intégrés dans le programme, considérés comme des "faits intellectuels" ouvrant à "la vie de l'esprit". C'est une imprégnation permanente qui structure la personne : connaissance de soi visant à la maîtrise de ses pulsions ; apprentissage de la rigueur et de la modestie ; lutte contre l'épate ; sentiment d'appartenance "à une classe" disparaissant sous le concept de générosité. L'ouverture à l'autre crée ainsi cette illusion profonde et ambiguë que "toute personne" peut acquérir ces valeurs pourvu qu'elle

renonce à un individualisme forcené. Sainte-Marie institue l'enfant dans ce qu'il doit être, et ce qu'il doit être correspond ici "à la personne bourgeoise". Les demoiselles de Sainte-Marie ne veulent pas accepter d'être les éducatrices des seules classes aisées mais leur dessein correspond aux attentes de ces familles, même si les demoiselles vont parfois à l'encontre de l'influence familiale lorsque celle-ci n'est pas conforme aux valeurs chrétiennes (trop de richesse, trop d'aisance, trop de confort matériel). Cette rencontre entre l'éducation donnée à Sainte-Marie et la bourgeoisie s'inscrit dans l'histoire des rapports de cette fraction sociale au catholicisme. Mais si l'on apprend à "devenir" bourgeois, on naît bourgeois.

ANNEXES DU CHAPITRE IV

1. Le Monde, jeudi 28 avril 1983, "Où sont passé les bourgeois ?"
2. Arrivées à Sainte-Marie, appréciations et jugements.
3. Brefs résumés biographiques de cinquante jeunes femmes élevées à Sainte-Marie

Le Monde

Où sont passés les bourgeois ?

Curieuse question posée
à l'approche du
quinzième anniversaire
de mai 68 !
En la formulant,
l'équipe
d'« Aujourd'hui la vie »,
que dirige
Dominique Rouchaud
sur Antenne 2,
se doutait bien
que la réponse
serait digne d'intérêt.
A lire la synthèse
du courrier
des téléspectateurs
qui servir à construire
cette émission (1),
présentée
par Jacques Merlino
et dont il nous donne ici
l'essentiel,
être bourgeois n'est plus
honteusement vécu.
Bien plus,
c'est une étiquette sociale
revendiquée.
Anne Martin-Fugier
le confirme
à titre personnel.
Tout comme
M. Alain Vigner.
L'ensemble corrobore
les études faites
par Bernard Cathelat
pour le Centre
de communication
avancé.

(1) Antenne 2, vendredi 29 avril,
14 heures.

CORRESPONDANCE

Moi qui ne possède rien...

C'est pas pour me vanter, mais moi qui ne possède rien, je suis un bourgeois. Plus précisément, je ne suis qu'un bourgeois, tant ce qualificatif ne saurait s'employer sans un coefficient restrictif. Et le pire, c'est que je ne le suis peut-être même pas, ne jouissant pas, hélas ! de l'aisance que présuppose cette condition. Ce qui fait que je me fous pas mal du contrôle des changes, de la surimposition et des restrictions à l'émigration temporaire. C'est dire que, dans cette position, il faut être un masochiste doublé d'un provocateur pour prétendre vouloir appartenir à cette honorable catégorie sociale tant décrite à titre, si j'ose dire, *honoris causa*.

Pour bien prouver mon authenticité, et m'y vautrer sans pudeur, je confesserai que je cumule toutes les tares originelles. Mon grand-père était « propriétaire », mon père officier de carrière, moi-même j'ai fait mes études dans un collège religieux et au Prytanée militaire ; et je ne tutoyais pas mes parents. Ensuite j'ai fait la guerre, qui est bien la seule chose que j'aie jamais gagnée, et encore parce que j'avais de bons associés. Enfin j'ai échoué comme paysan. Bref, du caricatural.

Je ne prétends pas défendre la bourgeoisie dans son ensemble, car elle recèle un pourcentage commun à toutes les classes de braves gens et de fripouilles. Avec, je l'admets, moins de circonstances atténuantes que les catégories moins favorisées.

J'en ai connu, au moment des premiers congés payés, qui se sont insurgés, alors qu'eux-mêmes jouissaient de vacances à longueur de vie. J'ai entendu une dame « très bien » demander un jour dans une épicerie, et pas plus gênée que cela, « du fromage pour domestiques » ! C'est pourquoi je comprends fort bien la haine, pas l'animosité ni la rancune, je dis bien « la haine », de certains qui en ont souffert, à l'encontre de ceux qui sont responsables. Mais je veux m'élever contre la généralisation systématique qui en a été faite, et qui continue de plus belle. Sauf exception, évidemment, qui accepterait maintenant de reconnaître son

appartenance à la bourgeoisie ? tout le monde se défend de ce vice rédhibitoire, alors qu'on se revendique bien haut et sans vergogne marginal, traître, pourrisseur public ou pédé-raste.

Moi aussi, dans ma jeunesse, je m'ingéniais à épater et à choquer les bourgeois. Mais ça confinait au canular, et je n'en suis pas resté à ces démonstrations de vieux gamin attardé.

Le bourgeois (gros et affreux), tel qu'on le représente et qu'on l'identifie désormais, cumule toutes les infamies : riche, égoïste, fasciste évidemment (prononcer « fachiste », ça fait plus « intellectuel », à défaut de lettré), combi-nard, négrier, voleur en col blanc, faux jeton, pressureur, prétentieux, calotin, cultivé, vicelard compliqué comme on n'ose même pas dire, et j'en passe. C'en est quasiment devenu une injure.

Alors que bon nombre de ses pourfendeurs pourraient, sous condition de franchise et de lucidité, se reconnaître dans le portrait.

Pourtant, dans la petite bourgeoisie, dont je suis issu, on m'a toujours enseigné, par la théorie et par l'exemple, je le précise, la croyance en Dieu mais la tolérance, le culte de la famille et le plaisir de s'y retrouver, le dévouement, l'esprit civique allant jusqu'à l'acceptation du sacrifice suprême lorsqu'il y va de la survie de la nation, la pratique de la charité, le sens de l'économie opposé au gaspillage, la courtoisie à l'égard de tous, la déférence envers les dames (même s'il aurait été gênant qu'elles lisent dans nos pensées), le respect d'autrui. Et là aussi j'en oublie. Seul peut-être le travail n'était-il pas considéré comme un but et un épanouissement, comme on a réussi à nous le faire croire jusqu'à l'intoxication, mais seulement comme une obligation matérielle et un simple moyen.

Autant de « vertus bourgeoises », comme on les nomme, entre guillemets, avec un rien de commisération pour ces pratiques désuètes et un

ricanement intérieur. Ça ne gagne pas d'argent !

Dire que tous ces concepts édifians étaient appliqués dans leur intégralité serait très excessif, car, si l'esprit est prompt, la chair est faible. Du moins savions-nous la différence entre le bien et le mal, dont la frontière a maintenant disparu. Il s'agit seulement de ne pas se faire prendre. Et si l'on est pris, tout est organisé pour vous déprendre.

Quitte à transgresser les principes, à l'occasion, car autrement ce ne serait pas très drôle, il restait un dogme de référence : la maudite et désuète morale bourgeoise, dont on ne retient que les contraintes et les manquements de ses membres, ce qui est trop facile et bien pratique.

Le bourgeois bouc émissaire, c'est tout simplement de la super-hypocrisie à l'abri de laquelle on se prépare bien des désenchantements.

Il n'empêche que, dans le cadre à peine élargi des contraintes susdites, le vieux bougon rétrograde que je suis a largement profité de tout ce qui rendait la vie agréable, et quelquefois sans trop respecter la mesure. Comme on dit, faute de ne plus pouvoir donner le mauvais exemple, je me venge en donnant de bons conseils. Si j'osais, pour terminer, je vous dirais bien tout simplement, en y incluant par définition toutes les politesses : bien bourgeoisement vôtre !

ALAIN VIGNER
Gien (Loiret).

Edité par la S.A.R.L. le Monde ·
Gérant :
André Laurens, directeur de la publication
Anciens directeurs :
Hubert Beau-Méry (1944-1989)
Jacques Fauvet (1989-1982)

Imprimerie
du Monde ·
S. r. des Italiens ·
PARIS-IX ·

Reproduction interdite de tous articles,
sauf accord avec l'administration.

Commission paritaire des journaux
et publications, n° 57 437.
ISSN : 0395 - 2037.

Nous en sommes fiers !

par JACQUES MERLINO (*)

Le service du courrier d'Antenne 2 connaît bien le chemin des bureaux d'« Aujourd'hui la vie ». Pas étonnant, en vérité, puisque, chaque jour, y arrivent une bonne centaine de lettres en moyenne. Ce courrier provoqué par les questions posées par l'équipe de cette émission offre un extraordinaire paysage de ce que l'on peut bien appeler la France profonde. Il parle de tout, famille, enfants, sexualité, rêves, solitude, espoirs... En longues lettres détaillées, écrites avec soin, et toujours d'une frappante sincérité.

Cette sincérité n'a pas manqué dans les réponses à la question « Où sont passés les bourgeois dans la France de 1983 ? ». Ils sont là, disent les lettres, ils sont nous et nous en sommes fiers. Détaillons. « Il est temps de reconnaître, quinze ans après, que ces bourgeois français si décriés ont été des bâtisseurs solides sur lesquels se sont reposées nos valeurs principales : celle de la liberté religieuse ou politique, celle de la famille, qui demeure le véritable moteur de la société, celle du travail créateur et généreux... » (M^{me} Balu, Le Vésinet). Et cela impose des devoirs : « Faire preuve d'un certain savoir-vivre, gagner la confiance par l'exemple, participer au développement de la valeur humaine »

(M^{me} François, Vesoul). Mais il est heureux : « Le bourgeois est bien dans sa peau, il est sérieux, ni Don Juan, ni cocu, ni insignifiant, ni enthousiaste, content des avantages qu'il a su acquérir et dont il entend profiter, lui et sa famille » (M. Plouvier, Pas-de-Calais).

Les bourgeois sont aussi synonymes de gens bien : « J'entends par là les personnes dont les qualités morales, les principes, les sentiments nobles, l'éducation et la délicatesse dominant » (M^{me} Grand, Saint-Girons). Certes, ils peuvent être un peu râleurs : « Avec vos émissions révolutionnaires et partisans,heureusement qu'il en reste des bourgeois pour faire rentrer de l'argent (honnête) dans les caisses de l'État... » (M^{me} Rose Constant, sans adresse). Et puis toujours ces références morales : « Le bourgeois est l'homme juste, sobre, honnête, travailleur... Il obéit à la loi, est poli, honnête... » Parfois, les images choisies pour illustrer cette quête de moralité surprennent quelque peu : « Le bourgeois est l'homme de bon sens qui évite tous les excès, qui travaille sans mépris, l'artiste, qui respecte les femmes et sauve les vieux chevaux », soutient Kathleen D. de Bollwiller.

Les citations pourraient ainsi être multipliées à l'infini. Il n'est pas nécessaire de le faire pour souligner quelques observations d'ensemble.

Pas une lettre dans tout ce courrier ne critique le terme bourgeois. Aucune référence n'est faite à l'analyse marxiste, ou plus simplement à une approche politique de gauche. C'est comme si la bourgeoisie était au-dessus des partis ou, mieux encore, qu'elle se soit installée dans tous les partis. Aucune lettre non plus ne reprend à son compte la critique aristocratique de la bourgeoisie : pas un mot de dédain pour cet acharnement au travail, pas un mot de mépris pour ce sens de l'épargne. Aucune lettre encore ne récupère le volumineux bagage intellectuel ou artistique qui se gaussait de ces vies monotones, grises et sans rêves ni excès.

On retient de cette enrichissante lecture que la bourgeoisie a bien assimilé l'art du judo, enveloppant les attaques pour mieux les contrôler, abandonnant ce qu'il y avait en elle de trop ridicule pour s'adapter au changement, faisant au bout du compte la « part des choses » sans céder sur l'essentiel.

Les recentrés

par
BERNARD CATHELAT (*)

PARADOXE : la bourgeoisie a disparu, et pourtant elle est triomphante. Qu'est-ce que cela veut dire ? Et bien, tout d'abord, que les conceptions de bourgeoisie ou de prolétariat ne recouvrent plus une réalité sociale homogène, c'est ce qui nous amène à la première affirmation : la bourgeoisie a disparu. Et pourtant, elle est triomphante, car les études menées par le Centre de communication avancé font apparaître un groupe social très important (51,4 % de la population française en 1982) que nous appelons les « recentrés » et qui structurent mentalités et comportements autour des valeurs autrefois appelées « bourgeoises ».

Tout cela mérite explication. Les classes sociales traditionnelles — bourgeoisie, prolétariat, paysannerie — ont éclaté en France dans le milieu des années 50. Il y a une trentaine d'années, en effet, la France a réellement effectué son entrée dans le groupe de sociétés industrielles.

Quatre grandes familles

Cela s'est traduit par un développement accéléré de spécialisations, chacun détenant une parcelle de savoir, de culture, mais perdant progressivement la connaissance du fonctionnement global du tout social. Conséquence, les comportements et les mentalités ont fluctué au sein de grandes familles qui appellent de nouvelles qualifications.

Nous en distinguons quatre. Les utilitaristes, ainsi nommés car, tel saint Thomas, ils ne croient qu'à ce qu'ils voient. Ce groupe était largement majoritaire à la fin de la guerre; aujourd'hui, il connaît un déclin rapide et ne représente guère plus de 14 % de la population. Il est constitué de retraités, de paysans ou d'ouvriers qui n'ont pu s'adapter au changement social. Pour eux, le monde va trop vite, devient trop compliqué, aussi se replient-ils sur eux-mêmes en se déconnectant de la vie sociale.

A l'opposé, les aventuriers. En nombre, ils sont actuellement aussi importants (14,3 %) que les utilitaristes, mais leur pouvoir est évidemment sans commune mesure. Sous cette étiquette, nous plaçons le jeune cadre dynamique ou le technicien agressif, fonceur, ambitieux, individualiste. Ils croient dans la science, l'informatique, la robotique, l'espace, veulent vivre vite, gagner beaucoup et dépenser plus encore. Ce sont des excessifs de la vie, peu attachés aux traditions, n'ayant pas

le sens de l'épargne, préférant les règlements brutaux aux négociations lentes et courtoises. Ils sont à la fois néo-bourgeois par leur mode de consommation et anti-bourgeois par leur mentalité. Ce groupe a connu un fort déclin ces dix dernières années sous le triple choc de mai 68, de la crise économique et de l'arrivée de la gauche au pouvoir.

A leurs côtés, les décalés. Jeunes, moins de trente-cinq ans, habitant les grandes villes, ils ont suivi des études longues et sont devenus professeurs, chercheurs, cadres, médecins, avocats. Mais, au contraire de leurs aînés, ils récupèrent vers eux toute l'énergie qu'ils dépensent et s'efforcent de donner le minimum de temps et d'argent au corps social. Pour eux, le plaisir passe avant l'utilité, ils vivent dans le présent, sans envie de carrière; la réussite, pour eux, est de réaliser sa passion. Ce groupe, nouveau, puisqu'il a émergé à partir de 1977, rassemble près de 20 % de la population; il est, on l'a compris, à l'opposé des normes bourgeoises.

Alors, où sont passés les bourgeois ? Eh bien, les voici sous l'étiquette de recentrés. Groupe en forte

(*) Directeur de recherches au Centre de communication avancé.

croissance (36 % en 1972, 51,4 % en 1982), où l'on trouve pêle-mêle des vieux notaires de province et des jeunes instituteurs, des contremaîtres et des riches paysans, des étudiants et des veuves argentées. S'ils appartiennent à toutes les catégories sociales, ils ont en commun l'esprit de mesure, la volonté de s'installer doucement et pour longtemps dans l'ordre et la discipline. Ils disent que « Mieux vaut tenir que courir » et que « Charbonnier est maître chez soi ». Ils aiment les choses concrètes, claires, rapides, les entreprises stables, les plans de carrière. Mais, grande caractéristique, ils développent une mentalité d'assistés, formulent une demande sociale d'ordre, d'autorité et de sévérité. Ils sont souvent chauvins, et c'est chez eux que l'on décèle des tendances au racisme.

Entre la bourgeoisie d'hier et celle d'aujourd'hui, la grande différence est que, dans le passé, la bourgeoisie assumait un rôle social de tampon. Elle récupérait les aristocrates qui chutaient et accueillait les paysans ou les ouvriers qui réussissaient leur percée sociale. Tout cela en allant de l'avant avec l'aventure industrielle. La nouvelle bourgeoisie n'assume plus ce rôle. Repliée sur elle-même, elle veut préserver les avantages acquis et aspire à une société de protection alors que la crise appelle changement, risque, innovation, imagination.

Une revendication morale

« **E**T vous, êtes-vous une *bourgeoise* ? », m'a demandé Bernard Pivot à « Apostrophes ». J'ai répondu sans hésiter : « *Oui, bien sûr.* » Ce « oui » m'a valu de multiples commentaires. Beaucoup de gens rencontrés depuis m'ont dit, comme si la question leur avait été posée à eux aussi, que, oui, décidément, ils étaient des bourgeois. C'était autre chose qu'une affirmation toute simple. Ils se faisaient à eux-mêmes un aveu déculpabilisant, poussaient une sorte de ouf ! de soulagement.

Pouvoir se dire « bourgeois » sans honte est tout nouveau. J'avait dix-sept ans en 1960, nous savions par cœur les chansons de Brassens, et l'expression « les bourgeois » englobait toute la réprobation du monde à l'égard des nantis et des conformistes, des « vieux », des « garés des voitures ». Douze ans plus tard, j'enseignais dans un lycée parisien, les élèves manifestaient leur ras-le-bol en mettant dans le même sac « bourgeois », « fasciste » et « réac » : le peuple aurait leur peau, souvenez-vous. Le « peuple », c'est-à-dire eux, les lycéens, jeunes révolutionnaires et fils de bonnes familles de la rive gauche. A un élève qui hurlait dans un porte-voix, j'essayais un jour de dire que tout ça n'avait aucun sens, et que je tenais, moi, aux règles démocratiques. Consterné, parce qu'il m'aimait bien, il me lança : « *Alors, même vous, vous faites le jeu de la réaction ? Vous n'êtes au fond qu'une sale bourgeoise.* »

Dynamique

responsable et entreprenant

Dix ans après, le temps des bourgeois honteux semble révolu. La vieille opposition culturelle et sociale entre « bourgeois » d'une part, « artistes » ou « bohèmes » de l'autre, n'a plus cours, sauf peut-être dans la tête de certains intellectuels de gauche. Elle a été remplacée par des oppositions diverses : jeunes/vieux, hommes/femmes, hétérosexuels/homosexuels, etc. Quant à l'opposition bourgeois/prolétaires, la différence de classes qui a été mise à toutes les sauces militantes, elle a perdu de sa puissance d'intimidation. Les classes existent, on le reconnaît. Mais on pense sans indignation que, par leurs revendications, les ouvriers visent à accéder à un mode de vie qui n'est plus spécifiquement « populaire ». En même temps, derrière les mots « classe ouvrière », se profilent le parti communiste, l'U.R.S.S., le goulag, l'Afghanistan, la Pologne... En dénonçant les méfaits du communisme, on ne croit plus qu'on va désespérer Billancourt, ou passer pour solidaire de Pinochet. La « classe ouvrière » au sens marxiste, le « peuple » au sens de Michelet n'apparaissent plus comme les dépositaires sacrés de la vérité.

En ce qui concerne les femmes, la définition qu'on pouvait, en 1900, donner d'une *bourgeoise* — une femme servie au moins par une bonne à tout faire et qui ne travaille pas à l'extérieur de son foyer — n'est plus applicable. Une femme aujourd'hui peut gagner sa vie en

par

ANNE MARTIN-FUGIER (*)

travaillant à l'extérieur, n'avoir qu'une femme de ménage ou même pas d'aide ménagère du tout et se reconnaître néanmoins *bourgeoise*. Le niveau de ses revenus, sa position dans l'entreprise, où elle occupe un poste de cadre, lui donnent ce statut.

Vous pouvez désormais vous avouer bourgeois sans craindre que l'on ne vous voie bedonnant comme Joseph Prudhomme, corsetée comme son épouse. Après tout, vous faites votre jogging, ou vous pourriez si vous vouliez, vous n'êtes pas bégueule et surtout vous vous sentez dynamique, responsable et entreprenant. Les bourgeois de Flaubert ou Zola, vous connaissez leurs ridicules et vous pensez que les vôtres et ceux de vos pairs sont différents. Le conformisme de l'anticonformisme a tellement sévi que la frontière n'a

(*) Auteur de *la Bourgeoise* (Grasset).

plus d'importance. La révolution n'est plus à l'ordre du jour. D'ailleurs les socialistes sont au pouvoir, ils prêchent l'effort, et, en ces temps de crise, la France a justement besoin de gens qui aient le sens de la responsabilité et de l'entreprise...

Se dire bourgeois aujourd'hui, au-delà de la reconnaissance lucide des privilèges dont on jouit, c'est aussi une revendication morale. Il y a toujours le risque, certes, que cela glisse et dérape du côté d'une moralité réactionnaire : Travail, Famille, Patrie. Mais je crois que, profondément, le symptôme a un autre sens. C'est la persistance des valeurs démocratiques qu'il s'agit d'affirmer. Si, il y a dix ans, on pourfendait encore allègrement notre vieux monde et notre vieille culture, on voit mieux maintenant ce qu'il y a de positif dans l'héritage. Après tout, les droits de l'homme et le respect de l'individu, si souvent mis à mal dans le monde, communiste et anticommuniste, c'est important. Et ces valeurs-là sont justement l'héritage de la « révolution bourgeoise ».

2. ARRIVEES A SAINTE-MARIE, APPRECIATIONS ET JUGEMENTS

. **Béatrice** est entrée en 12° au collège Sainte-Marie en raison de "la proximité et de la recommandation".

Deux soeurs à Sainte-Marie, un frère à Franklin.

. Qualité : "niveau d'études"

. Défaut : " peu ouvert sur le monde extérieur. Se croit le centre du monde. Non mixité. Nullité de l'enseignement catholique. Pour moi, Sainte-Marie forme des intellectuels, assez individualistes, pas toujours réalistes. Mauvaise préparation à l'après-bac"

. Reçoit le bulletin de l'A. des Anciennes

. **Catherine** est entrée en 1959 à Sainte-Marie : "ma mère est ancienne de Sainte-Marie et en pense le plus grand bien."

Des tantes et une soeur de Catherine ont fait leur scolarité au collège Sainte-Marie. Un frère à Saint Louis de Gonzague.

. Pour des raisons d'éloignement géographique, ses filles sont inscrites à l'école publique (maternelle)

. Qualité : "ouverture d'esprit et curiosité"

. Défaut : "manque d'autonomie accordé aux élèves"

. **Pascale** ne sait pas pourquoi ses parents l'on inscrite à Sainte-Marie : "n'ayant vu mes parents depuis la réception de votre papier, je ne peux malheureusement répondre à votre question, ne la leur ayant jamais posé par ailleurs". Une soeur a été à Sainte-Marie, un frère à Saint-Jean de Passy.

. A propos de ses enfants qui sont dans des écoles libres : "il n'y a pas de Sainte-Marie à Reims. J'ai toujours soutenu que si je restais à Paris, je ne mettrais pas mes filles à Sainte-Marie par désir de changement et pourtant, mon fils est rentré à Saint-Joseph de Reims qui a bien des points communs avec ce que j'ai connu autrefois !!"

. Qualité : "un esprit d'organisation et de synthèse, bien utile dans la vie courante. Une méthode de travail".

. Défaut : "1°) un bourrage de crâne peut-être excessif, méthode avec laquelle je renoue à Saint-Joseph. A l'époque, cela m'apparaissait comme tel, et pourtant je vois aujourd'hui la différence entre les connaissances de mon fils et d'autres enfants (tout en râlant quelquefois sur tout le travail qu'on leur donne!!) 2°) un enseignement un peu trop intellectuel qui prépare mal aux matériels d'un ménage (ex. : couture ..)

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. **Bénédicte** est entrée en 1962 à Sainte-Marie pour des raisons "morales et religieuses".

Des tantes et des cousines y ont été élevées.

Frères et soeurs : Sainte-Marie, Janson, Sainte-Croix de Neuilly.

. Si elle avait des filles en âge scolaire, elle ne les inscrirait pas à Sainte-Marie.
. Qualité : "le sérieux"
. Défaut : " l'orientation"
. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Honorine est entrée en 1960 à Sainte-Marie pour "le sérieux et la qualité de l'enseignement, la proximité du domicile à la suite d'un déménagement et pour la formation religieuse". Ses soeurs sont allées à Sainte-Marie, frère(s) au lycée Janson de Sailly, collège privé en Auvergne, Passy-Buzenval à Rueil.

. Inscrirait ses filles à Sainte-Marie "pour une partie de la scolarité soit avant la 6° soit après. Cela dépendra de leur caractère et de leur capacité d'adaptation, ainsi que de la qualité générale de l'enseignement en France à cette date"
. Qualité : "la cohérence et le suivi"
. Défaut : "faire croire que le monde est parfait, juste et bon. Ignorer les combats nécessaires de la vie et les oppositions de personne"
. Est membre de l'A. des Anciennes

. Blandine est entrée à Sainte-Marie en 1968 "à cause de très mauvais résultats dans le public (redoublement de la 4°) et manque d'encadrement". Elle fut la première de la famille à entrer à Sainte-Marie (par la suite une soeur et des nièces). Les trois aînés des frères et soeurs ont été dans le public.

. Elle n'a pas inscrit ses filles dans un collège Sainte-Marie pour des raisons d'éloignement géographique et "tout se passe bien dans le public".
. Qualité : "suivi personnel, chaque élève est prise comme un cas individuel et non comme un zéro parmi tant d'autres. Rôle du professeur de division"
. Défaut : "?"
. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Hélène est entrée au collège Sainte-Marie en 1960 "bonne réputation de l'établissement. Proximité du lieu d'habitation. Education religieuse".

5 frères et soeurs plus jeunes. Les trois frères ont terminé leurs études secondaires à Franklin, Ecole du Marais... Une soeur est dans une école de commerce, l'autre prépare son bac C au lycée St James à Neuilly.

. Ses deux filles sont inscrites à Sainte-Marie de Neuilly
. Qualité : "la rigueur et l'exigence"
. Défaut : "un certain manque de souplesse. Les enfants doivent se couler dans un moule bien précis. Les caractères "difficiles" doivent être maîtrisés, matés"
. Est membre de l'A. des Anciennes

. Martine est entrée à Sainte-Marie en 1966 pour "la qualité de l'enseignement".
Un frère au lycée Carnot, puis au collège Ste Croix de

Neuilly, une soeur à Sainte-Marie de Neuilly.

- . Qualité : "les méthodes de travail"
- . Défaut : "hypocrisie et élitisme"
- . N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. **Carole** est entrée à Sainte-Marie en 1970. Antérieurement, elle était élève à St Pie X où il n'y avait pas de Terminale C. Elle est donc passée en seconde à Daniélou sur les conseils de la directrice du lycée de Saint Cloud. Ses quatre frères ont été à Franklin, une soeur à Pie X et une autre à Daniélou.

- . Habitant Bordeaux, elle ne pourrait inscrire ses filles à Sainte-Marie
- . Qualité : "l'attention portée aux élèves. Un exemple : pour des raisons de santé, j'ai été absente le premier trimestre et le début du second trimestre en Terminale. Le soutien de toute la classe et des professeurs m'a permis de reprendre la scolarité progressivement et de passer mon bac."
- . Est membre de l'A. des Anciennes

. **Brigitte** est entrée au collège Sainte-Marie en 1970 à Rueil (nouvelle recrue). Raisons : "aînée de sept enfants, opportunité d'habiter chez des cousins à Rueil. Etablissement religieux et niveau scolaire surtout par rapport aux établissements privés du Havre où habitaient mes parents." Elle a une soeur qui a fait un second cycle dans un lycée du Havre, trois frères au collège de Passy-Buzenval de Rueil, deux soeurs au collège M. Daniélou de Rueil.

- . Si elle avait des filles, elle ne sait pas si elle les inscrirait dans un collège Sainte-Marie.
- . Qualité : "niveau, qualité des professeurs"
- . Défaut : "milieu peut-être trop protégé malgré une apparente ouverture sur l'extérieur"
- . N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. **Nicole** est entrée en 1971 au collège Sainte-Marie : "scolarité satisfaisante, cadre agréable et neuf, ouverture sur les autres."

Son frère est allé à Saint-Jean de Béthunes à Versailles (Bac 74), sa soeur à Sainte-Marie (Bac 78).

- . Nicole habite la Bretagne, elle ne peut donc inscrire ses filles à Sainte-Marie.
- . Qualité : "ouverture sur les autres et respect des autres"
- . Défaut : "manque de liberté d'expression"
- . N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. **Laurence** est entrée à Sainte-Marie en 1972 pour "continuité d'études en collège privé et proximité du lieu d'habitation".

- . Si elle avait des filles "elle ne les inscrirait pas spécialement à Sainte-Marie mais sûrement dans une école privée".
- . Qualité : "la rigueur de l'enseignement (avec tout ce que cela implique)"
- . Défaut : "le sectarisme"

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Corinne est entrée pour des raisons "d'éducation à la fois intellectuelle, religieuse, morale".

Ses soeurs sont allées à Sainte-Marie de Passy, un frère à l'école de la Source (Meudon).

. Qualité : "je ne vois pas"

. Défaut : "manque d'ouverture sur la vie, compétitivité"

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Christiane est entrée à Sainte-Marie en 1963 pour "la qualité de la formation tant morale que scolaire".

Une tante paternelle y avait été élevée.

Frères : école Gerson, Saint-Louis de Gonzague, une soeur à Sainte-Marie.

. Christiane inscrira ses enfants, à partir du primaire, à Sainte-Marie.

. Qualité : "respect des autres; apprentissage de très bonnes techniques de travail"

. Défaut : "milieu un peu trop surprotégé"

. Est membre de l'A. des Anciennes

. Colette est entrée à Sainte-Marie en 1970, "j'ai eu envie de quitter le lycée ayant du mal à y travailler".

Ses frères et soeurs ont fait leurs études dans l'enseignement public (lycée et faculté).

. Qualité : "donne une très bonne culture générale"

. Défaut : "trop sectaire et trop BCBG. Très difficile de s'intégrer à la faculté après un séjour relativement long à Sainte-Marie"

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Isabelle est entrée au collège en 1960 parce que "c'était un collège d'enseignement privé, proche du lieu d'habitation".

. Elle inscrirait ses filles "seulement dans les petites classes".

. Qualité : "bonne qualité pédagogique. Les matières sont enseignées par de bons professeurs"

. Défaut : "enseignement trop fermé, les élèves sont trop protégées et pas suffisamment mêlées ou averties des difficultés de la vie, enseignement trop intellectuel, au détriment du sport ou des classes de découverte..."

. Muriel est entrée à Sainte-Marie en 1966 "principalement pour la qualité de l'enseignement".

Des cousines étaient à Sainte-Marie. Un frère au collège de Passy-Buzenval.

. Qualité : "c'est que ce n'est pas seulement un enseignement mais aussi une éducation à la fois morale et religieuse qui y est donné"

. Défaut : "ne sait pas"

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. **Agnès** est entrée à Sainte-Marie en septembre 70 :
"installation du collège dans la banlieue ouest, redoublement de la seconde. Maman pensait que j'avais le "profil" et le fait est que je me suis rapidement adaptée."
Deux frères au lycée de la Scelle Saint Cloud, une soeur au lycée puis à Daniélou.
. Inscrirait volontiers ses filles au collège Daniélou (éloignement). Ses enfants sont dans une école libre.
. Qualité : "venant du lycée, j'ai surtout été frappée par le niveau de culture générale des élèves"
. Défaut : "moins bon au niveau scientifique"
. Est membre de l'A. des Anciennes

. **Jeanne** est entrée au collège Sainte-Marie à l'âge de 6 ans. Deux soeurs plus âgées ont essayé d'y entrer mais ne furent été admises, une cousine y est allée pendant quatre ans. -
"Cette école avait bonne réputation sur le plan du travail et de l'éducation".
Une soeur avec un handicap : régime spécialisé; une soeur cours Victor Hugo, plus Beaux Arts en Seconde; une soeur cours Maspero, Mortefontaine, Dupanloup, ...
. Ses filles sont inscrites à Notre Dame de Chatou et probablement au lycée du Vésinet l'année prochaine.
. Qualité : "apprentissage d'une rigueur physique, intellectuel, morale et spirituelle"
. Défaut : "l'envers de sa qualité, parfois trop de rigidité"
. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. **Claire** est entrée au collège en 1971 : "mes parents voulaient que j'ai une éducation religieuse."
Frères et soeurs ont été au lycée de Saint-Cloud, école Saint-Jean de Béthune, collège Passy-Buzenval (Saint-Nicolas de Passy).
. Qualité : "le choix des professeurs"
. Défaut : "le manque d'ouverture sur l'extérieur (tous les niveaux de classes sociales)."
. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. **Caroline** est en entrée en septembre 1971 au collège Daniélou : "Nous venions de nous installer dans la région parisienne; le lycée le plus proche (lycée Saint-Cloud) avait mauvaise réputation (drogue). Mes parents ont donc choisi le collège Sainte-Marie."
Ses frères et soeurs ont été élevés dans des écoles catholiques.
. Qualité : "une certaine ouverture"
. Défaut : "trop axé sur l'intellect"
. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. **Maryvonne** est entrée au collège Sainte-Marie en 1963 :
"Proximité géographique et tradition familiale, sa mère et ses tantes y ont été élevées."

Ses soeurs ont été à Sainte-Marie, La Tour, Les Oiseaux. Ses frères à Franklin, Gerson, Saint-Jean de Passy.

. Maryvonne ne sait pas si elle inscrirait ses filles dans un collège Sainte-Marie.

. Qualité : "organisation du travail, générosité envers les autres"

. Défaut : "enseignement religieux, enrégimentement"

. Est membre de l'A. des Anciennes

. Odile est entrée en 1958 au collège Sainte-Marie; "c'était le plus proche de la maison".

Ses soeurs ont été élevées à Sainte-Marie, son frère à Franklin.

. N'inscrirait pas ses filles dans un collège Sainte-Marie.

. Qualité : "qualité des bases en français et culture générale d'un bon niveau"

. Défaut : "tout ce qui concerne le côté psychologique et religieux"

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Betty est entrée en 1962 à Sainte-Marie de Neuilly pour "la qualité des études, la garantie des résultats et une politique élitiste (souligné par L)".

Des cousines y étaient inscrites.

. Ses garçons sont dans une école privée.

. Qualité : "intelligence de la pédagogie, obtention d'une méthode de travail, exigence morale et intellectuelle, pluridisciplinarité quelque soit la section choisie"

. Défaut : "il ne convient qu'à des grosses têtes, la pédagogie au succès n'est pas très utilisée"

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Pauline est entrée en 1966 à Sainte-Marie "sans poussé de l'éducation et de l'encadrement, éducation religieuse et morale qui va de pair, niveau d'études réputé solide en lettres comme en maths".

Elle a une tante qui a été élevée à Sainte-Marie, elle est devenue religieuse et a fait don d'une propriété à la communauté Saint François Xavier.

Ses quatre soeurs plus jeunes sont entrées à Sainte-Marie (médecine, infirmière, école de commerce privée), une autre soeur qui a fait une partie de sa scolarité à Sainte-Marie puis dans une autre école privée est devenue orthophoniste. Un frère à Franklin, prépa. Louis-le-Grand et Janson.

. Elle pense inscrire ses filles à Rueil.

. Qualité : "Bon niveau, valeurs morales (de comportement = penser aux autres, être ouvert à des problèmes sociaux, religieux, ouverture sur le monde et pas culte du moi comme mes enfants à l'école publique), la religion s'y respire comme l'air, fait partie de la vie quotidienne"

. Défaut : "Sur le contenu aucun, profs de division ont un pouvoir bien au-dessus de leur Q.I. (sauf heureusement de belles exceptions) sévissent plusieurs années de suite sur les mêmes élèves), renvois abusifs vers la seconde (sur des critères différents de l'esprit de l'éducation)"

. Est membre de l'A. des Anciennes et apprécie beaucoup les nouvelles des autres par le biais du bulletin "coup d'oeil"

. **Frédérique** est entrée au collège Sainte-Marie en 1965 pour des raisons de "proximité du domicile, enseignement religieux, non mixité, une soeur avant elle au collège". Sa mère avait été quelques années à Sainte-Marie. Frères : lycée Janson-de-Sailly, une soeur à la Tour, une autre à Sainte-Marie.

. Frédérique n'a pas inscrit ses filles à Sainte-Marie pour des raisons d'éloignement géographique et pour désaccord avec l'éducation.

. Qualité : "sérieux"

. Défaut : "on nous a donné l'impression que nous faisons partie d'une élite"

. Est membre de l'A. des Anciennes

. **Bérengère** est entrée au collège Sainte-Marie en 1966 pour "des motifs religieux".

Ses tantes l'avaient précédée. Ses soeurs sont allées également à Sainte-Marie, ses frères, Janson, Franklin, Buzenval.

. Si elle avait des filles en âge scolaire, elle ne les inscrirait pas à Sainte-Marie.

. Qualité : "les méthodes de travail"

. Défaut : "l'hypocrisie"

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. **Cécile** est entrée en 1961 au collège Sainte-Marie "pour les valeurs religieuses et qualité de l'enseignement".

Ses quatre soeurs y ont été élevées. Un frère à l'école Gerson.

. Qualité : "qualité de l'enseignement intellectuel"

. Défaut : "trop de confort, manque de remise en cause d'où une certaine fragilité, quand on est plongée dans la vie active. Absence de mixité. Parisianisme excessif"

. **Béatrix** entre en 1960 au collège Sainte-Marie "à cause de la proximité, de l'éducation religieuse et du niveau d'enseignement".

Sa mère, ses soeurs ont été élèves au collège. Son frère à Saint Jean de Passy.

. Béatrix n'inscrit pas ses filles dans un collège Sainte-Marie à cause de l'éloignement géographique.

. Qualité : "ouverture d'esprit"

. Défaut : "ne laisse pas beaucoup de temps disponible pour faire autre chose"

. Est membre de l'A. des Anciennes

. **Marie-Chantal** entre en 1960 à Sainte-Marie pour "l'éducation religieuse" et la "proximité du domicile".

Ses soeurs ont été à Sainte-Marie et aux Oiseaux, son frère à Janson de Sailly et Franklin.

. Ses enfants sont inscrits au jardin d'enfants près de leur domicile.
. Qualité : "culture générale à dominante littéraire, apprendre à organiser son travail de façon autonome et responsable, à le présenter tant sur le plan oral qu'écrit"
. Défaut : "matières scientifiques. J'ai eu à Sainte-Marie d'excellents professeurs de maths comme en physique mais c'est plutôt l'environnement qui pense plus aux choix des sections littéraires que maths. Commentaire qui porte sur ce que j'ai ressenti lorsque je terminais mon secondaire en 1973
. Est membre de l'A. des Anciennes

. Sabine est entrée en 1966 au collège Sainte-Marie parce que "c'était pour ses parents la meilleure école du quartier".
Une soeur à Sainte-Marie, un frère à Janson de Sailly.
. Elle inscrivait peut être ses filles mais pas avant la 6°.
. Qualité : "ouverture et rigueur"
. Défaut : "élitisme"
. Est membre de l'A. des Anciennes

. Elisabeth est entrée en 1960 au collège Sainte-Marie pour des "raisons religieuses et morales".
Trois soeurs ont été élevées à Sainte-Marie et à La Tour.
. Pour des raisons d'éloignement géographique, sa fille est à l'école publique maternelle.
. Qualité : "enseignement religieux et qualité du travail"
. Défaut : "manque d'ouverture sur certains mondes"
. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Julie est entrée en 1972 à Sainte-Marie au moment où le collège s'installait à Rueil. C'est une nouvelle recrue (cf. entretien avec Melle C., cadre de Sainte-Marie).
Son frère a été à l'école communale puis dans une institution privée "Saint Charles de Rueil".
. Qualité : "approfondissement de l'étude, importance de la réflexion et du travail personnel"
. Défaut : "peut-être un certain manque d'ouverture"
. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Clara est entrée en 12° à Sainte-Marie parce que c'était "un collège religieux".
Soeurs à Sainte-Marie, frères à Passy-Buzenval.
. Ses filles ne sont pas inscrites à Sainte-Marie pour des raisons d'éloignement géographique, elles sont à l'école de la Providence, rue de la Pompe (La Tour).
. Qualité : "bonne organisation du travail"
. Défaut : "endoctrinement"
. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Perrine est entrée en 1961 au collège Sainte-Marie, parce que "c'était une école religieuse de haut niveau de scolarité".
Une de ses cousines l'y avait précédée.

Ses frères et soeurs ont été à Lübeck et Sainte Croix de Neuilly.

. Ses filles ne sont pas inscrites dans un collège Sainte-Marie pour des raisons d'éloignement géographique. Elles sont actuellement à "Sainte-Marie de la Madeleine - Fénélon".

. Qualité : "méthode approfondie des sujets"

. Défaut : "ouverture d'esprit pas assez grande"

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Sandrine est entrée en 1962 à Sainte-Marie pour "le bon niveau d'études, la présence de beaucoup d'enfants d'amis, la proximité".

Soeurs à Sainte-Marie et à La Tour.

. Sandrine n'inscrirait pas ses filles à Sainte-Marie.

. Qualité : "un très bon niveau de culture générale"

. Défaut : "enseignement trop peu ouvert sur l'extérieur et ne préparant pas les élèves à de futures études en fac ou autre. Professeurs très névrosés.."

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Françoise est entrée en 1970 au collège Sainte-Marie en première, elle redouble sa première et fait sa terminale (soit 3 ans), pour "les qualités des études et de l'éducation plus de vieux amis à mes parents y ont élevé leur quatre filles dont l'aînée avait un an de plus que moi et a beaucoup insisté pour que j'y entre".

Mes deux frères ont fait toute leur scolarité secondaire au collège Saint Joseph de Reims. Ma soeur a terminé ses études aux Oiseaux à Paris.

. Ne sait pas si elle inscrirait ses filles à Sainte-Marie, "la diversité public/privé a du bon".

. Qualité : "j'ai eu beaucoup de chance, qualité de l'encadrement, des professeurs et des élèves"

. Défaut : n'a pas répondu.

. Est membre de l'A. des Anciennes

. Sylvie est entrée dans une école Charles Péguy en primaire. Ses parents recherchaient un environnement structuré sur le plan culturel, en réponse à un environnement familial éclaté. Son frère a été à Passy-Buzenval.

. Qualité : "squelette moral, un humanisme"

. Défaut : "avoir été obligée d'y être pendant toute ma scolarité, choix de mes parents qui n'était pas forcément le mien."

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Suzanne est entrée en 1966 au collège Sainte-Marie "probablement pour une raison de niveau d'études, réputé élevé à Sainte-Marie, plus une sécurité par rapport au monde présumé décadent des lycées".

Ses frères ont été au lycée puis dans des collèges religieux.

. Si Suzanne avait des filles, elle ne les inscrirait pas dans un collège Sainte-Marie.

. Qualité : "rigueur et bon niveau des enseignants"

. Défaut : "trop orienté pour les matières littéraires j'entends par trop orienté, trop traditionaliste, trop fermé sur son milieu)

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Odette est entrée en 1964 au collège Sainte-Marie pour "le bon niveau d'instruction, qualité de l'enseignement. Influence certaine d'amis dont les filles étaient à Sainte-Marie".

Un frère au lycée, une soeur à Sainte-Marie.

. Odile n'inscrirait pas ses filles à Sainte-Marie.

. Qualité : "la compétence, la rigueur et l'exigence des enseignantes"

. Défaut : "absence de mixité et attitude complètement dépassée et anachronique de l'encadrement vis à vis du sexe masculin (à mon époque du moins). Absence d'initiatives ou de responsabilités laissées aux élèves, ce qui les confine un peu dans l'infantilisme. On privilégie trop l'esprit. Pas assez d'éducation physique et sportive"

. A été membre de l'A. des Anciennes pendant 5 ou 6 ans, ne l'est plus

. Louise est entrée au collège Sainte-Marie en septembre 1972.

"Je venais d'une autre école privée "Le Bon Pasteur" à Chatou où j'avais effectué cinq ans de scolarité, voulant passer un Bac B et le réussir, le collège Sainte-Marie faisant cette section paraissait le plus sûr pour réussir mon examen."

Une soeur jumelle au lycée puis au Bon Pasteur. Frères : Saint-Erembert à Saint-Germain-en-Laye et Saint-Martin de Pontoise plus boîte à bac.

. Louise ne sait pas si elle inscrirait ses filles dans les collèges Sainte-Marie

. Qualité : "pousser les élèves au travail"

. Défaut : "pas de défaut évident (scolarité très courte, un an)

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Chantal est entrée en 1964 à Sainte-Marie, ses parents l'ont mise là "par souci de lui donner une éducation religieuse et un enseignement qu'ils estimaient de qualité. Dans leur milieu, tout le monde mettait à Sainte-Marie, Lübeck, La Tour ou les Oiseaux".

Frères : Franklin, Passy-Buzenval et Gerson.

Soeurs : Sainte-Marie et Valmorceau.

. Chantal n'inscrira pas ses filles à Sainte-Marie "pour désaccord avec l'éducation". Elles sont à l'école publique.

. Qualité : "apprentissage de la rigueur, de la gestion de son travail"

. Défaut : "un manque certain d'ouverture sur le monde extérieur"

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Nadine est entrée en 1959 au collège Sainte-Marie pour "le sérieux des études".

Ses trois soeurs y sont également élevées.

. Qualité : "bonnes bases en français"

. Défaut : "avoir le même professeur de maths 4 ou 5 ans"

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Constance est entrée en 1965 , en 6° au collège ; pour des raisons de "1° - discipline ; 2° - bon niveau d'étude, éducation religieuse comprise dans le cursus ; 3° - des filles des amis des parents y étaient déjà ; 4° - proximité du domicile (Sainte-Marie de Passy)".

Sa mère avait fait ses deux dernières années de scolarité à Sainte-Marie.

Soeur : La Tour et les Oiseaux.

. Sa fille est inscrite à la maternelle de la ville de Paris.

. Qualité : "rigueur du travail, de la rédaction écrite surtout qui aide bien en fac ensuite. Excellentes conférencières en voyage (Rome), des encyclopédies ambulantes"

. Défaut : "à cette époque, un enseignement uniquement orienté vers le Bac à croire que le reste n'existe pas (surtout pas de vie sentimentale, etc.) un monde trop clos..."

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Blanche est entrée à Sainte-Marie "dès les petites classes. Education religieuse, bon niveau de scolarité, élèves du même milieu".

Soeurs : Sainte-Marie, frères : Sainte Croix de Neuilly, une soeur au lycée.

. Blanche n'inscrirait pas ses filles dans un collège Sainte-Marie.

. Qualité : "bon niveau de scolarité"

. Défaut : "manque d'ouverture sur l'extérieur, étroitesse d'esprit, autoritarisme, etc.."

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Véronique est entrée en seconde en 1970 à Daniélou "pour le niveau d'études, celui du lycée baissait et peut-être ? le milieu social".

Ses soeurs ont été dans des écoles privées.

. Véronique inscrirait ses filles dans un collège Sainte-Marie "si la proximité le lui permet".

. Qualité : "la prise en considération de chaque élève, c'est-à-dire le contraire de l'anonymat plus ouverture d'esprit"

. Défaut : "certaines parties de l'enseignement religieux"

. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Lorraine est entrée en 1961 à Sainte-Marie "à cause probablement de l'assurance d'une éducation religieuse et d'un milieu homogène".

Une soeur à l'institut de l'Assomption, un frère à Saint

Louis de Gonzague, deux soeurs à Sainte-Marie.
. N'inscrirait pas ses filles à Sainte-Marie.
. Qualité : "une sensibilisation à une certaine vie culturelle grâce aux expositions, visites, voyages, etc..."
. Défaut : "un trop grand intellectualisme au détriment de qualités artistiques, manuelles, etc... toujours considérées comme mineures voire non existantes"
. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Anne est entrée en 1971 à Daniélou "la réputation de bonne réussite scolaire".
Ses soeurs ont été à Sainte-Marie de Rueil et Dupanloup.
. Anne a deux enfants ; elle ne les inscrirait pas à Sainte-Marie pour "désaccord avec l'enseignement", elles sont inscrites dans une maternelle privée à Orléans.
. Qualité : "culture générale, assiduité"
. Défaut : "trop dirigiste, trop sectaire et conformiste"
. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

. Marie-Paule est entrée en 6^e au collège Sainte-Marie, vers 1965, pour "la qualité spirituelle et intellectuelle essentiellement des demoiselles de Sainte-Marie".
Ses quatre soeurs aînées étaient déjà à Sainte-Marie.
. Son fils est inscrit à Saint Jean de Passy et Marie-Paule compte inscrire ses filles dans un collège Sainte-Marie.
. Qualité : "un enseignement approfondi avec de bonnes bases"
. Défaut : "trop moule Sainte-Marie, trop rigide"
. N'est pas membre de l'A. des Anciennes

BIOGRAPHIES RESUMEES DES
50 JEUNES FEMMES ELEVEES A SAINTE-MARIE

. Béatrice : née en 1956, inscrite en 1973 en hypokhâgne à Molière. Elle fait une licence d'histoire et une école de documentaliste dont elle obtient le diplôme. Elle exerce la profession de documentaliste de 1976 à 1982. Passe actuellement un diplôme de spécialiste en graphologie.
. Profession du père : responsable des séances à l'Assemblée Nationale, la mère est sans profession.
. Béatrice se marie religieusement en 1979. Son mari a fait Sup de Co à Rouen, il est actuellement directeur du personnel. Ils ont deux enfants.

. Catherine : née en 1955, inscrite en 1973 en hypokhâgne à Janson. Elle suit des études à la faculté de droit, institut d'études politiques, elle a obtenu une maîtrise de droit, un D.E.C.S. en 1982. Elle fut, entre 1980 et 1982, attachée de direction et, entre 1982 et 1986, expert comptable stagiaire.
. Profession du père : attaché de direction. Mère : gérante de société.
. Catherine se marie religieusement en 1980; son conjoint a fait polytechnique et l'école normale supérieure des télécommunications et a obtenu les diplômes correspondants; il est ingénieur des télécommunications.

. Pascale : née en 1955, inscrite en 1973 en hypokhâgne à Henri IV. Elle a fait des études d'histoire, préparé l'école des Chartes, et une année l'école du Louvre. Elle a obtenu une licence d'histoire à Henri IV. Sa maîtrise d'histoire est inachevée. Elle n'a exercé aucune profession.
. Profession du père : viticulteur.
. Pascale s'est mariée religieusement en 1977, a quatre enfants. Son mari est viticulteur (école de Beaune et d'Avize, formation viticole).

. Bénédicte : née en 1956, inscrite en 1973 en hypokhâgne à Henri IV. Elle a fait des études de lettres classiques, hypokhâgne, khâgne, université. Elle a une maîtrise de lettres. Depuis 1978, elle exerce diverses activités professionnelles dont l'enseignement.
. Profession du père : ingénieur. Sa mère : secrétaire.
. Bénédicte vit maritalement; son conjoint a fait une école d'ingénieur, profession : "recherches en fiabilité à E.D.F."

. Honorine : née en 1956, inscrite en 1973 en hypokhâgne à Janson. Elle fait Science Po., prépare l'ENA pendant 2 ans, du droit. Elle obtient un diplôme IEP Paris, une maîtrise de droit et prépare des concours fonction publique (affaires étrangères) - admissible. Elle trouve son premier travail en 1981 "attachée de presse puis conseil et communication" dans un parti politique.

. Profession du père : conseil en organisation. Mère :
journaliste et chargée de mission CNRS.
. Elle est célibataire.

. Blandine : née en 1955, inscrite en 1973 en hypokhâgne à
Versailles. Elle prépare une année d'hypo, puis l'Ecole
Normale d'instituteur, elle obtient le CAP, arrête ses études
en 1977 et devient institutrice.

. Profession du père : inspecteur des finances. Sa mère :
sans profession.

. Elle se marie religieusement en 1976 après avoir vécu "un
an maritalement"; elle a trois enfants. Son conjoint a un CAP
fraiseur et le CREPS. Il est professeur d'éducation sportive
et guide de haute montagne.

. Hélène : née en 1955, inscrite en 1973 en hypokhâgne à
Condorcet. Elle fait des études de lettres, d'anglais et de
journalisme à Nanterre et Assas pendant sept ans. Elle
obtient un DEA de littérature américaine (Nanterre) et un
DESS de Sciences et Techniques de la communication à Assas.
Hélène travaille depuis 1981 comme "journaliste politique".

. Profession du père : banquier. Sa mère : sans profession.

. Hélène se marie religieusement en 1976, a deux enfants et
divorce en 1984. Son ex-conjoint a fait une école de
commerce, il est diplômé de l'ESSEC et expert comptable. Il
est audit.

. Martine : née en 1956, inscrite en 1973 en médecine à
Broussais. Etudes de médecine, internat de Paris; depuis
1979, elle est médecin hospitalier.

. Profession du père : directeur commercial.

. Elle vit maritalement et n'a pas d'enfant. Son conjoint a
une formation "commerciale", diplômé de l'ESSEC, il est
actuellement en cours d'études.

. Carole : née en 1956, inscrite en 1973 en médecine à
Nanterre. Elle a fait des études de médecine de 1972 à 1979,
puis l'internat. Interne des Hôpitaux de Paris, Doctorat en
médecine, spécialiste en rééducation fonctionnelle. Elle est
assistant chef de clinique depuis 1983. Interne des hôpitaux
entre 1979 et 1983.

. Profession du père : ingénieur.

. Elle vit maritalement, en instance de mariage. Aucune
précision n'est donnée sur son futur mari.

. Brigitte : née en 1955, inscrite en 1973 en médecine à
Paris-Ouest, elle a fait 7 années d'études de sciences en
faculté et a obtenu une maîtrise de biochimie génétique. Fin
d'étude en 1980, elle exerce une activité professionnelle
depuis cette date, "technico-commercial-industrie".

. Profession du père : industriel au Havre.

. Elle s'est mariée non religieusement. Son conjoint a le
niveau Bac; il est "technico-commercial-itinérant".

. Nicole : née en 1955, inscrite en 1973 en médecine à Necker, elle a fait médecine, et prépare actuellement une spécialisation de médecine de rééducation. Elle est médecin hospitalier depuis 1980.
. Profession du père : ingénieur. Sa mère : sans profession.
. Elle est mariée depuis 1982. Elle a deux enfants. Son conjoint est kinésithérapeute.

. Laurence : née en 1955, inscrite en 1973 en médecine rue des Saints Pères, elle a fait une école de kinésithérapeute plus acupuncture. Elle est masseur-kinésithérapeute et acupuncteur. Elle exerce depuis 1978 une activité professionnelle "en rapport avec ses études".
. Profession du père : P.D.G.. Mère : sans profession.
. Elle est célibataire.

. Corinne est née en 1955, inscrite en 1973 en médecine en Necker, a suivi des études de médecine et de psychologie ; elle a fait une école d'infirmière (croix rouge française) et université de sciences humaines cliniques, Paris VII). Elle a obtenu son diplôme d'infirmière et un DESS de psycho-clinique (7 ans d'études). Elle travaille depuis 1978 comme infirmière, psychologue (privé - enseignante de psychologie clinique psychiatrique).
. Profession du père : cadre sup (fonctionnaire). Mère : fonctionnaire internationale (OCDE)
. Corinne se marie en 1982, a un enfant. Son conjoint est agrégé de mathématiques et a une thèse de troisième cycle (maths). Il est chercheur-assistant.

. Christiane : née en 1955, inscrite en 1973 en médecine à Broussais. Elle fait des études paramédicales. Institut supérieur de rééducation psychomotrice. Elle obtient un diplôme de psychomotricienne. Elle travaille comme psychomotricienne de 1979 à 1982.
. Profession du père : directeur à la Banque de France.
. Christiane se marie religieusement en 1979 et a deux enfants. Son conjoint a un DUT techniques de commercialisation. Il est "chef de produit".

. Colette : née en 1956, inscrite en 1973 en médecine, elle suit des études de biologie après deux années de 1^o année en médecine; puis en formation professionnelle fait de l'informatique, 6 ans d'étude; un DEUG sciences biologiques plus certificats de licence. Travaille de 1978 à 1981 à temps partiel comme rédacteur dans une caisse de retraite; ensuite activité salariée à temps plein dans l'informatique (cadre moyen).
. Profession du père : ingénieur-conseil. Mère : sans profession.
. Colette se marie religieusement en 1982, a un enfant; son conjoint a une maîtrise Science et Techniques, il est

ingénieur d'études (informatique scientifique).

. **Isabelle** : née en 1953, inscrite en 1973 en pharmacie. Elle a fait une licence de langues étrangères : anglais-espagnol. Ses études s'achèvent en 1978. Depuis, elle exerce la profession de secrétaire bilingue.

. Profession du père : ingénieur Ponts et Chaussées. Mère : sans profession.

. Célibataire.

. **Muriel** : née en 1955, inscrite en 1973 en pharmacie. Elle fait ses études de pharmacie en faculté et l'institut supérieur de gestion. Diplômes : pharmacie et I.S.G.. Elle travaille depuis 1980 comme pharmacienne dans un laboratoire fabricant du matériel médical (appartenant à son père).

. Profession du père : P.D.G.. Mère : artiste peintre.

. Muriel se marie religieusement en 1981, elle a trois enfants. Son conjoint a fait Centrale, il est ingénieur en informatique.

. **Agnès** : née en 1955, inscrite en 1973 en pharmacie. Elle fait des études de pharmacie, obtient son diplôme de pharmacie et fait l'internat. En octobre 1979, elle est interne.

. Profession du père : secrétaire général. Mère : pharmacien.

. En 1979, elle se marie religieusement, elle a trois enfants. Son conjoint est médecin hospitalier.

. **Jeanne** : née en 1954, inscrite en 1973 en ergothérapie à Neckér. De 1973 à 1976, Jeanne fait une école d'ergothérapie, de 1979 à 1983, elle suit un enseignement parallèle en peinture, sculpture, iconographie russe. Elle est ergothérapeute pendant un an en 1977. En juin 1986, elle organise des expositions de peinture en Arabie Séoudite.

. Profession du père : ingénieur travaux publics. Mère : mère de six enfants.

. Son conjoint, avec qui elle est mariée depuis 1976, est kinésithérapeute, ils ont deux enfants.

. **Claire** : née en ?, est inscrite en Terminale D en 1973 (a donc dû redoubler). Après une première année de médecine, elle a suivi une école d'ergothérapeute. Diplôme d'ergothérapeute, obtenu en 1978, exerce cette profession depuis cette date.

. Profession du père : contrôleur de gestion.

. Elle n'est pas mariée et ne vit pas "actuellement" maritalement.

. **Caroline** : née en 1955, inscrite en 1973 en Terminale D, elle a fait une école d'infirmière, puis une école de puéricultrice. Elle obtient les diplômes de ceux deux écoles. Elle a été infirmière pendant quatre ans et puéricultrice

depuis 16 mois.

. Profession du père : directeur société juridique. Mère :
mère de famille.

. Caroline est célibataire.

. Maryvonne : née en 1956, inscrite en 1973 en Prép "arts
décoratifs à Penninghen", elle fait quatre années d'études de
dessin, d'architecture intérieure, secrétariat section
tourisme. Elle n'obtient aucun diplôme. Elle fut étalagiste
un trimestre en 1979.

. Profession du père : rédacteur de publications. Mère : sans
profession (famille appartenant à l'aristocratie).

. Maryvonne se marie religieusement en 1978, a deux enfants.
Son conjoint est diplômé de I.S.C., il est ingénieur
informaticien indépendant.

. Odile : née en 1955, inscrite en 1973 en prép. Arts
décoratifs à Penninghen. Elle a fait pendant six ans les Arts
Déco, mais n'a pas eu son mémoire de sortie. Elle travaille
depuis 1979 comme illustratrice en Free-Lance.

. Profession du père : ingénieur commercial. Mère : sans
profession.

. Odile se marie religieusement en 1979, et a deux enfants.
Son conjoint a fait Sciences Po et une licence de Sciences
Eco. Il est journaliste.

. Betty : née en 1955, inscrite en 1973 en Prép H.E.C. à
Stanislas. Elle suit des études de
Gestion/Commerce/Politique. Elle prépare HEC/ESSEC/Sup de Co.
Ses études durent 1 an. Elle n'obtient aucun diplôme. Elle
travaille en 1974 et départs une ascension personnelle (elle
débuta comme dactylo-bilingue) devient "directeur - contrôle
crédit/Fraud American Express".

. Profession du père : directeur général associé d'une grande
entreprise.

. Betty se marie en 1976, a trois enfants. Elle est divorcée.
Son ex-conjoint a une licence de Sciences Eco et est diplômé
de Sciences Po. Il est directeur MKG/Vente - Eurocard/Master
Card.

. Pauline : née en 1956, inscrite en 1973 à Maths Sup à
Ginette. Elle suit deux années de classe préparatoire à
Ginette, trois ans d'école d'ingénieur (ENSTA), un an à
Master of Science (Stanford University - USA). Elle obtient
le diplôme d'ingénieur de l'ENSTA (génie maritime) et Master
of Science (Petroleum Engineering). Depuis 1980, elle est
ingénieur pétrolier.

. Profession du père : ingénieur. Mère : "élève ses enfants
(maîtrise de droit et D.E. Infirmière)".

. Elle se marie religieusement en 1979, a "deux enfants pour
l'instant", son conjoint a fait une prépa à Janson plus
ENSTA. Il est ingénieur et économiste.

. **Frédérique** : née en 1955, inscrite en 1973 en prép.
Professorat école bilingue plus Inst. Britannique. Elle a
suivi des études d'anglais à la faculté, elle obtient une
maîtrise. Elle a préparé également un CAP d'institutrice
bilingue. De 1975 à 1977, elle fut institutrice bilingue.
. Profession du père : organisateur de sociétés. Sa mère : au
foyer.
. Elle s'est mariée religieusement en 1975 et a 3 enfants.
Son mari a fait quatre années "dentaire", il est docteur en
chirurgie dentaire (chirurgien-dentiste).

. **Bérangère** : née en 1955, inscrite en 1973 en année
préparatoire Sc. Politiques. Elle a suivi les cours de
l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, et a obtenu le
diplôme correspondant plus une maîtrise. 4 années d'étude.
Elle travaille depuis 1978 : "différentes activités dans
l'édition, la publicité, les relations de presse". Elle est
actuellement "Responsable des Relations Presse chez X
consultants".
. Profession du père : directeur de société. Mère : sans
profession.
. Bérangère est célibataire.

. **Cécile** : née en 1956, inscrite en 1973 en année
préparatoire Sc. Politiques. Elle fait Sciences Po, Droit,
école supérieure de journalisme. Obtient les diplômes
correspondants. Elle travaille de 1979 à 1984 comme
journaliste.
. Profession du père : assureur, mère : mère de famille.
. Cécile se marie religieusement en 1981, elle a une fille.
Son conjoint est diplômé de pharmacie plus internat. Il est
pharmacien biologiste.

. **Béatrix** : née en 1956, inscrite en 1973 en Maths Sup. à
Janson ; elle fait des études de gestion à Sup de Co Paris.
Obtient le diplôme correspondant en 1978. Depuis 1979, elle
est "attachée direction banque".
. Profession du père : ingénieur. Mère : mère au foyer.
. En 1982, elle se marie religieusement. Elle a deux enfants.
Son conjoint est diplômé HEC. Gestion et est directeur
financier.

. **Marie-Chantal** : née en 1955, inscrite en 1973 en Maths Sup
à Ginette, elle fait des études de maths, physique puis
statistique, économie, puis gestion. Ecole d'ingénieur
(ENSAE) et Institut européen d'administration des affaires
(INSEAD-MBA) : obtient les diplômes correspondants. Elle
travaille depuis 1978 comme cadre de gestion à Matra.
. Profession du père : député. Mère : restauration de
tableaux.
. Elle se marie religieusement en 1979, a trois enfants. Son
conjoint a fait Sciences Po, maîtrise de droit, DECS-INSEAD
(MBA). Il est directeur financier.

. Sabine : née en 1956, inscrite en 1973 en Prép. H.E.C. à Janson. Elle a fait H.E.C., plus une thèse de troisième cycle. Diplômes obtenus : HEC + DEA + thèse; exerce une profession entre 1978 et 1979 et depuis 1981. Elle n'a pas précisé laquelle !

. Profession du père : ingénieur en bâtiment. Mère : sans profession.

. Sabine est mariée (religieusement) depuis 1978 et a deux enfants. Son mari a fait HEC, il est chef du service prix de vente Peugeot.

. Elisabeth : née en 1956, inscrite en 1973 à Prép. H.E.C. Stanislas. Elle a fait l'ESSEC, diplôme obtenu en 1977.

Depuis, elle travaille comme ingénieur commercial.

. Profession du père : député. Mère : sans profession.

. Elisabeth s'est mariée religieusement en 1981 et a un enfant. Son mari est directeur des Ventes, diplômé de l'ESSEC.

. Julie : née en 1955, inscrite en 1973 en droit et anglais à Nanterre. Elle fait une année de droit, n'obtient pas de diplôme. Depuis avril 1975, elle travaille comme secrétaire administratif, actuellement exerce la profession d'inspecteur de police.

. Profession du père : technicien. Mère : sans profession.

. Julie se marie en ?, son mari n'a pas fait d'études secondaires. Il est fonctionnaire de police, exerce actuellement le métier de pilote instructeur.

. Clara : née en 1955, inscrite en 1973 en droit à Nanterre, elle fait des études d'histoire et d'histoire de l'Art à l'école du Louvre, elle obtient une licence d'histoire et le diplôme de l'école. Travaille de 1978 à avril 1986 comme conférencière dans les musées nationaux.

. Profession du père : cadre à la C.F.P.. Mère : cadre (famille de l'aristocratie).

. Elle se marie en 1979 et a trois enfants. Son conjoint a fait l'ESSEC, il est "directeur adjoint".

. Perrine : née en 1955, inscrite en 1973 en droit, elle fait une année de droit puis une école de secrétariat de direction, une chambre de commerce anglaise. Elle obtient les diplômes délivrés par ces deux écoles. Entre 1975 et 1977, elle est secrétaire de direction chez un agent de change canadien.

. Profession du père : directeur de société. Mère : sans profession.

. Mariée religieusement en 1978, Perrine a trois enfants. Son mari est diplômé de l'European Business School, il est cadre de banque.

. Sandrine : née en 1955, inscrite en 1973 en histoire de l'Art et droit à Nanterre. Elle a fait des études d'histoire

de l'Art et de langues (école du Louvre, Institut Britannique, Ecole de Documentation, Jussieu). Diplômes : Proficiency of English, licence d'anglais, diplôme de l'UFOD (union française des organismes de documentation). Elle travaille depuis 1979 comme adjointe au conservateur du service des études au musée de X à Paris.

. Profession du père : avocat. Mère : sans profession.

. Sandrine est mariée religieusement ("cela aurait été dur de dire non, on ne va jamais à la messe") en 1982 et a deux enfants. Son mari a fait l'Ecole Supérieure de Commerce de Paris et est docteur en droit fiscal. Profession : commissaire aux comptes. Expert-comptable.

. **Françoise** : née en 1955, inscrite en 1973 en droit à Reims. Elle a suivi des études de droit à Reims et les deux premières années de Sciences Po à Paris. Elle obtient un DEUG de droit en 1977. Elle travaille depuis 1976 comme assistante de direction.

. Profession du père : directeur général d'une société de champagne. Mère : mère de famille.

. Elle se marie religieusement en 1985, n'a pas encore d'enfant. Son conjoint a le bac et une première année de droit, il est actuellement en formation continue.

. **Sylvie** : née en 1954, inscrite en 1973 en droit à Nanterre, elle fait une année de droit puis médecine, elle obtient un diplôme d'infirmière et exerce cette profession depuis 1978.

. Profession du père : responsable du sponsoring UAP. Mère : agent général UAP.

. Elle se marie religieusement en 1975 et n'a pas d'enfant. Son conjoint a un troisième cycle gestion, auteur de logiciels. Il est informaticien indépendant.

. **Suzanne** : née en 1955, inscrite en 1973 en Sciences Economiques à Nanterre. De 1973 à 1980, elle a fait architecture (diplôme DPLG), Sciences économiques (maîtrise + DEA), plus Sciences Po (DESS). Elle a travaillé durant toutes ses études dans "un bureau d'études bâtiment" plus divers.

. Profession du père : "anciennement imprimeur, maintenant retraité". Mère : sans profession.

. Suzanne vit maritalement, ne donne aucune précision sur son conjoint.

. **Odette** : née en 1955, inscrite en 1973 en Gestion, économie à Dauphine ; entre 1974 et 1980, Odette a fait de la psychologie et du droit. Diplômes obtenus : licence de psychologie et DEA droit du travail. Elle est responsable formation en entreprise depuis 1980.

. Profession du père : représentant. Mère : sans profession.

. Odette vit maritalement et a un enfant. Son conjoint a un doctorat de droit, il est attaché juridique.

. Louise : née en 1954, inscrite en 1973 en Sc. économiques à Nanterre. Elle a fait quatre années de gestion à l'université Paris IX Dauphine. Elle a obtenu une maîtrise de gestion en juin 1977. Elle travaille depuis cette date comme "acheteuse chef de produit dans une centrale d'achat".

. Ses parents sont commerçants.

. Elle est mariée religieusement depuis 1983; son conjoint a fait une école de commerce en trois ans, est agent commercial.

. Chantal : née en 1955, inscrite en 1973 en Sc. économiques à Nanterre. Elle fait quatre années de gestion et économie à Dauphine; elle obtient une maîtrise de gestion, un diplôme d'Etudes Comptables supérieures, et un CAPET d'économie et gestion. Elle travaille depuis 1979 comme stagiaire en comptabilité puis enseignante.

. Profession du père : ingénieur. Mère : femme au foyer.

. En 1974, Chantal se marie religieusement et a trois enfants. Son mari est diplômé de l'E.S.C.P. et a un DESS de gestion financière. Il est cadre financier.

. Nadine : née en 1955, inscrite en 1973 en gestion à Dauphine. Elle fait des études de gestion pendant cinq ans. Obtient une maîtrise et un DECS. En 1978, elle est assistante de cabinet comptable et professeur de comptabilité/économie.

. Profession du père : directeur de société. Mère : sténotypiste-graphologue.

. En 1982, Nadine se marie, a un enfant. Son conjoint est ingénieur, ENSI à Toulouse, il est chef de projets en aéronautique.

. Constance : née en 1954, inscrite en 1973 à l'Institut Britannique, école du Louvre, école de dessin. Elle a fait de l'histoire de l'Art, de l'anglais et du dessin; école du Louvre, Institut Britannique, stages/cours de restauration de tableaux dans un atelier. Diplôme : Proficiency (Cambridge), licence d'anglais. Ses études se sont terminées en 1978. Elle est manutentionnaire dans une maison de tissus depuis 1977.

. Profession du père : architecte. Mère : comptable depuis le décès de son mari.

. Constance se marie religieusement en 1978 et a un enfant. Son mari a une licence DESS, Droit DSN de Notariat, il est notaire.

. Blanche : née en 1955, inscrite en 1973 en chinois aux Langues Orientales et à l'Ecole du Louvre. Elle fait une année d'étude et travaille depuis 1974 comme "Restauratrice de tableaux".

. Profession du père : "inspecteur des finances" (famille de l'aristocratie).

. Elle se marie religieusement en 1985 et a un enfant. Son conjoint a fait une licence de sociologie, il exerce le métier de photographe.

. Véronique : née en 1955, inscrite en 1973 à M.P.C. à Orsay. Elle fait des études de maths-physique à la faculté d'Orsay. Obtient une maîtrise de maths et un DEA et thèse de physique. Depuis mars 1982, elle est ingénieur informatique à mi-temps.
. Profession du père : médecin. Mère : sans profession.
. Elle se marie religieusement en 1975 et a deux enfants. Son conjoint a un diplôme ENST, il est ingénieur.

. Lorraine : née en 1955, inscrite en 1973 en I.S.T.T., elle fait des études de lettres et secrétariat (Institut Catholique, Sorbonne, Centre de préparation supérieur au secrétariat). Elle obtient un DEUG. Elle travaille de 1978 à 1979 comme professeur de français aux USA, de 1980 à 1986, créatrice d'une revue.
. Profession du père : agent de change. Mère : sans profession.
. Lorraine est célibataire.

. Anne : née en 1955, inscrite en 1973 en architecture à Nanterre. Elle a fait les Beaux-Arts, architecture, pendant six ans. Diplômée : DPLG, fin des études en 1980. Architecte.
. (Anne ne sait pas la profession de ses parents).
. Son conjoint a fait une école de commerce, diplôme : ISG responsable commercial d'un établissement financier.

. Marie-Paule : née en 1954, inscrite en 1973 en histoire à Nanterre plus école du Louvre. Elle fait des études d'histoire-géographie plus une chambre de commerce. Elle obtient une licence d'histoire-géo. Elle travaille de 1977 à 1982 comme attachée de presse, de 1982 à 1986 comme chef de publicité.
. Profession du père : officier de marine. Mère : sans profession.
. Elle se marie religieusement en 1978 et a trois enfants. Son conjoint a fait Sciences Po et une école de commerce, il obtient "une maîtrise", il est directeur de vente régional.

V - CONCLUSION

LE PRINCIPE GENEALOGIQUE OU LE PRIVILEGE DE L'ANCIENNETE

Certes on apprend à devenir bourgeois comme on apprend "à avoir du goût". "Sans aucun doute, la conception du goût admet une certaine forme de connaissance. Il arrive que sous le signe du bon goût, l'on soit en mesure de renoncer à soi-même et à ses préférences d'ordre privé. D'après son essence la plus profonde, le goût n'est donc rien de privé mais au contraire un phénomène social de première grandeur. Il peut même, telle une instance juridique, s'opposer aux penchants intimes d'un individu au nom d'une universalité qu'il suppose et représente". (Gadamer, 1976)
En clair, l'affaire n'est pas de nature mais de culture.

Le paradoxe est pourtant qu'on naît bourgeois. Depuis longtemps déjà, historiens et sociologues affirment ensemble que "la principale difficulté de devenir bourgeois est qu'on ne le devient pas tout seul. Chacun appartient à une famille avant d'appartenir à une classe. C'est par sa famille que le bourgeois-né est bourgeois : c'est avec sa famille qu'il s'agit de le devenir". (B. Goblot, 1980)

Tous nos informateurs appartiennent à une bourgeoisie ancienne, en pleine maturité.

L'ancienneté dans la bourgeoisie engendre un sentiment d'appartenance où l'on est "globalement" bourgeois. La mémoire familiale et généalogique rend bien compte d'une pérennité non dépourvue toutefois d'incertitudes. On ne sait pas en effet si les fruits mûrs tombés, d'autres prendront la relève. Les générations se succèdent. Il y a de bonnes et mauvaises récoltes que symbolisent les branches qui ont réussi, celles qui tombent dans l'oubli ou les accidents de parcours de tel ou tel individu.

A plusieurs reprises, j'ai traité des caractères distinctifs de la mémoire bourgeoise la comparant à celle d'autres groupes sociaux. La profondeur généalogique caractérise cette mémoire ainsi qu'une connaissance précise de la collatéralité (B. Le Wita, 1985). Dans une étude récente sur le passé professionnel d'ouvriers et de cadres supérieurs français, François de Singly et C. Thélot remarquent que seuls les individus appartenant aux classes supérieures, et ce depuis longtemps précisent-ils, "mémorisent le mieux le passé professionnel de leurs grands-parents" (1986). L'enracinement dans un statut social est un facteur déterminant de la mémorisation généalogique.

Il peut paraître paradoxal, dans une société de l'écrit et du visuel, d'aller recueillir oralement la mémoire des individus. Mais comme l'a fort bien montré J. Goody, si les phénomènes de mémorisation ont partie liée avec le support écrit, l'acte du discours que constitue le récit d'un mythe ou d'une histoire familiale, s'en écarte. L'ethnologue peut ainsi travailler les matériaux qu'il recueille en les comparant aux supports écrits ou visuels. La mémorisation mécanique (apprentissage par coeur) ne joue qu'un rôle secondaire dans la transmission de la mémoire familiale. Les diverses capacités à se souvenir dépendent beaucoup plus de l'expérience sociale des individus que de leurs capacités

intellectuelles "intrinsèques". On n'apprend pas par coeur, dans nos sociétés, des données généalogiques. On s'en souvient parce que l'on s'en sert. On a affaire à une reconstruction, à travers les générations, de l'histoire familiale. L'individu manipule son identité en produisant "une reconstruction créatrice" (J. Goody, 1977).

A comparer les récits des mémoires familiales d'individus de divers groupes sociaux, on constate que les grands-parents représentent un élément clef. Pour reprendre une expression de Françoise Zonabend, ils jouent le rôle de "butoir". Hormis chez les classes aisées, ces parents-là semblent, en effet, figurer le point limite de la mémoire généalogique. Pour tenter d'éclaircir ce phénomène, nous essaierons de voir de quelle manière les bourgeois franchissent ce "butoir".

Mémoriser des données généalogiques nécessite un effort évident. En effet, rien n'est plus ingrat que de retenir des suites de noms, de dates, de renseignements quasi administratifs sur des parents morts ou inconnus. Plus encore : savoir se situer et se déplacer à travers l'espace généalogique suppose un certain entraînement. Il faut sans cesse - on le perçoit pendant les entretiens - trouver des points de repère pour que l'individu ne s'égaré pas dans l'univers quasi immatériel que devient la parenté exprimée en termes généalogiques. La mémorisation de telles données peut dépendre de variables socio-culturelles. Par son capital scolaire et culturel, la bourgeoisie serait sur ce point favorisée. A un niveau plus général, le système éducatif bourgeois considère la mémoire comme un élément fondamental du développement de l'intelligence, faisant du "savoir par coeur" un principe pédagogique essentiel. Au sein des familles a lieu, par exemple, ce que l'on peut appeler un entraînement collectif de la mémoire. Lors des entretiens, il n'est pas rare, de s'entendre réciter tel ou tel poème, tel fragment d'une pièce de théâtre. Chaque famille possède son capital de citations "appprises par coeur", véritables mots de passe pour les membres du groupe. Tout un ensemble de facteurs culturels favorisent donc les enquêtés bourgeois. Cela explique, mais en partie seulement, leur capacité à se souvenir de leurs ancêtres éloignés, plus précisément et plus rapidement que d'autres (donnée non négligeable en condition d'entretien).

Mais en fait, ces facteurs culturels sont intimement liés à leur manière de vivre la parenté. En effet, outre la famille proche (souvent très nombreuse) avec qui les enquêtés entretiennent des "relations familiales", la parenté dans son ensemble fait l'objet d'une véritable pratique sociale, comparable à celle développée avec le milieu amical. L'utilisation courante des patronymes est un indice de ce rapport social à la parenté. On nomme la famille de l'oncle Louis, les Duteil, celle de tante Yolande, les Verdon, or il se trouve que les Duteil sont alliés aux Dupont, amis des amis des Duteil. On assiste à une symbiose entre famille, parenté, amis des parents. Les échanges permanents de service sous-tendent ces liens de parenté. Les "familles" bourgeoises

deviennent ainsi des micro-sociétés où l'on cherche à vivre "entre soi".

"Ma mère trouverait inconcevable par exemple que j'achète moi-même des draps dans la boutique de soldeurs Descamps qui est en bas de chez moi. Il faut passer par le cousin Descamps que je ne vois jamais sous prétexte qu'il est de la famille. On passe sa vie à trouver des systèmes pour utiliser les parents, les amis. Sous le prétexte de l'économie, on met en branle un système d'une lourdeur incomparable", raconte Geneviève. Le prétexte à l'économie est un glissement explicite : faire du réseau familial un réseau social à caractère privé. "Ma mère fait entrer tout le monde dans son petit monde", poursuit Geneviève. Le vin, le foie gras, les médecins..., pas question de les trouver ailleurs que dans la famille. Ce n'est pas difficile, ma mère a une amie dont le fils va épouser la fille d'un professeur de médecine. Or il se trouve, par hasard, que ce professeur de médecine est le médecin de mes parents. Tout aussitôt la mère de Geneviève transforme cette relation sociale en relation amicale "X, dit-elle à son amie, est vraiment un garçon charmant." Relisons M. Proust et nous voilà plongés dans l'atmosphère mondaine du XIX^e siècle où l'on se plait à débrouiller les enchevêtrements généalogiques liant les familles entre elles.

Facteurs culturels et usage social de l'ensemble de la parenté élargie aux amis des parents singularisent les familles bourgeoises : la mémoire "des noms", des professions reflètent ces pratiques et expliquent son caractère généalogique.

Cependant si les bourgeois peuvent citer leurs grands-parents voire des ascendants plus lointains, ils ne mémorisent pas l'ensemble des chaînes généalogiques et les grands-parents sont pour eux-aussi "un butoir" : un butoir symbolique, affectif, lié au processus même de la transmission et à la dynamique propre à l'évocation des souvenirs. C'est sur ce point précis que l'ethnologue discerne l'influence de l'écrit sur le discours qu'il recueille. Au-delà des grands-parents, l'interlocuteur use de précautions exprimant qu'il n'a pas été le témoin direct de ce qu'il "raconte" (ex : "J'ai toujours entendu dire que", "ma grand-mère dit que", etc.). Les grands-parents sont la limite des souvenirs individuels, limite par conséquent de la transmission directe, celle que chacun contrôle et manipule à sa guise. Tant que les témoins directs sont vivants, les générations suivantes ne transmettent que "timidement" l'histoire familiale. La transmission de cette histoire est donc liée au cycle de la vie et un droit d'aïnesse plane sur elle. Afin de pouvoir transmettre le récit de la mémoire familiale, chaque génération doit se l'approprier. Les trois femmes (grand-mère, fille, petit-fille) de la famille Laure C rendent bien compte de cette dynamique. La famille Laure C appartient à la grande bourgeoisie industrielle depuis deux siècles. Elle possède, outre ses propres archives, de nombreux ouvrages relatant son histoire. La grand-mère, âgée de 88 ans, fait de sa mère (elle peut

citer des ascendants lointains, mais craint alors de ne pas être "entendue", c'est-à-dire reçue par ses descendants), l'élément fort de sa parenté du côté paternel. Sa propre fille âgée de 55 ans transmet les mêmes informations. La petite-fille âgée de 32 ans s'arrête à sa grand-mère vivante lui donnant les attributs symboliques que sa mère et sa grand-mère accordent à son arrière-grand-mère. La deuxième génération reprend donc, sans se l'approprier, le discours de la précédente; la troisième génération s'en remet à l'ancêtre encore vivant, témoin des traces les plus lointaines de l'histoire familiale. Trois générations forment un minimum (pour créer un état de stabilité) et un maximum (pour permettre une perception personnelle) dans le phénomène de transmission. Trois générations sont nécessaires pour permettre une assimilation de l'état de bourgeois, pour réguler les enjeux individuels et les enjeux collectifs, pour que la personne soit "naturellement" inscrite dans un univers culturel.

Un lien serait à établir ici, avec les analyses de P. Legendre sur le principe généalogique en Occident. "A ce niveau de complexité, une génération n'existe pas par elle-même; ce n'est pas une classe d'âge, ni une promotion, mais une synthèse d'au moins deux générations, ou comme le suggère la mise en scène de Virgile, de trois générations. Le tableau de l'Enéide est construit sur l'implicite : le fils a affaire à son père et au père de son père." (P. Legendre, 1985)

La généalogie consiste à faire de la place, à distinguer des places, à faire passer le "sujet" de l'ordre du biologique à celui de la culture, "à faire naître le sujet une seconde fois dans l'ordre des institutions", écrit P. Legendre. Un fil conducteur serait donc à suivre entre la généalogie comme impératif de raison et l'éducation bourgeoise comme apprentissage de la place que l'individu doit occuper au sein de la collectivité des hommes.

Après les grands-parents, la mémoire bourgeoise peut suivre les lignes ascendantes pour remonter parfois loin. Comparable alors à un défilé, les gorges de la généalogie sont pénétrées de lumière jusqu'au troisième degré, suivies d'un flou plus ou moins dense, éclairées au bout du tunnel par l'origine réelle ou imaginaire de la famille : la date d'apparition d'un patronyme étant un symbole que l'on mémorise aisément.

La mémoire bourgeoise est double : affective filiale, familiale, elle peut se comparer à tout autre mémoire; généalogique, sociale, elle est singulière parce que chargée de transmettre un statut et un sentiment d'appartenance au groupe, au milieu. On est bourgeois par la famille et non par le sang et le droit divin. La mémoire généalogique sert à conjurer la fragilité inhérente au statut. C'est ainsi que s'explique une autre particularité de cette mémoire, celle d'être si peu nostalgique.

Dans des travaux précédents, on pouvait constater lors de l'évocation des souvenirs, le sentiment d'une nostalgie. L'âge d'or est dans le passé : M. Halbwachs interprète cet

amour du passé comme un trait de structure. La nostalgie renverrait une image exacte, dit-il, de la société dans la durée générationnelle. En écoutant les récits des bourgeois, on est frappé par la faible place qu'y prend la nostalgie. Le présent se trouve valorisé et l'histoire de la famille présentée comme une suite de périodes sombres et fastes. Chaque génération doit faire ses preuves en s'adaptant au présent, voire à l'avenir. Pour être reçu, le discours de la mémoire emprunte les cadres sociaux de son époque. C'est donc un travail de langage entre les générations (secrets, exclusions; puis levée de secrets, réhabilitation, etc.).

"Un homme qui se souvient seul de ce dont les autres ne se souviennent pas ressemble à quelqu'un qui voit ce que les autres ne voient pas." (M. Halbwachs, 1975)

Comme toutes mémoires, celle des bourgeois s'appuie sur des techniques de mémorisation. Rappelons-les brièvement. Dans tous les récits interviennent des personnages (souvent les grands-parents) faisant figure d'éléments forts, de symboles. Ils sont souvent présentés comme les parents pivots des relations familiales. Les mêmes (ou d'autres) sont reconnus comme des dépositaires ou les gardiens de la mémoire, ceux qui conservent les souvenirs et savent les raconter.

Dans ce processus de mémorisation, on remarque des constantes, les "stimuli" de la mémoire : événements historiques dont furent témoin un ancêtre; climat exceptionnel; particularismes familiaux (la taille, le nez, la couleur des cheveux, le caractère, etc.). Autant d'éléments devenus signes distinctifs qu'on aime à se rappeler et à transmettre. Ces "stimuli" jouent un rôle essentiel dans la mémorisation. Faciles à retenir parce que faits d'images suggestives, ils permettent de se déplacer avec aisance dans l'espace généalogique et d'évoquer des ancêtres lointains. Au-delà, ils servent aussi à distinguer sa famille de celles des autres, à la rendre unique. Ainsi, chaque histoire familiale peut apparaître comme singulière, originale.

Autre composante de ces mémoires : la sélectivité. Dans une société où la filiation est indifférenciée, la mémoire, elle, ne l'est pas. On remarque que cette discrimination favorise les éléments féminins; ceci serait à mettre en rapport avec le rôle des femmes dans la famille à travers les époques et les groupes sociaux.

Pour finir, signalons l'importance des supports matériels de la mémoire familiale. Celle-ci s'appuie, en effet, sur des lieux, des photos, des objets. Parmi eux, la maison semble être un support fondamental, autant pour la mémoire que pour la "vivacité" des liens familiaux. Ces demeures bourgeoises sont le symbole de la perennité des relations familiales et de la succession des générations. Dans ces espaces protégés, l'enfant, génération après génération, apprend à se sentir "globalement bourgeois".

Quand entre-t-on dans l'état de bourgeoisie ? Cette question demeurera une énigme. L'ancienneté - condition nécessaire - occulte la question de l'origine. Or cette question est précisément celle que la bourgeoisie autorise à poser. L'ordre social bourgeois s'est construit, en effet, sur le principe de l'universalité et du libre choix. Au droit divin, on a opposé le droit de la raison; aux actes héroïques, la maîtrise des petites choses; à la personne glorieuse, l'homme moyen.

A la fin du XIX^e siècle, au moment même où se créent les collèges Sainte-Marie, se développe dans le champ littéraire un courant que l'on appelle "le roman psychologique". Le précurseur en est Paul Bourget. Cet auteur, suivi par de nombreux disciples, se fera le défenseur de l'ordre moral bourgeois. Le roman psychologique marque le début d'une position intellectuelle intégrant les valeurs bourgeoises. Le contenu idéologique des romans de Paul Bourget et de Henri Bordeaux, pour ne citer que ces deux auteurs, peut se résumer ainsi : l'homme (ou la femme) trouve son salut en renonçant à ses passions, le retrait de soi faisant le bonheur des autres. Le héros est toujours un anti-héros : il doit d'abord, au prix de pénibles souffrances, apprendre à se "maîtriser". La connaissance de soi passe par une série d'épreuves. En témoigne, L'histoire du Justicier, nouvelle que Paul Bourget publia en 1918.

Le vieux Jules Marnat a deux fils, Blaise et Amédée. Jules Marnat finit sa carrière comme inspecteur d'académie. Blaise, le fils aîné, devient ingénieur, part au Brésil et fait fortune. Il se marie et a deux fils. Sa femme meurt, ses fils sont tués au cours de la Première Guerre. Le jeune frère Amédée, resté à Paris, protégé par sa mère, est devenu alcoolique et joueur. Il a fini ses jours avec une jeune femme de la petite bourgeoisie, contrainte, pour subvenir aux besoins du ménage de devenir "chanteuse de music'hall". Au début de la nouvelle, Blaise Marnat revient à Paris pour élever un monument à la mémoire de son père et de ses deux fils morts. La jeune veuve d'Amédée désire le rencontrer afin de lui remettre des papiers conservés par son conjoint et concernant la famille Marnat. Blaise, après maintes réticences - il a en effet totalement rejeté son frère -, accepte de la recevoir. Elle lui confie les documents et lui annonce l'existence de Paul, enfant d'Amédée et d'elle-même. Paul est élevé chez la mère de la jeune veuve, à l'écart de la vie sordide de ses parents. Elle demande à Blaise de s'occuper de l'éducation de son neveu. Celui-ci refuse. Blaise se retrouve seul, lit les papiers et découvre alors le mal qu'il a fait, sans le savoir, à son frère. Amédée avait en effet écrit un journal dans lequel il racontait la dureté de ce frère aîné. Le justicier se découvre alors. "On ne connaît jamais toutes ses fautes." Blaise prend donc la résolution de rencontrer son neveu, Paul, enfant sage, timide, bon élève. Blaise décide d'emmener Paul au Brésil, faisant de lui le successeur de la famille Marnat. Conclusion : "Cette histoire n'est qu'une humble tragédie bourgeoise."

Ce scénario "modèle", exemplaire de ce courant littéraire, met en scène l'ensemble des valeurs morales nécessaires pour

devenir bourgeois. Jules, le père fait entrer timidement et laborieusement la famille dans la bourgeoisie. Blaise reprend le flambeau. Mais le frère sombre. Or Blaise - la branche brillante - n'a plus de descendants. Il doit renoncer à "son égoïsme et à sa fermeture morale" pour reconnaître ses fautes et les qualités de son neveu. Paul sera, pourrait-on dire, le premier bourgeois de la famille Marnat.

Le succès de tels romans, le couronnement de leurs auteurs par l'Académie française ont contribué à diffuser un modèle culturel bourgeois réduit à sa plus simple expression. Mais des rangs mêmes de la bourgeoisie s'élèveront, à nouveau, des voix critiques faisant de ces oeuvres littéraires, des écrits mineurs. L'homme moyen, laborieux, non héroïque sera une fois de plus ridiculisé. L'entre-deux n'est décidément pas une position esthétique soutenable.

Mais si l'on fait fi de l'esthétisme, on peut remarquer que ces mêmes valeurs, charriées par les manuels de savoir-vivre et reprises par les médias populaires, irriguent l'ensemble du corps social. Atteindre un degré minimal de "civilité" serait-il, dans notre société, un besoin "universel" ou le consentement obligé à un modèle culturel dénié mais dominant ?

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

- M. Augé, Symbole, fonction, histoire, Hachette, 1979.
- B. Baczko, Les Imaginaires sociaux, Payot, 1984.
- R. Barthes, Mythologies, Seuil, Paris, 1970.
- E. Berl, Le Bourgeois et l'amour, Paris, 1931.
- P. Bourdieu, Ce que parler veut dire, Fayard, 1982.
- R. Chartier, M.M. Compère, D. Julia, L'Education en France du XVI^e au XVIII^e siècle, SEDES, 1976.
- R. Darnton, Le Grand Massacre des chats, Laffont, Paris, 1985.
- A. Daumart, Les Bourgeois de Paris au XIX^e siècle, Paris, 1970.
- G. Duby, Les Trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme, NRF, Gallimard, 1978.
- G. Duby, Introduction à l'Histoire de la vie privée, Le Seuil, 1985, tome I.
- Dupanloup, La Femme studieuse, Jules Gervais éditeur, Paris, 1880.
- F. Engels, Anti-Dühring, Editions Sociales; Paris, éd. 1973.
- N. Elias, La Société de cour, Calmann-Lévy, 1974.
- M. Foucault, Surveiller et punir, NRF, Gallimard, 1975.
- P. Gay, The Bourgeois experience, Victoria to Freud, tome 1, Oxford university Press, New York, 1984.
- H.G. Gadamer cité in J. Habermas
- E. Goblot, La Barrière et le niveau, PUF, éd. 1980.
- J. Goody, "Mémoire et apprentissage dans les sociétés et sans écriture : la transmission du Bagre", L'Homme, tome XVII, janvier-mars 1977.
- B. Gethuysen, Origines de l'esprit bourgeois en France, Gallimard, éd. 1977.
- J. Habermas, L'Espace public, Payot, 1986.
- A. Hahn, "Contribution à la sociologie de la confession et autres formes institutionnalisées d'aveu", Actes de la recherche en sciences sociales, n° 62-63, juin 1986, pp. 54 à

68.

M. Halbwachs, Les Cadres sociaux de la mémoire, Mouton, éd. 1975.

M. Léna, L'Esprit de l'éducation, Communio, Fayard, 1981.

P. Legendre, L'Inestimable Objet de la transmission, Fayard, 1985.

C. Lévi-Strauss, Anthropologie structurale Deux, Plon, 1973.

B. Le Wita, A. Sjögren, "The Undefinable bourgeoisie", in Ethn. Europea, sous presse 1987.

B. Le Wita, "Familles dans la ville", Terrain 3, 1984.

B. Le Wita, "Mémoires : l'avenir du présent", Terrain 4, 1985.

M. Mauss, Sociologie et anthropologie, PUF, 4^e éd., 1968.

F. Mayeur, L'Education des filles en France au XIX^e siècle, Hachette, 1979.

A. Mayer, La Persistance de l'Ancien Régime, Flammarion, 1983.

Ch. Morazé, Les Bourgeois conquérants, Paris, 1946.

Ch. Normand, La Bourgeoisie française au XVIII^e siècle, Paris, 1908.

H. Peretz, "La création de l'enseignement secondaire libre de jeunes filles à Paris (1905-1920)", Revue d'histoire moderne et contemporaine, tome XXXII, avril-juin 1985, pp. 237 à 273.

C. Rivière, "Pour une approche des rituels séculiers", Cahiers internationaux de sociologie, volume LXXIVn 1983, pp. 98 à 117.

M. Sahlins, Au Coeur des sociétés, NRF, Gallimard, 1980.

R. Sennet, Les Tyrannies de l'intimité, Seuil, Paris, 1979.

A. Touraine cité dans Les Couches moyennes salariées. mosaïque sociologique, C. Bidou etc. Rapport Ministère de l'urbanisme et du logement, juin 1983.

C. Thélot et F. de Singly, Racines et profils des ouvriers et des cadres supérieurs, Revue française de sociologie, janvier-mars 1986.

Max Weber, L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme, Plon, 1964.